

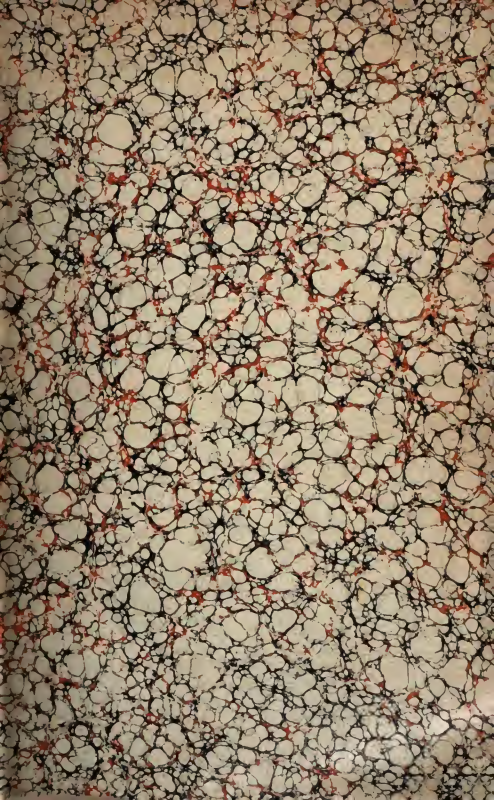


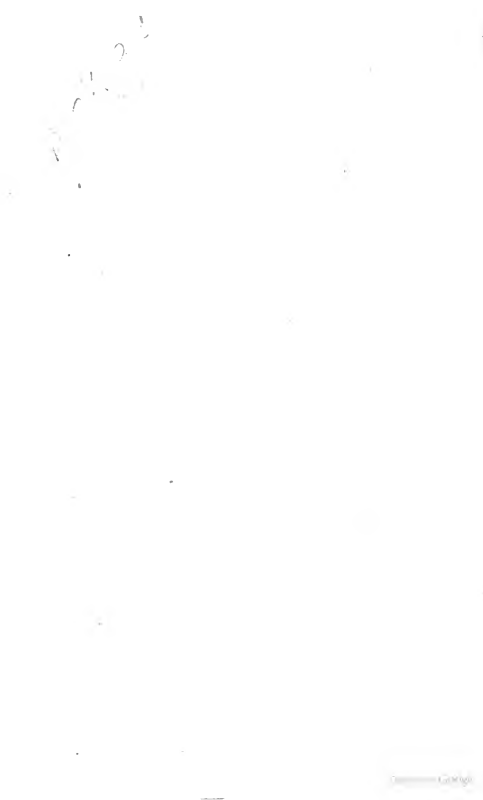
BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III. SALA

A
VII
9 (1)

III. VIII. 7.







LES
GRANDES DAMES

ARSÈNE HOUSSAYE

HISTOIRE DU 41^e FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE

DEPUIS MOLIERE JUSQU'A BÉRANGER

7^e éd. — Portraits. — 1 vol. in-8 cavalier

MADemoisELLE DE LA VALLIÈRE

ANECDOTTES HISTORIQUES SUR LA COUR DE LOUIS XIV

5^e éd. — Portraits. — 1 vol. in-8 cavalier

LE ROI VOLTAIRE

5^e éd. — Gravures. — 1 vol. in-8 cavalier

HISTOIRE DE L'ART FRANÇAIS AU XVIII^e SIÈCLE

Nouvelle édition. — 1 volume in-8 cavalier. — Portraits

VOYAGE A MA FENÊTRE

1 volume in-8 cavalier. — 3^e édition. — Gravure de Johannot

NOTRE-DAME DE THERMIDOR

2^e édition. — 1 volume in-8 cavalier. — Portraits

HISTOIRE DE LÉONARD DE VINCI

1 volume in-8. — Portraits

MADemoisELLE CLÉOPATRE

8^e édition. — 1 volume grand in-8

PRINCESSES DE COMÉDIE ET DÉESSES D'OPÉRA

1 vol. in-8 cavalier. — 10^e édition. — Gravures de Flameng

LE ROMAN DE LA DUCHESSE

7^e édition. — 1 volume in-16

HISTOIRE DES PEINTRES FLAMANDS

1 volume in-folio, illustré de 100 magnifiques gravures

POÉSIES COMPLÈTES

8^e édition. — 1 volume in-8. — Gravures

DE L'IMPRIMERIE DE L. POUPART-DATYL

32739
ARSENÉ HOUSSAYE

LES

GRANDES DAMES

I

MONSIEUR DON JUAN



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1868

Tous droits réservés



2055

A MADAME A^{...} DE C^{...}

Madame,

Depuis la tragique aventure d'Ems, je ne vous ai pas vue pour vous parler de notre ami.

Vous avez beaucoup connu le duc de Parisis. Vous savez qu'après ce dénoûment étrange mon nom s'est trouvé dans son testament à côté du vôtre. Il m'a légué cet admirable petit cabinet en ébène dont la serrurerie en argent est, je crois bien, l'œuvre de Cellini. C'était pour me léguer toute l'histoire de sa vie, car elle était là. Et quelle histoire! des portraits et des lettres de femmes : les secrets les plus charmants du beau monde parisien en ces dernières années. Il ne voulait pas que tout fût emporté dans son tombeau, comme s'il espérait que sur le marbre blanc on dût écrire un jour en lettres d'or cette épitaphe du beau Mélante, huitième amant d'Aspasie, premier amant de Daphné :

CI-GIT

QUI FUT AIMÉ ET HAÏ,

Si Alcibiade, Don Juan, Byron, le comte d'Orsay ont réapparû en ce monde, je ne doute

pas qu'ils n'aient pris la figure et l'esprit d'Octave de Paris. Il fut sans le savoir le vrai représentant de cet esprit d'aventures et de conquêtes qui livre ses plus belles batailles à la femme. Quand ils ne peuvent conquérir le monde, ces chercheurs insatiables, ils conquièrent la femme et ne laissent sur leur passage que les larmes, les repentirs, les désespoirs, la mort. Comme l'archange vengeur, ils sourient mais ils timent; ils tiennent les cœurs, ils tiennent les âmes, ils tiennent les corps. Vous direz que c'est le massacre des Innocentes.

Dans le livre de la vie, le bonheur ne tient qu'une page, car le bonheur ne se raconte pas; c'est un rayon qui passe, une chanson chantée à deux pendant la tempête, un arc-en-ciel qui traverse l'orage. Le poète a dit :

La rose vit une heure, et le cyprès cent ans.

Il en est du livre de l'amour comme du livre de la vie. L'amour heureux ne tient qu'une page dans l'histoire. Si je consacre quatre volumes au récit de toutes les histoires amoureuses d'Octave de Paris, c'est que le drame y montre son poignant et ses larmes. Les histoires les plus tragiques sont celles qui ont le cœur pour enjeu. Ce beau monde parisien qui sourit dans toutes les

fêtes a souvent la mort dans l'âme; les passions aronent quelquefois leurs triomphes et leurs joies, mais elles cachent toujours leurs défaites et leurs larmes.

Beaucoup de celles qui, en ces derniers temps, ont en leur quart d'heure d'amour coupable, se retrouveront en ces quatre volumes. Combien qui liront avec un battement de cœur une page de leur passé tout vivant encore? Combien qui ont oublié déjà et qui ne se reconnaîtront pas? Ce sont celles qui ne détournent pas la tête quand sonne l'heure du repentir.

Et la moralité? dira le moraliste, s'il y a encore un moraliste.

Toute histoire dans son abrupte vérité renferme son enseignement. Le roman philosophique n'est pas celui que rêve le philosophe, mais celui que Dieu lui-même écrit dans ce livre toujours ouvert qui s'appelle le monde et qui ne corrige personne.

Un caractère tout nouveau s'est produit dans la hante vie parisienne.

*Naguère encore, quand une grande dame ou une moins grande dame se laissait prendre par une de ces passions indomptables qui deviennent d'autant plus terribles que les belles victimes ont longtemps résisté, elle retenait le com-
pable à ses pieds, et lui faisait payer cher sa*

conquête. Il était toujours en pays ennemi; le conquérant devenait prisonnier de guerre; il cherchait à s'échapper, mais on veillait bien sur lui. C'est-à-dire en langue vulgaire que les amours durent longtemps, s'ils ne durent toute la vie.

Autre temps, autres amours. Aujourd'hui on a semblé comprendre qu'il fallait cueillir l'heure — carpe diem, — qu'il ne fallait pas s'attarder dans les vieilles rhétoriques; que les voyages platoniques sur les nacelles du parfait amour n'étaient plus que des légendes pour la province. Il y a eu de vraies conjonctions d'astres, des éclipses de vertu. JE SUIS VENU, J'AI VU, J'AI VAINCU. Bonjour, bonsoir. On s'est adoré un instant, tout est fini; on a bâti un château de cartes sur un château en Espagne. On a mis dans sa vie un souvenir de plus. Quand on se rencontrera, lui et elle, on sourira, lui avec une pointe de raillerie, elle avec un rayon de sentiment, si elle n'est plus railleuse que lui. Et tout sera dit. On aura recueilli, pour les donner dans une seule étreinte, toutes les forces, toutes les coquetteries, toutes les douceurs, toutes les ivresses de l'amour. On aura touché du même pied le même échelon de l'idéal; on aura touché des mêmes lèvres les mêmes joies du réel.

Autrefois, s'il faut en croire les poètes, on s'aimait toute la vie : on a fini par ne plus s'ai-

mer qu'une saison; il y a cinquante ans on chantait encore la semaine des amours, aujourd'hui on s'aime toute une heure.

Est-ce une dégénérescence des mœurs? Certes. Et pourtant, ne faut-il pas se réjouir de les voir brisées pour jamais, ces chaînes dorées de l'adultère qui montraient bientôt la rouille du fer? C'était les forçats de l'amour. Voyez les comédies, voyez les romans, ou plutôt regardez dans le monde, où il y a encore tant d'exemples navrants. C'était la honte du mariage, c'était la honte de l'amour. Aujourd'hui il n'y a plus de chaînes, c'est l'heure et le moment de Crébillon. On marie deux corps et deux âmes sans publier les bans; la lune de miel ne se lève qu'une nuit; quand revient le soleil on a tout oublié. Si la vertu n'y gagne rien, la morale y gagne quelque chose, puisqu'on n'a pas le temps de s'afficher. C'est toujours cela en attendant les grands jours de la vertu.

À celles-là qui s'offenseraient de voir quelques-unes des leurs peintes dans le déshabillé, dans la fièvre, dans les pâleurs, dans les tourmentes de la passion, on pourra répondre que ce sont les chutes de quelques femmes qui font la vertu de toutes les autres. Quelle est celle, d'ailleurs, parmi les plus inaccessibles, qui n'a pas eu ses heures de péril? Après l'orage, le lys se relève

plus fier et plus blanc, avec la perle divine dans son calice. Ainsi de la femme : quand elle traverse la tentation sans y succomber, elle est plus vertueuse encore ; la perle divine, c'est le sentiment de Dieu qui respandit dans son âme. Qu'est-ce que la vertu qui n'a jamais été battue en brèche ? La femme du monde qui traverse la bataille de la vie sans avoir dégrafé cette armure idéale qui s'appelle la pudeur, a mieux mérité sa part de paradis parmi les plus pures que celles qui ont fui timidement les dangers en s'abritant dans un cloître.

L'ange invisible, qui s'appelle la Conscience ou le Devoir, est-il moins un ange dans le monde que dans la solitude ? Jésus lui-même a été tenté par Satan.

Plus que l'homme peut-être, la femme est abandonnée à l'esprit du mal, parce qu'elle est moins dans l'action de la vie. Travailler, c'est prier : je ne peins pas ici les femmes qui travaillent. Vivre pour ses enfants, c'est vivre pour Dieu : je ne peins pas ici les mères. Porter sa croix ici-bas, c'est suivre le chemin du ciel : je ne parle pas ici des filles de Jésus. Les femmes que je peins sont les belles désœuvrées de la vie qui ne sont préservées ni par le travail, ni par la famille, ni par l'idée de Dieu. Ce sont les reines du monde qui se font esclaves de leurs passions.

Mais toutes ces figures charmantes qui illustrent les fêtes parisiennes ne jettent pas leur couronne aux pieds de l'amour. Plus d'une la porte fièrement, parce que la vertu a gardé la fierté de l'expression. Plus d'une la porte simplement, parce qu'elle a vu les naufrages tout autour d'elle, et qu'elle sait la force qu'il faut çà et là pour étouffer son cœur.

Pour le philosophe, la femme qui traverse pendant un quart de siècle les joies de Paris sans tremper ses lèvres dans la coupe, est une sainte, comme celle qui jette la première pierre aux autres est une orgueilleuse.

Chaque femme a sa mission. Il y a les prédestinées aux pompes et aux œuvres de Satan, mais il y a des femmes qui sont envoyées sur la terre pour y répandre un parfum de la grâce divine. Celles-là, comme la vestale antique, veillent à la fois sur leur vertu et sur leur amour. Le berceau de leur enfant les protège dans les jours d'orage; elles abordent à la rive plus heureuses du triomphe que de la chute.

Et parmi celles qui ont eu leur chute, quelquefois une chute d'une heure, combien qui l'ont rachetée par les plus rudes expiations! Les larmes, les prières, les rougeurs cachées, les pâleurs subites, le sourire qui ne rit plus sur la bouche, l'éternel désespoir au cœur! La femme qui se

retient à sa première chute a déjà le pardon de Dieu et mérite le pardon des hommes.

Ah ! si les femmes savaient que c'est une fête sans lendemain ! Si elles savaient que le vrai lendemain de la fête, c'est un enfant, la poésie en action : blonde chevelure, figure rose, cœur qui ne trahit pas, lumière de Dieu, image du souvenir et de l'espérance, trait d'union entre le rivage qu'on fuit et l'horizon qu'on cherche. Le vrai tableau de la femme, c'est toujours Marie qui allaite Jésus, quand ce n'est plus Héro qui joue avec Léandre.

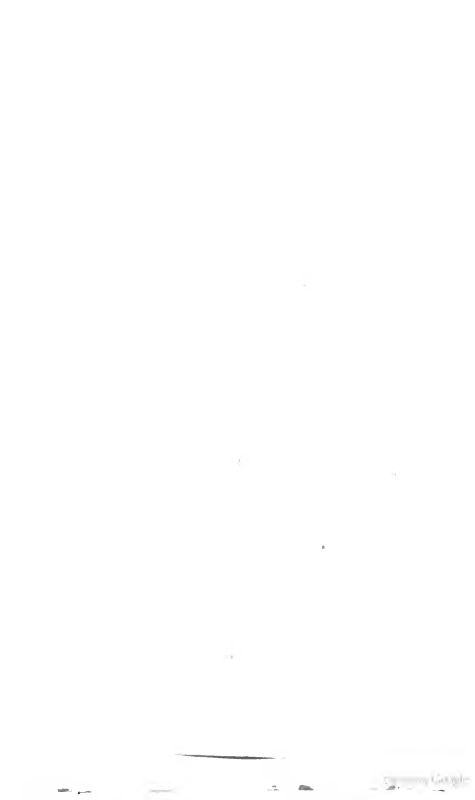
Je n'ai pas trouvé une seule lettre de vous, Madame, dans le cabinet d'ébène, mais que faisait là votre portrait ? Il y a des femmes qui ont prouvé plus d'esprit encore que madame de Sévigné en n'écrivant pas de lettres.

AR — II — YE.

LES GRANDES DAMES

LIVRE I

MONSIEUR DON JUAN



C'EST ÉCRIT SUR LES FEUILLES DU BOIS
DE BOULOGNE

Ce jour-là on se demandait au bord du Lac pourquoi M. de Parisis n'avait pas encore paru.

Jean-Octave de Parisis, surnommé Don Juan de Parisis, était un homme du plus beau monde parisien; — un dilettante partout, aux Italiens, à la Comédie-Française, dans l'atelier des artistes; — un virtuose quand il conduisait son breack victorieux, quand il jouait au baccarat, quand il pariait aux courses, quand il prêchait l'athéisme, quand il donjuanisait avec les femmes.

C'était un quasi-ambassadeur. Aussi selon les

perspectives, disait-on : C'est un homme sérieux, ou : C'est un désœuvré.

Il n'était pas au bord du Lac, parce qu'il se promenait à cheval dans l'avenue de la Muette. Sans doute il y fût allé, s'il n'eût vu descendre d'une calèche à huit ressorts une jeune fille qu'il n'avait jamais rencontrée, lui qui connaissait toutes les femmes et toutes les jeunes filles du beau Paris, comme Théophile Gautier connaît toutes les figures du Louvre.

Cette jeune fille était accompagnée d'une dame en cheveux blancs qui avait grand air.

Toutes deux descendirent de voiture pour se promener dans une allée solitaire, en femmes qui ne vont au Bois que pour le bois.

La dame en cheveux blancs s'appuya au bras de la jeune fille, qui, toute pensive et toute silencieuse, effeuillait les feuilles sèches et rouillées des branches de chêne.

Elle était belle comme la beauté : — grande, souple, blanche, un profil de vierge antique, une chaste désinvolture, je ne sais quoi de flexible et de brisé déjà comme le roseau après l'orage ; — une gerbe de cheveux blonds, des yeux noirs

et doux — regards fiers et caressants à la fois ; — un sourire encore candide, mais déjà féminin, expression de la jeunesse, qui ne sait rien que Dieu, mais qui cherche Satan : — une vraie femme transperçait à travers la jeune fille.

M. de Parisis, qui venait de voir aux Champs-Élysées quelques demoiselles à la mode, fut ému de cette rencontre et murmura à mi-voix :

— Comme on serait heureux d'aimer une pareille créature !

Un esprit vulgaire n'eût pas manqué de dire :

— Comme on serait heureux d'être aimé par une pareille créature !

Mais M. de Parisis savait bien que le bonheur d'être aimé est séparé par un abîme du bonheur d'aimer. Être aimé, qu'est-ce que cela en regard du bonheur d'aimer ! Être aimé, c'est à la portée de tout le monde ; mais aimer ! c'est rouvrir le paradis.

Octave avait d'ailleurs assez de foi en lui pour ne pas douter qu'une fois amoureux d'une femme — quelle que fût cette femme — il ne parvînt à être aimé.

Ce jour-là on se demandait donc au bord du

Lac pourquoi M. Octave de Parisis n'avait pas encore paru.

Au bord de quel lac ?

Vous avez raison. Il y a encore quelques lecteurs romanesques qui rêvent au lac de Lamartine et qui ne savent pas qu'il n'y a plus qu'un lac dans le monde : le Lac du bois de Boulogne, cette cuvette d'émeraude, cette source insensée, où les amazones ne trouveraient pas d'eau pour se baigner.

Que pouvait bien faire un jour de février entre quatre et cinq heures M. le duc de Parisis, l'homme le plus beau de Paris, à pied, à cheval ou en phaéton ?

Et qui se demandait cela ?

Quelques comédiennes de petits théâtres, quelques filles perdues ou retrouvées, quelques Phrynés sans états de service ? Non !

C'étaient les femmes du plus beau monde ; c'étaient aussi les comédiennes illustres et les courtisanes irréprochables ; celles-là qui ne se démodent pas, parce qu'elles font la mode.

Il y a toujours à Paris un homme qui règne despotiquement sur les femmes ; on peut dire

que le plus souvent c'est par droit de conquête et par droit de naissance. L'origine de la femme peut se perdre dans les mille et une nuits; sa beauté est son blason, elle a des armoiries parlantes, on ne lui demande pas comment elle écartèle; mais il n'en est pas ainsi de l'homme, à moins toutefois que la fortune, l'héroïsme, le génie ne l'ait mis en relief. Et encore on veut savoir d'où il vient, et on lui tient compte d'être fils des dieux comme César, même s'il descend des dieux par Vénus.

Octave avait tous les titres à ce despotisme.

Né duc et beau, on l'avait dès son berceau habitué à sa part de royauté. Au collège, il avait régné sur les enfants; à dix-sept ans, il avait eu une armée de chevaux, de chiens et de laquais; à vingt ans, il avait une légion de femmes; soldat d'aventure, il avait eu son heure d'héroïsme devant Pékin en tête des spahis; diplomate de l'école de M. de Morny, il avait triomphé des hommes comme il avait triomphé des femmes, jouant cartes sur table, mais en prouvant que les cartes étaient pour lui.

Cependant Octave avait voulu suivre la jeune

filles en robe lilas, mais il sentit qu'il y avait l'infini entre elle et lui.

La vertu aura toujours cela de beau que les plus sceptiques s'arrêteront devant elle avec un sentiment de religion, comme le voyageur devant les montagnes inaccessibles qui sont couvertes de neige et de rayons.

— Non, je ne la suivrai pas, dit-il avec quelque tristesse, je n'ai pas le droit de jeter des roses dans son jardin.

C'était la première fois que M. de Parisis détournait les passions de sa route.

— Après cela, dit-il en regardant, à travers la ramure dépouillée, la robe lilas de la jeune fille, j'ai beau me détourner de son chemin, si je dois l'aimer c'est écrit là-haut.

Et au lieu d'aller au bord du lac, comme de coutume, il s'égara avec une vague volupté dans les avenues solitaires, suivant d'un regard rêveur des flocons de neige qui allaient refaire une virginité à la terre souillée.

— Tombez, tombez, Madame la Neige, disait-il dans sa soudaine mélancolie, tombez sur moi, cela fait du bien à mon cœur.

II

LA LÉGENDE DES PARISIS

Le soir Parisis alla voir ses amis au Cifé Anglais, dans ce numéro 16 qui serait la vraie loge infernale de ces dernières années — s'il y avait jamais eu une loge infernale.

Il y trouva Monjoyeux, qui ouvrait ses mains pleines de paradoxes; Miravault, ivre des millions qu'il rêvait et du vin de Champagne qu'il buvait arithmétiquement; le prince Blev, qui faisait tourner la tête — de l'autre côté — à mademoiselle Tournesol; Guillaume de Monthrun, qui enseignait l'histoire de la main gauche, depuis Frédé-

gonde jusqu'à madame de Pompadour, à quatre demoiselles qui ne doutaient pas qu'après avoir parlé il leur paierait à toutes un cachet pour avoir si bien écouté.

On avait soupaillé en tourmentant quelques perdreaux, en écorniflant quelques mandarines, en se faisant les dents à quelques pommes d'api.

Ces dames revenaient du bal; leurs bouquets étaient éparpillés et effeuillés comme leur vertu, un peu moins flétris pourtant.

On respirait une odeur de vin répandu, de fleurs fanées, de chevelures dénouées, de poudre à la maréchale.

En un mot une petite gouache des anciennes orgies.

— Quelles sont les nouvelles du jour? demanda Montbrun.

— Khalil-Bey a acheté *Brunehaut*, répondit le prince.

— Est-ce une femme? demanda mademoiselle Ophélia.

— Non, c'est une reine.

— Il y a quelques déclarations de forfait et quelques naissances illustres. *Vermout* va bien,

il fait des siennes : il lui est né sept enfants : *Javanais, Dona-Sol, Bonjour, Bonsoir, Comment-vas-tu, Revolver et Vera-Cruz.*

Parisis était soucieux ; les autres nuits il ne passait qu'une heure en cette belle académie du savoir-vivre, mais il était éblouissant. Il raillait les hommes, il se moquait des femmes, il avivait l'esprit de tout le monde par une verve de haut crû ; Monjoyeux lui-même, sculpteur et comédien d'aventure, un fort en gueule du plus haut style, était souvent battu à ce duel où on se jetait à la figure les mots les plus vifs dans leur gaieté.

Miravault, qui comptait les minutes avec avarice, regarda à sa montre :

— Voilà dix-sept minutes que Parisis n'a pas dit un mot, je lui donne trois minutes pour se relever de cette déchéance, sinon je lui enlève sa royauté.

— J'abdique, dit Octave.

— Qu'as-tu donc ?

— Rien.

— C'est beaucoup. Explique-toi.

— Non !

— Voyons, vas-tu jouer au beau ténébreux ?

— Est-ce que tu as perdu au jeu ou à l'amour ?

— A l'amour ! qui perd gagne ; au jeu ! qu'est-ce qu'une poignée d'or ?

— Tu as bien raison, quand on est en train de manger le fonds avant les revenus. Mais enfin qu'as-tu donc ?

— Ce que j'ai.. ?

Octave voulait ne pas parler, il murmura pourtant, à demi-voix :

— J'ai peur d'être amoureux.

Mademoiselle Tournesol se tourna naturellement vers lui.

— De moi ? demanda-t-elle.

— Si c'était de toi je ne serais pas soucieux.

— Ah ! ça, t'imagines-tu donc, dit le prince Bleu, qu'un homme est perdu sans rémission parce qu'il est amoureux ?

— Mais jusqu'ici, dit mademoiselle Trente-six-Vertus, vous n'avez donc jamais été amoureux ?

— Non.

— Comment, vous qui avez été aimé de toutes les femmes de Paris ?

Octave ne répondit pas. Le prince Bleu se chargea de répondre pour lui.

— S'il a été aimé, c'est qu'il n'aimait pas.
Vieille chanson.

— Ah ! oui, dit mademoiselle Ophélia qui avait de la littérature.

Et elle se mit à chanter :

Qui fuit amour, amour le suit ;
Qui suit amour, amour le fuit.

Le prince mit la main sur le marbre de mademoiselle Ophélia.

— Monsieur ! lui dit-elle en levant la tête avec une noble indignation, vous attendez à mon honneur ! Ce que j'ai de plus cher !

— Ce que tu as de plus cher !

— Oui, puisque je le vends.

— Voilà un beau mot, dit Monjoyeux. C'est du Larochevoucauld.

— Oui, Ophélia doit être la fille de cette chiffonnière de Gavarni qui reçoit une aumône d'un galant homme et qui lui dit pour le remercier :
« Dieu vous garde de mes filles ! »

Octave était de plus en plus égaré dans sa rêverie. Sa belle figure, plutôt rieuse que pensive,

avait pris ce soir-là un caractère de mélancolie amère. Son regard semblait perdu dans je ne sais quel horizon lointain et triste.

— Voyons, Octave ! nous sommes en carnaval et d'ailleurs, pour des philosophes comme nous, la vie est un carnaval perpétuel. Est-ce que tu lui ferais l'honneur de la prendre au sérieux ?

— Peut-être.

— Ce que c'est que de nous ! dit Monjoyeux ; parce que celui-ci aura rencontré, ce soir dans un salon, ou cette après-midi au bord du Lac, quelque figure de romance ou de keepsake, ce n'est plus un homme !

— Qui sait ? dit Octave, c'est peut-être parce que je suis devenu un homme que je suis triste.

Sur ce beau mot on fit silence.

— Ah ! je devine, dit tout-à-coup le prince, car je sais ton secret. Tu es amoureux, donc tu as peur. Le dernier des Parisiens a toujours eu peur de l'amour. Il y a une terrible légende sur les Parisiens, Messieurs !

— Prince, dit Monjoyeux, vous dites cela comme dans la tour de Nesle, vous auriez dû nous appeler Messeigneurs.

— Voyons la légende ! dit mademoiselle Tournesol.

— Pas un mot, dit Octave d'un air ennuyé.

— D'ailleurs, reprit le prince Bleu, je ne sais cette légende que par ouï-dire. Je ne m'en souviens pas bien.

— Eh bien ! dit Octave, tu la liras dans *Nostadamus*, car elle y est. Tu ne te rappelles pas qu'il parle du dernier des Parisis ?

Mademoiselle Tournesol voulut rassurer Octave en lui disant que s'il le voulait bien, — et elle aussi, — il ne serait pas le dernier des Parisis.

Il ne daigna pas lui répondre.

Une demi-heure après deux femmes s'étaient endormies sur un divan ; deux autres avaient décidé deux hommes à faire un mariage de raison, si bien qu'il ne resta plus dans le célèbre cabinet que Parisis, Monjoyeux et le prince Bleu, qui depuis plus d'une heure déjà était le prince Gris.

— Quelle est donc cette légende ? demanda Monjoyeux à Parisis.

— Une bêtise du vieux temps, mon cher. Vous savez que je ne crois à rien, pas même au diable : eh bien ! depuis que j'ai l'âge de raison, c'est-

à-dire l'âge de folie, cette légende m'a toujours inquiété. Est-ce que vous croyez au diable, vous ?

— Oui, la nuit, quand je n'ai pas soupé. Il me serait d'ailleurs désagréable de ne pas y croire du tout, car Satan prouve l'existence de Dieu. Dites-moi votre légende.

— D'ailleurs, dit le prince Bleu, s'il ne vous la dit pas, je vous la dirai.

Monjoyeux insista : le prince allait parler.

Octave aima mieux conter lui-même :

« C'était au quinzième siècle, au temps des
« grandes guerres : Jehan de Parisis allait se ma-
« rier avec la plus belle fille du pays. Mais voilà
« qu'à l'heure des fiançailles, le roi Charles VII le
« prit au passage pour la guerre. Il fit des pro-
« diges d'héroïsme devant Orléans. Il voulut
« revenir pour son mariage, car il portait déjà
« l'anneau des fiançailles. Dieu sait s'il avait le
« mal du pays ! Mais comme c'était un des
« meilleurs capitaines de cette vaillante armée,
« Dunois l'obligea encore à l'héroïsme. Il rece-
« vait les lettres les plus tendres et les plus déses-
« pérées ; Blanche de Champauvert se mourait de

« ne pas le voir revenir. Enfin, entre deux ba-
« tailles il courut en toute hâte se jeter aux pieds
« de sa chère abandonnée.

« Quand il entra dans le château tout le monde
« pleurait. Blanche se meurt ! Blanche est morte !
« lui dit-on. Et la mère et les sœurs et les en-
« fants jetaient les hauts cris. Quand il saisit la
« main de Blanche, elle respirait encore : il sem-
« blait qu'elle l'eût attendu pour mourir.

« — C'est toi, dit-elle. Dieu soit béni, puisque
« je t'ai revu sur la terre.

« Il lui parla, elle ne répondit pas.

« Il éclata dans sa douleur. Il se jeta sur
« Blanche et baisa tristement ses lèvres muettes
« comme s'il voulait prendre la mort dans un baiser.

« — Oh ! Seigneur, s'écria-t-il, vous que j'ai
« prié à Rome, vous que j'ai aimé partout, vous
« que mes aïeux ont glorifié aux croisades, Sei-
« gneur, prenez mon âme ou rendez-moi Blanche !

« Il était tombé agenouillé, il priait avec fer-
« veur, la figure baignée de larmes. Sa fiancée,
« qui n'était plus qu'une fiancée de marbre, ne le
« voyait pas pleurer. La famille avait fui ce spec-
« tacle. Minuit sonnait au beffroi.

« Une figure apparut au très-pieux Jehan de
« Parisis, c'était la Mort couverte d'un suaire,
« avec ses yeux creux et sa bouche sans lèvres.
« Il eut peur, mais il se jeta entre la Mort et sa
« fiancée.

« La Mort, plus forte que lui, l'éloigna du lit
« et se pencha pour saisir la jeune fille.

« Il supplia la Mort. Et comme elle le regardait
« avec son rire horrible, il prit son épée et frappa
« d'une main terrible.

« L'épée se brisa.

« — Oh ! Seigneur ! Seigneur ! s'écria-t-il, ayez
« pitié de moi.

« Un ange apparut devant lui qui se pencha à
« son tour sur la jeune fille et lui donna un baiser
« divin. Mais ce baiser, comme celui de Jehan de
« Parisis, ne la réveilla point.

« L'ange s'évanouit et la Mort resta seule de-
« vant le lit de Blanche.

« — Puisque Dieu ne m'entend pas, s'écria
« Jehan de Parisis, que l'Enfer me secoure.

« Un autre ange apparut, c'était l'ange des
« ténèbres. La Mort se redressa comme si elle
« dût obéir à celui-là.

« — Que me veux-tu ? dit l'ange des ténèbres
« à Jehan de Parisis.

« — Je te demande la vie de ma fiancée.

« — Elle vivra, mais cela coûtera cher à ton
« cœur et à ton âme. Chaque heure de sa vie sera
« payée par toi par un siècle de damnation. Le
« fils qui naîtra de son sein sera condamné à sa
« naissance.

« — Non ! pas mon fils. J'accepte les siècles
« de damnation, mais que la Mort ne me prenne
« pas mon fils.

« — Ton petit-fils ?

« — Non ! Je suis le dernier des Parisis, je
« veux que l'arbre porte encore longtemps des
« branches.

« — Eh bien ! dit Satan qui se cachait sous la
« figure d'un ange des ténèbres, tu ne seras pas
« le dernier des Parisis. Ta race vivra encore
« quatre siècles après la mort de ton premier-né,
« mais tous les Parisis seront marqués du signe
« fatal, tous périront tragiquement. Inscris bien
« ces mots dans ton cœur pour qu'ils soient légués
« de père en fils, de siècle en siècle, jusqu'au
« dernier des Parisis.

« Et Jehan de Parisis vit ces mots imprimés
« en lettres de feu sur le suaire de la Mort.

« L'AMOUR DONNERA LA MORT AUX PARISIS.

« L'AMOUR DES PARISIS DONNERA LA MORT.

« Tout s'évanouit; la fiancée ouvrit les yeux et
« remua les lèvres pour dire : « Je reviens du
« Paradis : oh ! mon ami, aimons-nous en Dieu. »

« Ils se marièrent, ils furent heureux; mais dix
« années après, Jehan de Parisis mourut de mort
« violente.

« Depuis quatre siècles, tous les Parisis sont
« morts de mort tragique. De génération en gé-
« nération, leur bonheur a été diminué d'un an. »

Octave avait conté cela très-simplement, sans rien accentuer, ne voulant pas donner à cette histoire une couleur mélodramatique, mais il était demeuré sérieux comme si le souvenir des siens eût retrempé son âme.

Le prince Bleu voulut rire d'abord, mais il s'était pris à la légende comme à quelque beau roman de Balzac ou de George Sand. Il n'était plus gris. Monjoyeux, qui aimait le drame avec

passion, était ému comme à un beau spectacle.

Les femmes dormaient toujours. On ne les réveilla pas. Le Prince remua les lèvres pour demander à Octave si les quatre siècles étaient passés. Il n'osa pas. Il se contenta de lui dire :

— Eh bien ! tu n'as pas envie de te marier, toi ?

— Non, répondit le dernier des Parisis.

— Je commence à comprendre, dit Monjoyeux, pourquoi vous passez si vite à travers les passions : vous avez toujours peur de vous laisser prendre.

— Non ! dit Octave, j'ai bien plus peur qu'on se prenne à moi, si je dois porter malheur. Car pour moi, après tout, je suis bien sûr de n'aimer que quand je le voudrai. *Voir Naples et mourir !* dit le proverbe : *Aimer et mourir !* mais je ne dirai cela que quand je serai dégoûté de la vie. Maintenant n'allez pas vous imaginer que la légende des Parisis me préoccupe beaucoup. Toutes les familles en ont une pareille, le diable a fini son temps, je n'ai donc plus à payer la part du diable.

— Oui, dit le prince, il y a aussi une légende dans ma famille. On ne croit plus à ces bêtises-là, mais quand le doigt de Dieu se montre on y pense bien un peu.

— Adieu, Messieurs, dit Parisis en se levant.

— Tu ne viens pas au club?

— Non. J'ai compté aujourd'hui pour la première fois de ma vie; il ne me reste qu'un million, je ne jouerai plus.

Il se leva et sortit. Puis rentrant aussitôt, et comme pour se moquer lui-même de sa légende :

— Messeigneurs ! Jehan de Parisis, fils de l'homme à la légende, est mort en 1468 : s'il ne me reste plus qu'un million, il ne me reste plus qu'une année à vivre : je suis riche.

— Pauvre Parisis ! murmura le prince Bleu.

Quand Octave eut refermé la porte, Monjoyeux dit au prince Bleu :

— Ce que c'est que d'être bien né ! on a des légendes de famille. Moi qui suis le fils d'une chiffonnière, quelle pourrait bien être la légende de mes ancêtres ?

Monjoyeux réfléchit.

— Ah ! oui, reprit-il, j'ai aussi ma légende, moi ! Je n'ai jamais eu d'autre berceau que le berceau primitif : le sein et le bras de ma mère ; or, une bonne fée est venue à mon berceau qui

m'a dit : « *Tu seras roi !* » Sans doute elle a voulu dire un roi de comédie, puisque j'ai joué Macbeth et Charles VII. Ah ! si seulement ma mère m'avait vu sous cette royauté-là !

Monjoyeux pencha la tête sur son verre ; une larme tomba de ses yeux dans le vin de Champagne.

III

OU OCTAVE DE PARISIS FUIT SON BONHEUR

Le lendemain matin, vers dix heures, Octave de Parisis montait à cheval pour faire un tour au Bois, quand on lui remit cette petite lettre, qui le surprit, même avant de l'avoir lue, parce qu'il y reconnut le cachet des Parisis :

« Monsieur mon neveu,

« Si je vous disais que votre vieille tante Ré-
« gine de Parisis est presque votre voisine, à
« Paris, où elle va passer deux mois de ce prin-

« temps avec votre belle cousine de La Chastai-
« gneraye, ne seriez-vous pas quelque peu
« étonné ?

« Eh bien ! nous demeurons avenue Dauphine ;
« ils appellent cela un hôtel ! il en tiendrait dix
« dans mon salon de Champauvert.

« Pourquoi suis-je venue à Paris ? Grave ques-
« tion ! Je ne vous répondrai pas, mais vous de-
« vinerez. Après tout, c'est peut-être pour vous
« voir, Monsieur l'Invisible. Il est vrai que vous
« allez nous dire que les quatre maisons et les
« cinquante arbres qui nous séparent sont encore
« le bout du monde, comme de Paris au château
« de Champauvert. Je ne vous dis pas notre nu-
« méro, parce que je ne le sais pas. Cherchez !

« Ne venez pas ce matin, car votre cousine
« Geneviève est allée prier sur le tombeau de sa
« patronne, à Saint-Étienne-du-Mont.

« Je vous embrasse,

« RÉGINE DE PARISIS. »

Octave n'avait pas vu sa tante depuis long-
temps. A la mort de sa mère, mademoiselle Ré-

gine, déjà cinquantenaire, l'avait pris dans ses bras, et lui avait dit qu'il retrouverait en elle toute une famille.

Octave avait, je ne sais pourquoi, l'horreur des vieilles filles, et pourtant sa tante n'était pas trop ridicule encore, quoiqu'elle eût une mode à elle pour s'ajuster, style Louis XVI gâté par le style de la Restauration. Il n'était pas allé voir sa tante, qui n'était pas revenue à Paris, toute à l'éducation de mademoiselle Geneviève de La Chastaigneraye.

Mademoiselle Geneviève de La Chastaigneraye était devenue orpheline au temps même où Octave perdait sa mère. Il se rappelait vaguement avoir vu cette petite fille cachant sa poupée sous sa robe noire ; il n'avait pas d'autres souvenirs de sa cousine. Le comte de La Chastaigneraye était mort colonel à Solférino, survivant d'une année à peine à sa femme. Déjà Geneviève était venue habiter Champauvert avec sa tante qui jusque-là n'aimait pas les enfants, mais qui se laissa prendre aux caresses de cette fillette. Ce fut bientôt pour elle une vraie joie de la voir courir et chanter dans ce château silencieux,

dans ce parc solitaire. Un beau matin la tante fut toute surprise de voir que la petite fille se transfigurait en une grande demoiselle digne des La Chastaigneraye et des Parisis, par sa beauté grave et sa grâce héraldique. Geneviève révéla soudainement toutes les vertus : la fierté et la douceur, front pensif et bouche souriante, âme divine et cœur vivant. Elle était musicienne comme la mélodie. Le dimanche, pour racheter ses péchés, elle qui était encore toute en Dieu, elle jouait de l'orgue à l'église de Champauvert avec un sentiment tout évangélique; puis le même jour au château, elle chantait des airs d'opéra avec le brio de la Patti. Elle était bien un peu romanesque — originale comme sa tante, disaient les paysans. — Le feu de l'intelligence la brûlait. Elle interrogeait l'horizon plein de promesses. Dans son attitude si pudique encore on pressentait déjà les entraînements de la passion.

Depuis plus de dix ans, Octave n'avait pas remis les pieds au château de Parisis, par un sentiment plus filial que familial; ses amis lui parlaient en automne des belles chasses du château de Parisis, mais il ne voulait pas s'amuser près

de la sépulture où dormaient les deux figures, toujours aimées, de son père et de sa mère. A Paris, dans son hôtel, quand il s'arrêtait un instant devant leurs portraits, il jurait d'aller s'agenouiller pieusement sur leur tombeau, mais le courant de la vie, un torrent pour lui, l'entraînait à toutes choses, sans qu'il prit la force de suivre cette bonne pensée.

Ce matin-là Octave alla droit chez sa tante. Le chemin n'était pas long : il connaissait la physionomie de toutes les maisons, il ne se trompa qu'une fois. La seconde fois qu'il sonna, il vit apparaître une servante, coiffée à la bourguignonne, qui faillit se jeter dans ses bras. Elle ne l'avait jamais vu, mais elle aussi devinait que c'était l'enfant du château.

Octave trouva sa tante bien vieillie, de plus en plus ridicule avec ses modes composites, de moins en moins imposante avec ses airs de châtelaine altière — du temps des châteaux à pont-levis.

On s'embrassa sans trop d'effusion. La tante y mit de la dignité, le neveu eut peur de se barbouiller de rouge et de blanc, ce qui lui arrivait bien quelquefois avec ces demoiselles.

— Eh bien ! Monsieur le duc Octave de Parisis, mon neveu par la grâce de Dieu, sans que la volonté nationale y soit pour rien, avez-vous deviné pourquoi je suis venue à Paris ?

— Non, ma tante.

— Eh bien ! je vais vous le dire. Seulement, pas un mot à Geneviève.

— Je devine ! dit Octave avec effroi.

— Voyons.

— Ma tante, vous avez rêvé un mariage entre le cousin et la cousine.

— Oui, Monsieur, deux grands noms, Parisis et La Chastaigneraye ! Voilà ce qui s'appelle ne pas mettre d'alliage dans l'or, c'est du premier titre. Il y a des chevaliers de Malte des deux côtés.

La vieille fille avait failli épouser un chevalier de Malte : pour elle c'était l'idéal du vieux monde.

— Eh bien ! ma tante, je suis désolé de vous contrarier, mais il y a un abîme entre votre nièce et votre neveu.

— Un abîme ! qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que le cousin n'épousera jamais sa cousine. J'ai ce préjugé-là moi, il faut

varier les races, sans compter que je ne veux pas me marier.

— Ah! vous ne voulez pas vous marier, Monsieur! Ah! vous ne voulez pas épouser une La Chastaigneraye! Eh bien, le jour de mes funérailles vous vous en repentirez.

Mademoiselle de Parisis avec colère et d'une main agitée prit une photographie, faite la veille par un artiste bien connu, qui avait voulu accentuer le caractère en donnant un coup de soleil de trop.

— Voyez, Monsieur!

Octave regarda avec calme sous cette tempête; c'était le portrait de mademoiselle Geneviève de La Chastaigneraye.

M. de Parisis ne reconnut pas du tout, dans ce barbouillage de nitrate d'argent, cette adorable créature qu'il avait vue, deux jours auparavant, dans l'avenue de la Muette, marquant la neige d'un pied idéal et se dessinant à travers les ramées avec la grâce d'une chasseresse antique.

Il n'avait pas reconnu non plus sa tante dans la vieille dame que suivait Geneviève. Il est vrai qu'il l'avait si peu regardée!

— N'est-ce pas qu'elle est belle ? dit mademoiselle de Parisis.

— Oui, dit Octave sans enthousiasme, un peu trop brune peut-être.

— Comment, trop brune ? Monsieur, ma nièce a les yeux noirs, mais est blonde, ce qui est d'une beauté incomparable.

— Alors, ma tante, pourquoi me donnez-vous ce portrait d'une Africaine ?

— Je vois bien, Monsieur, que vous êtes indigne de la regarder. Allez ! allez ! courez les comédiennes et les courtisanes, je garderai ma chère Geneviève pour quelque duc et pair sans déchéance.

— Duc et pair, dit Octave en riant, c'est le merle blanc ; mais enfin, le merle blanc va peut-être encore chanter sous les arbres de Champauvert.

La tante se rapprocha d'Octave et l'embrassa sur le front.

— Mauvais garnement, lui dit-elle, cœur endurci, libertin fiéffé, athée voué au démon, tu aimes donc mieux épouser toutes les femmes ?

— Oui, ma tante.

— Je te déshériterai !

— Oui, ma tante. Il faut que je vous embrasse pour ce bon mouvement.

Et Octave embrassa vaillamment la vieille fille.

— Eh bien ! ne parlons plus de mariage, je ne veux pas la mort du pécheur.

— D'autant plus, ma tante, que le mariage ne tuerait peut-être pas le pécheur.

— Tu m'effraies. Moi qui voulais sauver Geneviève, j'allais la perdre en te la donnant. N'en parlons plus.

On causa pendant une demi-heure. Octave prit, avec sa tante, une tasse de chocolat au pain grillé, selon la mode de Champauvert, après quoi il se leva pour partir.

— Reviens me voir souvent, il ne sera plus question d'épousailles.

On s'embrassa de bon cœur.

— Ma tante, venez me voir avec mademoiselle de La Chastaigneraye. Vous n'avez qu'à dire votre nom pour que toutes les portes de mon hôtel s'ouvrent à deux battants.

— Eh bien ! nous irons te surprendre. Ah ! ça, Monsieur, n'allez pas m'enlever Geneviève.

au moins ! car je sais qu'on vous appelle l'Irrésistible.

— Oh ! ma tante, pour moi, une cousine est sacrée.

Comme Parisis dépassait le seuil de la chambre, sa vieille tante lui reprit la main :

— A propos, donne-moi donc des nouvelles de ta fortune ? Tu sais que ton château de Parisis tombe en ruines.

— Je le rebâtirai en marbre.

— La mine des Cordillières est donc toujours bonne ?

Octave était devenu pensif, mais il répondit : — Oui, ce n'est plus une mine d'argent, c'est une mine d'or.

Parisis remonta à cheval et fit un tour matinal au Bois tout en disant : — Je l'ai échappé belle !

L'homme n'est jamais plus heureux que le jour où il a fui son bonheur.

Je pourrais signer cette sentence de Confucius, de Saadi ou de Voltaire, pour lui donner plus d'autorité, mais la vérité ne signe jamais ses aphorismes.

Quand mademoiselle de La Chastaigneraye

revint de Saint-Étienne-du-Mont, sa tante l'embrassa et lui dit tristement :

— Eh bien, ma chère Geneviève, ton cousin est un renégat. Croirais-tu qu'il refuse ta main, ta main pleine d'or, cette main blanche et fière ?

Mademoiselle de Parisis avait pris la main de sa nièce.

— Puisqu'il ne veut pas m'épouser, dit Geneviève simplement, il m'épousera.

— C'est bien, cela ; laisse-moi t'embrasser encore pour cette belle parole. Mais comment feras-tu ce miracle ?

— Vous ne croyez pas à la destinée, ma tante ?

— Je crois que la destinée ne travaille pour nous que si nous travaillons pour elle.

— Ma tante, nous travaillerons pour notre destinée.

— Étrange fille !

— Pas plus étrange que vous, ma tante.

— Mais pourquoi l'aimes-tu ?

— Je ne sais pas.

On ne sait jamais bien pourquoi on aime : dès qu'on raisonne sans passion, il n'y a déjà plus d'amour.

— Je le sais bien, moi, dit mademoiselle de

Parisis : tu aimes Octave parce qu'on t'a dit beaucoup de mal de lui, parce qu'à Champauvert tu ne regardais que son portrait, parce que tu l'as vu à la cour mardi, riant dans un bouquet de femmes, parce que tu l'as vu hier au Bois, dans l'avenue de la Muette, tout pensif pour t'avoir regardée.

— Je l'aime parce que je l'aime, dit Geneviève ennuyée de tous les parce que de sa tante. Si vous ne m'abandonnez pas dans toutes mes tentatives romanesques, je vous promets que je serai la femme de mon cousin.

Et la charmante fille, qui ne doutait de rien, se mit au piano devant un magnifique bouquet qu'elle avait acheté sur son chemin. A tous les cœurs amoureux il faut des fleurs, des parfums et des chansons. Voilà pourquoi les cœurs amoureux font la maison si gaie.

Il y a deux aurores pour les femmes : la première vient après la nuit de l'enfance et répand sur le front l'auréole de la jeune fille ; la seconde, plus lumineuse, brûle les cheveux d'un vif rayon : c'est l'aurore de l'amour. Il y a tout un monde entre la jeune fille qui n'aime que sa jeunesse et

la jeune fille surprise par l'amour. Elle est transfigurée. Elle marchait avec la grâce naïve, mais abrupte encore; maintenant il semble qu'elle marche dans le rythme des belles harmonies. Sa taille est plus souple, ses bras ont l'adorable abandon de la rêverie. Elle incline la tête ou la relève avec la désinvolture que donne la gaieté du cœur ou la mélancolie de l'âme. On ne respirait hier dans la maison sur ses pas légers que les chastes parfums des dix-sept ans; aujourd'hui on boit par les lèvres je ne sais quelle savoureuse odeur de chevelure dénouée, de fleurs répandues. Hier c'était une écolière à son piano, d'où vient qu'aujourd'hui c'est l'inspiration qui chante! En un mot, hier elle répandait un charme discret et tempéré, aujourd'hui c'est toute une fête. La femme transperce à travers la jeune fille. C'est l'heure bénie où les battements du cœur sont comptés là-haut, car à la première heure d'amour la jeune fille prend les ailes de l'ange pour voler à son idéal. Mais combien qui retombent sur la terre pour ne plus jamais reprendre leur vol!

Geneviève en était à sa seconde aurore.

IV

LES CURIOSITÉS D'UNE FILLE D'ÈVE

A quelques jours de là on donnait une matinée musicale à l'ambassade d'Autriche.

Tout Paris y était. Fut-ce pour cela que mademoiselle Régine de Parisis et mademoiselle Geneviève de La Chastaigneraye, qui pouvaient se faire ouvrir l'hôtel à deux battants sur l'ordre d'Octave, se hasardèrent à entrer chez lui par l'escalier dérobé ou par l'entrée des artistes, ainsi nommée parce que les comédiennes passaient par là, comédiennes de théâtre et comédiennes du monde?

Comment Geneviève savait-elle que tous les jours, de deux à quatre heures, on pouvait suivre ce chemin dangereux sans être rencontré, attendu que les gens de la maison ne se montraient jamais sur le chemin de Corinthe dans l'après-midi ? Comment Geneviève osait-elle se hasarder dans le labyrinthe de don Juan de Paris ?

Comment Geneviève possédait-elle une petite clef d'argent qui ouvrait la petite porte du jardin ? Ce n'était pas le secret de la comédie, car je n'en sais rien.

Ce que je sais, c'est qu'elle ouvrit cette porte et qu'elle entraîna sa tante par la serre, par l'escalier dérobé et par l'appartement intime d'Octave.

Mademoiselle Régine de Paris était aussi étrange dans ses actions que mademoiselle Geneviève de La Chastaigneraye ; c'est que dans leur innocence elles n'avaient peur de rien. Les cœurs les plus purs sont les plus braves.

Je ne peindrai pas avec quelle curiosité elles scrutèrent des yeux la vie familière d'Octave. Devant les portraits de femmes, la vieille fille se

signa avec épouvante. Dans la bibliothèque — où il n'allait jamais, — elle salua avec un sentiment d'orgueil le père et la mère d'Octave ; elle reconnut qu'il y avait de bons livres parmi les mauvais. Octave, tout au livre de sa vie, ne lisait ni les uns ni les autres.

Geneviève étudiait cet ameublement tout à la fois sévère et féminin, ces tableaux de maîtres et ces gouaches de sport, ces belles armes et ces mille riens de la vie parisienne, ces cabinets d'ébène qui gardaient leur gravité devant le sourire des chiffonnières en bois de rose.

La tante aurait voulu passer une heure dans le salon, où elle espérait trouver la splendeur des Parisis ; mais Geneviève, qui savait qu'en descendant par le grand escalier on rencontrerait des gens de la maison, retint sa tante de toutes ses forces en lui disant qu'elle avait toujours le temps de voir le rez-de-chaussée dans ses visites à Octave.

Pour elle, curieuse comme Ève, elle aurait voulu passer tout un jour à pénétrer son cousin par l'histoire de sa vie, qui était écrite sommairement dans sa chambre à coucher, dans son petit salon,

dans son cabinet de toilette, dans sa salle d'armes, jusque dans son fumoir.

Tout était d'un luxe de haut goût. Octave aimait surtout les meubles d'art en marqueterie d'ivoire sur ébène, représentant les façades des plus beaux palais et des plus belles églises de la Renaissance; il aimait aussi les certosinas travaillés par les mains féeriques des Chartreux du quinzième siècle, ces marqueteries qui sont des chefs-d'œuvre de fini dans un encadrement grandiose.

Geneviève, qui s'y connaissait, s'arrêta devant des statuettes, des déesses de l'Olympe en bronze doré attribuées au Verocchio. Elles ornaient les portes d'un meuble d'ébène à trois corps, gracieusement arrondi; elles étaient placées en sentinelles sur les portes dans des niches à peine fouillées entre des colonnes à chapiteaux corinthiens qui portaient des vases d'argent imités des vases de Castiglione. Geneviève admira aussi la sculpture des frontons; ses yeux suivirent les dessins de la marqueterie, où elle retrouva les arabesques de Raphaël. Tout appelait les yeux : les ornements à rinceaux, les frises toutes vivantes de chasses, de combats de lions,

d'oiseaux, de feuillages, de scènes mythologiques.

Pendant que Geneviève se perdait dans le jeu des sculptures, mademoiselle de Parisis admirait sur la porte du centre les armoiries en argent de sa famille.

Dévant ce meuble était une table pareillement en ébène ; on y admirait trois tableaux encadrés d'arabesques. C'était Diane à la chasse, Diane à la fontaine, et Diane endormie. La table était soutenue par trois cariatides ; des sirènes en argent s'enroulaient à un pied monumental à têtes de chimères.

Les chaises étaient dans le même style, incrustations d'ivoire, très-fines sculptures, ornements, arabesques, amours et rosaces. Les gravures représentaient les grandes scènes de l'Iliade.

Dans d'admirables émaux cloisonnés, supportés par des pieds en bronze doré d'un fort beau travail, des fleurs rares s'épanouissaient en toute liberté.

Geneviève cueillit une grappe blanche d'un arbre des tropiques, que Parisis avait failli cueillir le matin pour une autre main ; elle la passa

sur ses lèvres avec un sentiment indéfinissable de vague espérance.

La pendule sonna quatre heures.

— Déjà quatre heures ! s'écria-t-elle en regardant un chef-d'œuvre de Boule suspendu sur un panneau entre deux portes.

Elle ne prit pas le temps de regarder les jolies statuettes, les fines gravures du cadran, les acanthes des chapiteaux.

Il était temps de partir, Octave pouvait rentrer et la surprendre.

Elle s'arrêta pourtant encore, pendant près d'une minute, devant un tout petit cabinet en ébène, fermoirs et serrures d'argent, ornements à chimères.

C'était là le roman d'Octave, selon son expression.

Toutes les lettres de femmes, tous les portraits de femmes, — je parle des petits dessins et des cartes photographiées, — étaient jetés pêle-mêle dans les tiroirs.

Un des tiroirs était ouvert. Geneviève y vit un gant, trois ou quatre lettres, un portrait. C'était le portrait d'une comédienne célèbre.

A qui était le gant ?

Sans doute c'était un gant qu'il avait lui-même arraché à quelque petite main rebelle.

Et les lettres ?

Ah ! si Geneviève se fût trouvée toute seule !

Elle ouvrit un autre tiroir : des lettres, des portraits, des fleurs fanées.

— Ce n'est pas un meuble, dit-elle, c'est un campo-santo. Pourquoi laisse-t-il tous ces tombeaux entr'ouverts ?

Parisis n'avait fermé que la petite porte du milieu.

Là était le secret du jour, c'était la place du cœur.

— Oh ! que je voudrais que cette porte fût ouverte.

Mais si la porte se fût ouverte comme par magie, elle eût été bien étonnée.

Il n'y avait rien dedans.

Et alors eût-elle pensé que c'était la place réservée à ses lettres, à ses portraits, aux fleurs cueillies avec elle, à son gant arraché par lui ?

— Voyons ! lui dit sa tante. Octave va rentrer

et nous surprendre. Il nous fera conduire au poste comme des aventurières.

— Ne craignez rien, ma tante, quand on vient ici par l'escalier dérobé, on est toujours bien reçu. Mais je ne veux pas que mon cousin me voie avant de m'aimer.

— Que tu es enfant ! Il ne t'aimera que s'il te voit.

Geneviève suivit sa tante en respirant la fleur des tropiques.

V

LA VISION D'UN SCEPTIQUE

Il neigeait.

Paris tout encapuchonné, comme un bénédictin dans son blanc linceul, se disposait à courir les aventures.

C'était la nuit du mardi-gras; les derniers Romains, les Parisiens de la décadence, voulaient encore une fois, avant les jours sombres du carême, se couronner de roses et jeter leurs derniers bonnets par-dessus le dernier moulin de Montmartre.

Tout s'en va! les moulins, les carnavals et Paris lui-même.

Un vrai Parisien de la vraie décadence, Octave de Parisis, était à la répétition de sa dernière nuit de carnaval. Il était déguisé en docteur Faust, cherchant l'amour, « comme un gentilhomme vêtu de pourpre et brodé d'or, le petit manteau de soie roide sur l'épaule, la plume de coq au chapeau, avec une longue épée affilée au côté. »

Allait-il, comme le vrai Faust, faire l'expérience de la vie ? Et devait-il se dire aussi comme Faust : « Quel que soit l'habit que j'endosse, en sentirai-je moins les déchirements et les angoisses de mon cœur ? »

Octave prit un chandelier à deux branches pour se regarder dans une glace. Il voulait voir s'il avait bien l'allure de Faust.

— Non, dit-il, j'aime mieux bien décidément le bonnet et la houppelande du docteur.

Il revêtit l'autre costume.

Ce fut alors que Léo Ramée, que ses amis appelaient La Ramée, un peintre qui croyait à l'Olympe tant il avait la passion de l'antique, le surprit dans sa répétition, je veux dire au moment où il s'étudiait devant le miroir.

— Bravo ! dit Léo Ramée en entrant, voilà

le docteur de la science. J'espère bien que tu vas leur dire de fortes vérités, cette nuit, à tous ces païens qui ne croient pas à Jupiter, le dieu des dieux, le dieu d'Homère, de Phidias et d'Apelles.

— Moi! dit Octave en serrant la main de son ami, je n'ai pas une pareille prétention.

— Alors pourquoi t'es-tu habillé en docteur Faust?

— Pour effeuiller quelques Marguerites, s'il en reste.

— Des mots, des mots, des mots! Je croyais que tu lisais Larochefoucauld et non Rivarol.

— Depuis que je sais par cœur Larochefoucauld, je ne lis plus.

— Tu as peut-être raison. Larochefoucauld prend notre esprit après avoir pris notre cœur. Crois-moi, retrempe-toi dans Homère, Théocrite et toutes les bonnes bêtes de l'antiquité.

— Veux-tu fumer?

— Non, je ne fume plus.

— Pourquoi?

— Parce que c'est décidément trop à la mode de fumer. Je ne veux plus être de mon temps.

— Homme antique!

— Je venais te prier de venir demain voir ma Junon. Je veux qu'elle te rajeunisse de deux mille ans. Vois-tu, mon cher, l'antiquité c'est l'éternel pays des vingt ans, c'est le paradis retrouvé, c'est...

— Chut ! tu vas prêcher, moi qui vais m'encarnavaliser. L'heure est mal choisie, parlons des Junons que nous avons « peintes et sculptées » à Wiesbaden.

— Ne parlons plus, pour parler bien. Je vais à la Cérémonie du *Malade imaginaire* : voilà mon carnaval ; à minuit je serai couché, car je me lève matin. Adieu. Veux-tu voir une belle journée, lève-toi matin. C'est un ancien qui a dit cela.

— Adieu, tu sais mon opinion sur les sept sages de la Grèce.

— Oui, parce que tu ne les connais pas. Si tu les avais relus, tu ne dirais pas cette nuit tant de sottises à la dernière mode, ô homme d'esprit.

Et Léo Ramée souleva la portière en damas rouge pour sortir.

— Encore un mot ; s'il te reste une heure, relis Goëthe pour ne pas faire trop d'anachronismes.

— Tu as raison, j'y avais pensé. Pour repré-

senter Faust, il faudrait savoir la science de Faust. Mais c'est la science du diable, et je n'ai pas donné mon âme au diable.

— Tu n'as pas donné ton âme au diable ! mais tu l'as donnée si souvent que le diable n'en voudrait plus aujourd'hui. Adieu.

— A demain, mon cher La Ramée.

Octave alla à sa bibliothèque et prit le livre de Goëthe. Il le feuilleta d'abord et y pénétra bientôt, non pas avec la vaine curiosité d'un désœuvré spirituel qui court les fêtes du carnaval, mais avec la curiosité d'un homme qui cherche le mot de la vie.

Il sonna son groom, un nègre haut en couleur.

— Égalité, mets du bois au feu et avertis le cocher que je ne sortirai qu'à onze heures.

A minuit Octave avait pénétré dans les profondeurs du génie de Goëthe.

Je ne vais pas faire ici le tour de Goëthe. Il faudrait avoir le temps de faire le tour du monde. C'est une grande figure très-étudiée, mais qui garde le sourire de bronze du sphynx : nul ne lui arrachera son dernier mot. Tout un monde

est sorti de ses mains puissantes, — tout un monde : le paradis de l'amour, l'Olympe du beau et l'enfer des passions. Mais, quoi qu'en disent les initiés, la lumière de Goëthe n'est pas le soleil : il a trop aimé l'heure nocturne.

Quel miracle que le génie ! Dieu n'a créé qu'une femme, Goëthe en a créé deux. Ève, elle-même, est-elle plus vivante en notre esprit que Marguerite et Mignon, ces deux symboles radieux qui voyagent à jamais dans le ciel idéal, mais qui demeurent femmes ? Car Goëthe le panthéiste les a pétries en pleine pâte humaine.

Là est le caractère du génie de Goëthe. Tout en parcourant les mondes dans ses poésies légendaires, il ne perd jamais pied ; les personnages de sa comédie vont heurter les nues, sans cesser une heure d'être des hommes. Voilà pourquoi il est grand et humain dans le sens de l'art. Voilà pourquoi sa renommée étend ses frontières, pourquoi il est l'homme de l'Allemagne, pourquoi la France le traduit en vers et en prose, en peinture et en musique.

La pendule sonna minuit. Il n'était que onze heures.

— C'est étrange, dit Parisis, c'est la troisième fois que j'entends sonner minuit.

Il regarda le cadran. Il lui sembla que la petite aiguille tournait aussi vite que la grande.

— Qu'est-ce que cela?

Rêvait-il? Était-il devenu le jouet de ces somnolences qui jettent l'âme dans les pénombres çà et là rayonnantes de la seconde vue?

Il se souvint qu'un soir Lamartine l'avait inquiété dans son athéisme en lui parlant de l'âme des choses, cette vie insaisissable qui s'agite dans l'horloge, dans la lampe, dans l'air, dans le feu, dans le mur; qui parle la voix des cloches, du vent, de la pluie, des échos, des flammes, du silence!

— Quelle folie, dit-il en rejetant les affres nocturnes qui tombaient sur lui comme un suaire, il n'y a d'âme que dans le corps — et peut-être même qu'il n'y a pas d'âme du tout.

Il se remit devant l'âtre et rouvrit son livre.

Il prit un charme étrange à cette lecture; pour la première fois son esprit fut illuminé de toutes les lumières fantastiques du chef-d'œuvre allemand.

— Un peu plus, dit-il en se promenant et se voyant dans un miroir de Murano, suspendu au-dessus d'une console, je me croirais Faust lui-même. Mais où est Marguerite?

Et il pensa à toutes les femmes qui avaient traversé sa vie. Un cortège de figures rieuses et éplorées passa dans son souvenir.

Tout à coup il entendit un bruissement sourd.

Une femme inattendue vint à lui, pâle, triste et méditative.

Elle était vêtue d'une robe noire, dont la queue couvrait tout le tapis. Elle était voilée jusqu'aux yeux, mais les yeux brûlaient le voile, tant ils étaient vifs et lumineux.

Octave s'était levé, moitié surpris, moitié respectueux.

— Madame, dit-il en s'inclinant.

La dame posa la main, — une belle main blanche où il remarqua une pierre antique représentant une sibylle — sur la page ouverte de Faust.

— C'EST LA! dit-elle.

Octave regardait la figure de la visiteuse nocturne. Il lui sembla qu'elle avait parlé sans remuer les lèvres.

— C'EST LA? dit-il.

La femme fit un signe de tête.

Il était si ému et si troublé qu'il ne retrouvait pas toute sa voix.

Il pensait à la légende des Parisis.

— Qui donc se cache sous cette femme? se demandait-il.

Était-ce une maîtresse? Il ne la reconnaissait pas. Qui avait pu arriver ainsi en silence jusqu'à lui? Il voulut éclater de rire, mais il se sentait un masque de marbre.

Cependant la femme en noir s'était inclinée et s'éloignait lentement à reculons sans marcher sur la queue de sa robe.

Elle regardait toujours M. de Parisis.

— Mais, Madame!...

Elle semblait ne pas entendre. Il voulut aller à elle, mais il se sentait des jambes de statue.

Il parvint pourtant à faire un pas, le pas des dieux de l'Olympe; mais au moment où il croyait saisir la main sibyllique pour la ramener à la cheminée, les bougies s'éteignirent.

— Madame! Madame! dit-il encore.

Il n'entendit que le silence, — le silence noc-

turne, — ce bourdonnement d'oreilles, plus terrible mille fois que le bruit du tonnerre.

Comment cette femme en noir était-elle entrée? Tout le monde dormait dans l'hôtel, jusqu'au groom qui attendait Octave dans l'antichambre, jusqu'au cocher qui l'attendait dans la cour. Les chevaux seuls étaient éveillés et coupaient çà et là par leurs piaffements les rumeurs monotones de la nuit.

Octave habitait un hôtel sans concierge — à la mode anglaise. — Le concierge est encore une chose qui s'en va avec les caniches. Octave avait reconnu que ceux qui ont un hôtel et un concierge n'ont un hôtel que pour les menus plaisirs de leur concierge. Il aimait trop cacher sa vie pour donner ainsi à un étranger subalterne la meilleure stalle à la comédie de ses actions.

Il ne pouvait donc interroger que son cocher sur la visiteuse nocturne.

Il se demanda si elle n'était pas venue par l'escalier dérobé. Elle était entrée par la porte de la bibliothèque. Or, la bibliothèque, une longue galerie, s'ouvrait sur l'escalier dérobé et sur l'antichambre du grand escalier.

Octave voulut sonner, il ne trouva pas le bouton; il voulut rallumer les bougies, il ne trouva pas d'allumettes et le feu s'était éteint.

Il alla dans l'antichambre et réveilla son groom en le faisant pirouetter trois fois de la belle manière.

— Tu n'as pas vu? lui dit-il avec fureur.

— Ah! si monsieur le duc savait! Je rêvais que je voyais le diable!

— Es-tu bête! Réveille-toi.

— J'ai vu le diable comme je vois monsieur le duc. Il est entré, il m'a touché au front avec un charbon ardent.

— Et puis?

— Et puis, il est entré chez monsieur le duc. J'ai voulu l'annoncer, mais il m'a cloué tout vif sur ce banc.

— Et tu l'as vu revenir?

— Non; sans doute il aura pris un autre chemin.

Octave alluma un bougeoir à la lanterne de l'antichambre et courut par tout l'hôtel, comme s'il devait retrouver cette femme.

Il était bien éveillé et n'avait pas rêvé comme

son groom. Il entendait encore résonner les deux mots de cette voix fière : — C'EST LA ! — Il entendait encore le bruit sourd de la queue de la robe balayant le tapis.

Il ne trouva âme qui vive. Revenu dans sa bibliothèque, il s'arrêta avec émotion devant le portrait de sa mère qui semblait le regarder avec des yeux vivants.

Quand une âme est partie pour le pays de la mort ne revient-elle pas comme par miracle animer les yeux de son portrait, quand c'est un beau portrait et quand c'est un fils qui le regarde ? C'était l'opinion de M. de Parisis.

— Ma mère ! dit-il avec effusion, comme si elle dût sentir que le cœur de son fils montait vers elle.

Et il la regarda de plus près.

C'était une jeune femme peinte par Ary Scheffer dans les pâleurs de ce pinceau inquiet qui cherchait toujours l'âme. C'était une âme plus qu'une figure. Elle sentait déjà la mort prochaine, et le peintre avait comme par miracle exprimé l'adieu d'une mère.

— Ce sont les yeux de ma mère, dit-il triste-

ment, mais ils ne sont pas vivants. J'ai eu ici une hallucination, mais tout à l'heure, dans mon cabinet de travail, c'était bien une femme, une femme vivante, comme je suis un homme vivant.

Il descendit dans la cour et réveilla son cocher, depuis une heure endormi sur le siège du coupé qui devait le conduire au bal costumé.

— Vous n'avez pas vu tout-à-l'heure passer une femme ?

— Non, Monsieur le duc, comment aurait-elle pu passer puisqu'on n'a pas ouvert la porte ?

Et le cocher se dit à lui-même :

— Est-ce qu'on aurait vu la fille de cuisine, quand elle m'a apporté à boire ?

Octave regarda sur la neige et ne vit pas même vers la porte la trace d'un oiseau.

Il remonta dans sa chambre. Il ne fut pas peu surpris d'y trouver trois bougies allumées.

Il se retourna vers son groom qui l'avait toujours suivi.

— C'est toi qui as allumé ces trois bougies ?

— Moi ! Monsieur ? Mais depuis que je suis réveillé je n'ai pas quitté monsieur le duc plus que son ombre.

Octave allait éteindre une des trois bougies, quand il se rappela que selon les lois de la kabbale il faut éteindre la troisième lumière allumée.

— Éteins la troisième bougie, dit-il au groom.

— Laquelle? monsieur.

Octave ne put s'empêcher de sourire.

— Après tout, qu'importe! dit-il, puisque j'en apporte une quatrième.

Mais le groom avait éteint une bougie, et Octave vit qu'il se retrouvait encore devant trois lumières railleuses.

Les esprits forts, — il y en a encore quelques-uns, — ceux-là qui se font enterrer comme des chiens pour être « libres dans la mort, » comme si la croix était un signe d'esclavage, — les esprits forts aussi bien que les esprits faibles me disent déjà : « Nous ne sommes pas de ceux qui donnent dans ces sorcelleries d'un autre âge. Nous ne croyons pas aux miracles; la raison a ses mathématiques, et nous savons que deux fous et deux superstitieux font quatre fous. Donc ce n'est pas à nous qu'il faut conter ces histoires. »

Et avec ce sourire byronien, qui est l'apanage du sceptique, on ajoute gaiement : « Quelle folie

d'aller nous conter de pareilles fables : Un monsieur qui va au bal, déguisé en Faust, et qui interroge Goëthe ! Une pendule qui sonne minuit comme dans les mélodrames ! Une femme en noir, qui apparaît pour ne dire que deux mots : « C'EST LA ! »

Je n'ai rien à répondre à ces fines railleries ; je suis un simple historien. Je n'ai pas franchi le mur chinois des sciences occultes : je conte ce que j'ai bien vu ou ce que je sais bien. Je n'ai jamais travaillé au grand œuvre comme Faust, je n'ai jamais vu le diable, et jamais je ne me suis attablé avec des spirites.

Je me contenterai de dire ici que je crois fermement, comme le régent Philippe d'Orléans — un libre penseur, celui-là ! — un voltairien avant la lettre, — que les esprits visibles, je veux dire les bêtes comme vous et moi, sont, sans le savoir, conduits par les esprits invisibles.

Cependant Octave ralluma la quatrième bougie et reprit le livre toujours ouvert à la même page.

— C'EST LA !

Qu'y avait-il à la page indiquée ?

Il lut tout haut :

FAUST. Lorsque la nuit tombe, je m'étends sur ma couche avec les pâles inquiétudes. Les visions du songe m'épouvantent. Le Dieu qui habite en mon sein peut soulever les tempêtes de mon âme ; lui qui trône sur toutes mes forces, il est impuissant à rien émouvoir au dehors ; et c'est ainsi que je cherche l'amour dans l'horreur de la vie.

MÉPHISTOPHÈLÈS. Cependant la mort n'est jamais un hôte très-bienvenu.

FAUST. Oh ! bienheureux celui dont elle ceint les tempes de lauriers sanglants dans l'éclat de la victoire ! celui qu'au sortir de la danse effrénée elle surprend dans les bras d'une jeune fille !

— Faust a raison, dit Octave. Je me suis assez retourné comme cela sur le lit de roses de la vie ; je demande à la mort qu'elle m'emporte au sortir de ce bal, si j'y trouve l'amour.

M. de Paris dit à son groom de lui donner son pardessus de fourrures.

Il se décidait à aller au bal.

— J'arriverai tard, murmura-t-il, mais je ferai une belle entrée. Faust ne doit jamais se montrer qu'après minuit.

Égalité, tout pâle sous l'ébène, entra une lan-

terne d'argent à la main — un bijou chinois rapporté du pillage du *Palais d'été*.

— Où vas-tu ?

— On a vu des femmes dans le jardin.

— Des femmes ?

Octave descendit au jardin. Les femmes n'y étaient plus ; mais il trouva sur la neige l'empreinte de leurs pieds — un grand pied et un petit pied — plus petit que sa main.

Il suivit la trace jusqu'à la petite porte de sortie qu'il trouva refermée.

— Tout cela est bien romanesque, dit-il en riant de son émotion. Mais pourquoi ces deux femmes, puisque je n'en ai vu qu'une seule ?

Il remonta et jeta sur son épaule son pardessus de fourrures.

Comme il partait, il se vit dans le miroir de Venise. Il s'imagina qu'il se voyait double.

— Satan, dit-il, tu as beau faire, tu n'es plus qu'un pauvre diable. On ne croit plus à Dieu, pourquoi croirait-on à Satan ?

VI

LA MARGUERITE DES MARGUERITES

A peine M. de Parisis eut-il traversé le premier salon de l'ambassade, qu'il vit devant lui, mais fuyant d'un pas discret, une Marguerite, non pas celle d'Ary Scheffer, mais celle de Goëthe même.

Octave atteignit bientôt cette Marguerite dans un embarras de mascarades, causé par un buisson gigantesque qui piquait tout le monde.

— Dis-moi, dit-il à la Marguerite, tu savais donc que je me déguiserais en Faust?

— Peut-être, dit-elle.

Et Octave, qui ne voulait jamais douter de rien :

— Tu ne viens pas ici pour aller à l'église? Veux-tu faire ton salut avec moi?

— Je n'ai pas un péché sur la conscience.

— Cela te sera compté plus tard.

— Mais vous êtes le diable, Faust!

— Le diable n'a-t-il pas emmené Jésus sur la montagne? La vertu ne triomphe que quand elle est en danger.

— Et sur quelle montagne veux-tu m'emmener, Satan?

— Là, sur ce divan, à l'ombre de cette haie de femmes qui dansent.

Marguerite ne fit pas de façons pour s'asseoir sur le divan.

— Eh bien! parlez, tentateur.

Octave parla.

Et selon sa coutume, il parla bien. Mais la Marguerite n'était plus la fille de Goëthe; elle n'en avait que le masque. C'était un cœur vaillant qui n'avait pas peur du diable, quoiqu'elle eût peur de l'amour.

Ce fut une jolie escarmouche de mots spirituels.

passionnés quelquefois, plus souvent railleurs.

— Dites-moi, dit tout à coup Octave. Jusqu'ici vous n'avez parlé que pour masquer votre âme et votre cœur. Soyez franche une fois : pourquoi vous êtes-vous déguisée en Marguerite?

— Pourquoi vous êtes-vous déguisé en Faust?

— Je n'en sais rien. Une bêtise! Dès que je me suis vu ici, j'aurais voulu être sur la Jungfrau. Un homme bien né comme moi ne devrait se déguiser qu'en Pierrot.

— Eh bien! c'est comme moi, qui ne suis pas plus mal née que vous, j'aurais dû me déguiser en Colombine.

— O ma Colombine!

— Chut! on vous écoute! Vous auriez le duel de Pierrot. Adieu, nous nous retrouverons. Voulez-vous mon secret?

— J'écoute avec mon cœur.

— Je me suis déguisée en Marguerite parce que vous vous êtes déguisé en Faust. Mettez cela sur votre cœur, dans votre boîte à cigares, puisque pour vous l'amour n'est qu'une fumée.

— O Marguerite! Marguerite! Je n'ai plus qu'un cigare, mais je le fumerai toute ma vie.

Et se reprenant, comme s'il regrettait cette raillerie hasardée :

— Marguerite, je vous aime.

— Un peu, dit-elle en riant.

— Beaucoup, reprit-il.

— Pas un mot de plus, car vous diriez : Pas du tout !

Marguerite disparut comme par enchantement. M. de Parisis eut beau se soulever sur la pointe des pieds, il lui fut impossible de savoir dans quel tourbillon elle s'était évanouie.

— C'est dommage, dit-il. Elle est un peu maigre, ce qui prouve qu'elle est jeune, mais elle est charmante, et je suis tout enivré de la fraîche senteur des vingt ans qu'elle répandait autour d'elle. Mais après tout, il ne faut jamais s'attarder, surtout au bal masqué, où un homme de bonne intention doit préparer une aventure toutes les cinq minutes.

VII

L'OR, LE POUVOIR, LA GLOIRE, L'AMOUR

Il rencontra en cet instant deux de ses amis, qui n'avaient pris, pour cette folie carnavalesque, que le petit manteau vénitien.

C'était Gaston de Villeroy, attendant comme lui depuis longtemps sa nomination de ministre plénipotentiaire; c'était le vicomte de Miravault, qui avait jeté l'ambition aux orties pour devenir riche, homme de son temps, qui défiait l'or, parce que l'or défie tout.

— Ah! bonjour, mon cher Faust, tu cherches la science?

Faust cherchait la science, il trouva Marguerite.

— Je cherche Marguerite. Sais-tu où elle est passée?

— Elle passe son temps à dire qu'elle aime beaucoup, comme toutes les marguerites.

— Non. La mienne dit qu'elle n'aime pas du tout.

Octave se réempara du divan pour lui et ses amis.

— Asseyons-nous là, c'est le bon endroit. Les femmes vous marchent sur les pieds, mais les femmes sont si légères!

— As-tu remarqué, dit M. de Villeroy au vicomte de Miravault, que Parisis ne trahit pas sa destinée? Il est né pour faire le malheur de toutes les femmes.

— Excepté de la sienne, quand il en prendra une, ou quand il se laissera prendre.

— Ne craignez rien, dit Octave; le piège à loup n'est pas encore tendu.

— Prends garde, il y a des pièges à loup ici.

— Et toi, Gaston, dit M. de Parisis, toi non plus tu ne trahis pas ta destinée. Tu es si diplomate que tu n'en as pas l'air.

— La diplomatie n'est qu'un chemin, ce n'est pas une carrière. Le vrai but, mon cher, c'est le pouvoir. Tu verras, quand je serai ministre, — non pas ministre à Rio ou à Tonkin, mais ministre des affaires étrangères, — tu verras si je trahis ma destinée. Ah! gouverner les hommes!

— Ah! gouverner les femmes! dit Parisis, comme s'il fût convaincu de sa mission.

— Vous êtes deux grands enfants, dit le vicomte de Miravault en montrant un napoléon : voilà la vraie royauté. Quand j'aurai sept ou huit cent mille de ces soldats-là, rangés en bataille, je serai maître du monde, maître de vos consciences, maître de vos femmes. Et moi, je ne tomberai pas du pouvoir, je ne verrai pas fuir les courtisans.

— Vous poursuivez chacun une chimère, dit Parisis. Moi, j'étreins la mienne.

— Oui, mais toi tu te réveilleras un matin traînant la patte vers les Invalides de l'amour; car

tu n'auras pas la suprême consolation d'être foudroyé au souper du commandeur.

— C'est singulier, dit M. de Villeroi, nous sommes peut-être ici, après tout, les trois hommes les plus sérieux de cette fête. Car nous avons tous les trois notre théorie et notre volonté. Moi, je m'appelle le Pouvoir.

— Parce que tu n'es rien.

— Toi, dit Miravault à Octave, tu t'appelles l'Amour, parce que tu l'as tué.

— Toi, tu t'appelles l'Argent, parce que tu n'en as pas.

Un homme déguisé en diable à quatre écoutait aux portes.

— Vous oubliez un ami qui s'appelle la Gloire.

— La gloire, dit Octave, ne vaut pas le diable.

— C'est le diable à quatre, dit M. de Miravault en reconnaissant Monjoyeux.

— Oui, c'est le diable à quatre, reprit Parisi en serrant la main du nouveau venu :

Done, le premier, RODOLPHE DE VILLEROI, aspire au POUVOIR;

Le second, MIRAVULT, veut régner par l'ARGENT;

Le troisième, MONJOYEUX, tente les chimères de la GLOIRE;

Le quatrième, OCTAVE DE PARISIS, ne veut tenter que la FEMME.

— Eh bien! nous verrons dans dix ans qui est-ce qui se sera trompé! dit M. de Villeroy.

— Tous les quatre, dit M. de Parisis.

Et il se leva pour entraîner ses amis au buffet.

— Allons prendre des forces pour conquérir le monde.

VIII

LE JEU DE CARTES

En cette belle année, vers le carnaval, toutes les nuits du beau monde furent panachées par des mascarades de tous les styles. Ces folies enseignent la sagesse. La plupart des gens à la mode n'apprennent ou ne réapprennent l'histoire qu'en s'encarnavalisant, ce qui ne les empêche pas de faire les plus beaux anachronismes. Comme la célèbre madame d'Amécourt, qui se déguisait en Frédégonde, avec des cheveux poudrés à la marréchale et deux mouches assassines. Il est vrai qu'elle donna une raison aux pédants : la poudre

à la maréchale indiquait l'esprit de conquête de Frédégonde, et les mouches assassines, ses armes déloyales; toutefois, cette nuit-là, madame d'Amécourt n'eut pas le prix d'histoire de France.

Parmi les bals masqués de l'hiver, il y eut encore, trois jours après, celui d'une grande dame célèbre à la Cour. On avait même dit qu'elle n'avait donné son bal que pour de très-hauts personnages, mais elle le donnait pour tout Paris. Et comme dans tout Paris il y a de tous les mondes, les personnages de la Cour coudoyèrent peut-être quelques personnages du théâtre. — Après tout, où est la vraie comédie? où sont les vraies comédiennes?

Je ne dis pas cela pour quatre belles dames qui, la veille, se rencontrant tout à propos, décrétèrent qu'elles iraient à ce bal déguisées en jeu de cartes, c'est-à-dire en dame de carreau, dame de pique, dame de trèfle et dame de cœur. Trois de ces dames étaient illustres dans le beau monde, la marquise de Fontaneilles, la duchesse de Campagnac, la comtesse d'Entraygues. La quatrième était une jeune fille qui portait un grand

nom : mademoiselle Geneviève de la Chastaigneraye.

Les quatre dames se jurèrent le secret au nom de la jeune fille, qui ne voulait pas se hasarder ainsi dans le monde, au nom de la duchesse, une vertu rigide et inaltérable, une femme de marbre qui était revenue des passions sans y être allée.

Toutes pensaient, avec quelque raison, faire beaucoup de tapage dans ce bal déjà tapageur; elles ne voulaient pas que leurs noms cou-russent les journaux du lendemain.

Naturellement Octave de Parisis alla au bal masqué de la duchesse ***. Il ne revêtit cette fois que le petit manteau vénitien, sachant bien qu'on ne renouvelle jamais un succès que par un succès d'un autre caractère.

Presque à son entrée, il fut assailli par tout un jeu de cartes qui se dressa gaiement et bruyamment devant lui. C'étaient les quatre femmes qui s'étaient entendues la veille pour se déguiser en dame de cœur, — en dame de pique, — en dame de trèfle, — en dame de carreau.

— On ne passe pas ! lui cria la Dame de Trèfle d'une voix sonore comme l'argent.

— Eh bien ! c'est cela, dit Octave, emprisonnez-moi tout de suite, mais emprisonnez-moi dans vos bras ou dans ceux de la Dame de Cœur.

— Chut ! dit la Dame de Carreau, la Dame de Cœur n'emprisonne personne dans ses bras ni dans ses vingt printemps.

— Qui sait ? dit Octave avec un sourire moqueur.

— Je le sais bien, moi ! dit la Dame de Cœur sans déguiser sa voix.

Octave lui prit la main.

— C'est étrange ! dit-il en lui regardant les yeux ; n'es-tu pas ma Marguerite de l'autre soir ?

— Qui sait ? dit la Dame de Cœur.

Le flot poussait le flot, la vague entraînait la vague. Octave, toujours dans son jeu de cartes à la porte d'un petit salon, où un diplomate déguisé en diable, mais qui ne savait pas trouver le mot, se dérobait à ses chutes bruyantes, devant les railleries de quelques femmes beaucoup plus diables que lui. M. de Paris et les quatre dames s'emparèrent du divan sans s'inquiéter du pauvre diable.

— Expliquez-moi cette légende, dit Octave en s'adressant à la Dame de Carreau, qui lui semblait la plus gaie et babillarde ; pourquoi vous êtes-vous ainsi déguisées toutes les quatre ? Qui est Rachel, qui est Argine, qui est Agnès, qui est Pallas ?

— C'est peut-être tout simplement, dit la Dame de Carreau, parce que les hommes aiment les cartes. Après cela, si tu aimes à déchiffrer les symboles, les énigmes, les hiéroglyphes, regarde bien.

M. de Parisis dévisagea les quatre femmes à travers leur masque.

— Je commence par reconnaître, dit-il, que vous êtes toutes les quatre fort jolies.

— C'est une question insidieuse, répondit la Dame de Carreau ; sache, mon cher, que nous sommes de trop bonne maison pour nous masquer si nous n'étions pas jolies. Il n'y a que les bourgeois cherchant une aventure qui osent mettre un loup sur leur museau quand il est vilain.

— Toi ! tu as fait tes humanités à l'université de M. de Balzac.

— Je n'ai jamais lu qu'un seul livre : — Saint-Simon.

— Tu te vantes, c'est pour me faire croire que tu sais lire toute seule dans le livre des passions. Mais pourquoi as-tu choisi le rôle de la Dame de Carreau ?

— Parce que je suis une Agnès !

— Oui, une Agnès Sorel. Mais où est ton roi ?

— Ça et là, dans les salons, je ne sais où, en bonne fortune avec quelque domino pistache.

M. de Parisis s'était penché vers la Dame de Pique.

— Voilà ma dame, dit-il, elle s'appelle Pallas ; elle a été consacrée par Jeanne d'Arc ; c'est la sagesse, c'est la victoire, c'est le sacrifice !

— C'est cela, dit la Dame de Pique, volontiers vous me brûleriez vive sur le bûcher de vos amours, monsieur Don Juan !

— Et moi, qui suis-je ? je demande l'explication de la gravure, demanda la Dame de Trèfle.

— Toi tu t'appelles Argine, tu es la reine, tu es le pouvoir, le despotisme, la tyrannie. Veux-tu m'enchaîner à tes pieds ?

— Je te connais : tu trouves déjà que les chaînes

de roses sont trop lourdes. Eh bien ! mon cher, tu ne sais pas déchiffrer les hiéroglyphes du moyen âge. Je ne suis pas le pouvoir, je suis mieux que cela : je m'appelle l'or. Je représente les moissons ; le trèfle, c'est le pain de la guerre ; le pouvoir, c'est la Dame de Carreau, c'est la maîtresse du roi. En France, tu le sais bien, l'homme règne, la femme gouverne.

— Et moi ! je suis l'amour, dit la Dame de Pique, si on veut bien le permettre.

La Dame de Cœur se récria :

— Non, tu n'es pas l'amour, tu n'es que la galanterie, car tu n'es que le portrait d'Isabelle de Bavière.

— Je n'ai qu'un mot à dire, je suis la Dame de Pique : c'est la dame du cœur, sinon la Dame de Cœur.

— Non, tu es la dame des cœurs.

— Et qui donc est l'amour ?

Octave reprit la main de la Dame de Cœur.

— L'amour, lui dit-il avec une voix caressante, c'est toi, et je t'aime.

— L'amour, lui répondit-elle, c'est moi, mais je ne t'aime pas.

— Vous avez dit cela, Madame, mais comme une femme qui n'a jamais parlé d'amour. Vous êtes adorable dans votre émotion.

Mademoiselle de la Chastaigneraye ne pouvait cacher les battements de son cœur.

Je ne veux pas redire mot à mot tout ce qui se débita d'extravagant dans le petit salon jaune.

Octave de Parisis s'amusait beaucoup à ce jeu. Les quatre dames lui montraient toutes les variétés de la femme, depuis les cimes bleues de l'idéal jusqu'aux abîmes de la passion.

Il y avait là la vertu et la volupté, la candeur qui se hasarde au précipice, et la malice savante qui se moque de tout.

— Dans l'antiquité, dit tout à coup M. de Parisis, Praxitèle prenait sept femmes pour trouver la beauté : si vous voulez, Madame de Pique, Madame de Carreau, Madame de Cœur, Madame de Trèfle, je vous prendrai toutes les quatre pour trouver l'amour.

— C'est cela, dit en riant la Dame de Carreau, ce sera un accord parfait.

— Vous ne serez jamais sérieux, mon cher Octave, continua la Dame de Trèfle. Regardez-

moi, et devenez un homme d'or, j'ai failli dire un homme d'ordre. Vous êtes en train de vous ruiner, prenez garde ; quoi que disent les moralistes. l'or, c'est le bonheur.

— Non, dit la Dame de Carreau, le bonheur, c'est le pouvoir.

— Tais-toi, ambitieuse, dit la Dame de Pique, le bonheur, c'est la passion.

Octave avait écouté en silence : il se tourna vers la Dame de Cœur :

— Et vous, vous ne dites rien ?

— C'est que je ne suis pas si savante, moi.

Octave se pencha vers elle pour lui parler à l'oreille.

Elle tressaillit et s'offensa, car tout en lui parlant, il touchait ses cheveux de ses lèvres.

Que lui dit-il ?

— C'est que vous êtes le bonheur, vous !

Pour la première fois, il se fit un silence éloquent.

Octave entendit ces mots murmurés à demi-voix par la Dame de Trèfle à la Dame de Pique :

— C'est la province qui triomphe !

— La province! pensa Octave, je ne connais pas la province.

Et d'un œil profond il tenta encore une fois de voir le dessous des masques.

— Donc, reprit-il tout haut, vous m'êtes apparues toutes les quatre comme les quatre images de la vie :

L'or,
Le pouvoir,
La volupté,
L'amour.

Je vous avouerai que le hasard me joue de singulières comédies, depuis quelques jours. Je ne parle pas d'une vision qui m'est apparue sur le coup de minuit, mais, il y a trois nuits, nous causions avec trois de mes amis :

De l'or,
Du pouvoir,
De la gloire
Et de l'amour.

— C'est tout simple, dit la Dame de Carreau, ce sont les quatre vertus cardinales. On ne peut pas faire un pas sans marcher sur la queue de leur robe.

En disant ces mots, la Dame de Pique entraîna ses trois amies à d'autres aventures.

Sur le seuil du petit salon, la Dame de Cœur se retourna vers M. de Parisis et lui dit, en lui montrant son cœur :

— C'EST LA !

Octave se demanda sérieusement s'il rêvait. Il voulut la ressaisir, mais elle s'était envolée.

IX

LA DAME DE PIQUE

Une heure après, Octave retrouva seule sur un divan la Dame de Pique.

— Diogène cherchait un homme, lui dit-elle. Il n'a pas trouvé. Toi, tu cherches une femme et tu ne trouveras pas.

— Je ne trouverai pas ici.

— Ni ici, ni au bout du monde, ni plus loin encore.

— Pourquoi ? demanda Parisis.

— Pour deux raisons.

— La seconde, c'est qu'il n'y a pas de femmes.

— Pour toi.

— Pourquoi ?

— Parce que ni ta main droite, ni ta main gauche ne sont dignes de dénouer...

— Ta ceinture dorée.

— Non, les rubans des souliers d'une jeune fille belle de toutes les beautés de la jeunesse et de toutes les beautés de la vertu.

Parisis regarda ses mains.

— Mes mains ? Après tout je m'en lave les mains.

— Oui, comme la femme de Barbe-Bleue lavait sa clé. Il n'y a que les larmes de la pénitence...

— Est-ce que tu te repents ? Veux-tu te repentir avec moi ? car on se repent toujours dans les bras de quelqu'un.

— Tu as lu cela quelque part.

— Peut-être. Tout a été dit et tout a été imprimé. Mais on peut avoir de l'esprit sans écouter à ta porte.

La Dame de Pique était très-émue. C'était une femme romanesque, mais c'était la première fois qu'elle se hasardait dans les périls d'une pareille causerie.

— Dites-moi, Monsieur, pourquoi me dites-vous *tu* avec tant d'impertinence ?

— Madame, je vous parle comme je parlerais à Dieu : « O mon Dieu, tu es si bon, que tu écouteras ma prière ! » — O Madame, tu es si belle, que tu me diras ton nom !

Octave et la Dame de Pique se promenaient toujours. Les violons préludèrent à *la Fée Taptage*, le quadrille endiable.

— On va danser. Voilà un canapé qui s'ennuie. Asseyez-vous.

— Prenez garde, c'est le sofa de Crébillon II, il dira vos secrets.

La Dame de Pique avait pris toute la place.

— Et moi ? dit Octave.

— La belle question. Quand vous montez en coupé avec mademoiselle Olympe et mademoiselle Cora, comment faites-vous ?

— Vous avez raison.

Octave ne détourna pas d'une main discrète les jupes de la dame, il ne fit pas de manières pour s'asseoir dessus.

— J'aurais dû m'asseoir de l'autre côté.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a sans doute moins de place.

— Vous me faites bien de l'honneur.

Octave regarda danser les jeunes gens et les jeunes filles. C'était le plus éblouissant tableau de carnaval que jamais Gavarni ait rêvé. Le Soleil dansait avec la Lune, il avait pour vis-à-vis un Buisson-de-Roses et une Gelée-Blanche.

— Vous ne me dites plus rien ?

— Je pense à vos prédictions. Je ne trouverai pas une femme ! Vous avez parlé par antiphrases : je ne trouverai pas une femme, parce que j'en trouverai mille.

— Peut-être !

— Une femme est toujours une femme.

— Je ne comprends pas.

— Traduction : Il y a toujours une femme dans une femme : voulez-vous que je fasse des fouilles chez vous ?

Et se penchant amoureusement vers la Dame de Pique, Octave lui dit à l'oreille dans un baiser :

— Veux-tu m'aimer ?

— Je ne m'en consolerais jamais.

— Je suis plus amusant que je n'en ai l'air.

— Tu n'amuseras pas mon cœur.

— Que cherches-tu, toi ?

— Moi je ne cherche pas.

— Tu cherches un homme.

— Non, car je sais que je ne trouverais pas.
Si je cherchais, je chercherais l'amour.

— C'est toute mon ambition. Veux-tu chercher avec moi ? Ah ! si tu savais comme j'aime l'amour.

— Tu veux dire les amours.

— Si tu savais mon adoration !

— Oui, tu adores et tu n'aimes pas.

— T'imagines-tu donc que l'amour ait élu domicile chez les femmes du monde ? L'amour est comme le diable : il hante plus les filles perdues que les vierges et que les épouses. Crois-tu donc que Des Grieux n'aimait pas Manon avec toute la force humaine, avec toutes les aspirations divines ? Des Grieux était un homme et Manon était une femme, — l'homme et la femme que nous cherchons.

Octave regarda la Dame de l'ique.

— Si j'étais l'homme et si tu étais la femme ?

M. de Parisis entendit encore cet écho bien connu :

— CE N'EST PAS LA.

Il regarda autour de lui et ne vit que le tourbillon.

— Tu me compares à Manon Lescaut, dit la Dame de Pique.

— A Virginie, si tu veux, à Béatrix, si tu aimes mieux, à Marguerite, à Marianna, à toutes celles qui ont aimé.

La Dame de Pique ne répondit pas.

— A quoi rêves-tu ?

— Je songe que je serais pour toi une héroïne de roman.

— Je n'en doute pas.

— Les lauriers sont coupés : je suis mariée.

— Je le savais. Une jeune fille ne parlerait pas si bien et n'écouterait que son danseur. Rassure-toi : il n'y a que les femmes mariées — de la main droite ou de la main gauche — qui soient romanesques. La jeune fille aujourd'hui n'est que fanfaronesque. Elle rit de tout, parce qu'elle n'a pas pleuré.

— Parce qu'elle n'a pas assez pleuré. Moi aussi je ris de tout.

— Excepté de ton cœur.

— Ne parlons pas des absents.

— Ah ! il n'y a personne là ?

— Non.

— Voyons !

M. de Parisis mit tout doucement la main sur le cœur de la Dame de Pique.

— Voilà un cœur capitoné.

— Vous savez que je ne suis pas une mappemonde et que je n'aime pas les géographes.

La Dame de Pique prit tout doucement la main d'Octave et la mit à la porte.

— Est-ce qu'on nous voyait ? lui demanda-t-il avec impertinence, mais de l'air du monde le plus naïf.

— Non, répondit-elle simplement, mais je me voyais.

M. de Parisis pensa qu'il s'était trompé en prenant le chemin de traverse. Il sentit qu'il n'était plus si près d'elle et voulut se rapprocher, mais plus il avançait, plus il perdit de terrain.

— Si vous saviez mon âge...

— Je sais votre âge. La femme a beau se masquer, elle se trahit à chaque mot. En vain elle a traversé la diplomatie, elle a fait un cours de ma-

chiavélisme, en vain elle a l'expérience, — ce fruit amer qui ne vaut pas ce qu'il coûte, — elle dit tout en voulant tout cacher.

— Vous êtes si profond que je ne comprends pas.

— Une femme comme vous, Madame, a toujours vingt-cinq ans.

— Pourquoi toujours ?

— Je ne veux pas abuser des mots. Vous avez vingt-cinq ans, parce que vous savez par cœur l'encyclopédie de l'amour, la science des coquinneries autorisées et des coquetteries permises. Vous avez vingt-cinq ans, parce que vous jouez l'esprit et la bêtise à s'y méprendre, parce que vous défendez le quadrilatère en sachant bien qu'on peut passer à côté et surprendre Venise sans s'inquiéter de Vérone. Vous avez vingt-cinq ans, parce que vous avez mis Dieu et le démon dans vos affaires.

— C'est tout. Est-ce que vous êtes petit-fils de Labruyère ?

— Non, ce n'est pas tout. Il me faudrait encore une kyrielle de raisons.

— Vous appelez cela des raisons. Et depuis quand, s'il vous plaît, ai-je vingt-cinq ans ?

— Depuis cinq minutes.

La Dame de Pique respira.

— Vous vous trompez, Monsieur, j'ai vingt-cinq ans depuis cinq ans.

— Non, Madame, j'ai vu votre cou, j'ai respiré vos cheveux, j'ai senti votre cœur.

Cela allait très-bien, mais une Giboulée vint se jeter à la traverse.

— Ma chère, votre mari vous cherche : vous savez où vous devez vous retrouver.

— Oui, mais après souper, dit la Dame de Pique.

Et se levant :

— Adieu, Monsieur. A l'an prochain.

— A l'an prochain ?

Octave suivit un peu la Dame de Pique, il questionna autour de lui, mais bientôt il fut emporté dans le groupe de la duchesse *** , qui voulait le railler sur son jeu de cartes — biseautées — selon son expression.

— Pas si biseautées que cela, dit une voix dont le timbre d'or fit tressaillir Octave.

C'était la Dame de Cœur.

X

PAGES D'HISTOIRE FAMILIALE

Octave ne fit pas de façon pour fuir la duchesse. Il saisit la main de la Dame de Cœur et la passa à son bras avec toutes les caresses d'un amoureux.

— Laissez-moi défaire votre gant, lui dit-il, je vous dirai qui vous êtes.

Et Octave développa une théorie sur la physiologie de la main. Pour lui, la main c'était le blason, c'était les armes parlantes.

La Dame de Cœur avait la pudeur du gant.

— Pour moi, dit-elle, je n'ai pas besoin de voir votre main pour vous dire qui vous êtes.

— Eh bien, parlez-moi de moi-même à moi-même, je vous jure que je ne me connais pas.

La Dame de Cœur, avec une bonne grâce charmante, avec un esprit d'ange et de démon, lui parla de sa famille, de sa jeunesse, de ses aventures. Il était ravi et effrayé, comme si sa conscience se fût dressée devant lui.

Tout en constatant sa bravoure, son intelligence, son grand air, elle peignit sous ses yeux, d'un trait rapide, tous les Parisis qui avaient joué un grand rôle. Devant de tels portraits, il s'inclinait avec humilité, lui qui était toujours si fier.

M. Octave de Parisis n'avait rien à envier aux plus beaux noms; son écusson est à la salle des Croisades. Un Parisis fut grand amiral, un autre fut maréchal de France, un troisième fut ministre. Si les Parisis ne marquent pas avec éclat dans l'histoire du dernier siècle, c'est peut-être parce qu'ils ont eu trop d'orgueil. Réfugiés dans leur château comme dans un royaume, ils étaient trop rois sur leurs terres pour vouloir se faire courti-

sans. Quelques-uns d'entre eux paraissent cependant çà et là, sous Louis XV et sous Louis XVI, dans les ambassades et dans les armées, mais ce ne sont que des apparitions. Dès qu'ils ont montré leur bravoure et leur esprit, ils s'en reviennent au château natal se retremper dans la vie de famille, comme si leur temps d'ailleurs n'était pas encore revenu. La famille est comme la nature, elle a ses jours de paresse : les plus belles gerbes sont celles que le soleil dore après les jachères.

La Révolution, qui n'était pas attendue par les Parisis, vint casser la branche et éparpiller la couvée. Le beau château de Parisis, une des merveilles de la Renaissance, où Jean Goujon avait sculpté quatre figures sur la façade, deux muses et deux saisons, fut saccagé et brûlé après le 10 août; dans l'admirable parc, qui était une forêt d'arbres rares, tous les bûcherons du pays vinrent fagoter à grands coups de hache. Le duc de Parisis, pris les armes à la main pour défendre les siens, fut massacré à coups de sabre; la duchesse vint se cacher à Paris avec ses enfants, car Paris était encore le meilleur refuge quand on ne pouvait pas gagner le Rhin ou l'Océan.

La duchesse de Parisis avait sept enfants, elle fut héroïque pour les sauver et pour les nourrir. Le château de Parisis avait été vendu comme bien d'émigré. Vainement des amis de la famille avaient réclamé, disant que le duc n'avait pas émigré; le commissaire de la république s'était écrié : « Comment, il n'a pas émigré ! n'est-il pas allé au ciel ! »

Heureusement qu'un forgeron du pays, devenu maire de la commune, un jacobin farouche qui devait sa petite fortune au duc de Parisis, eut un quart d'heure de reconnaissance : il acheta à la criée la terre de Parisis; il n'avait pas de quoi la payer, quoiqu'elle fût donnée presque pour rien, mais, selon son expression, il ne comptait pas sans son hôte, il se disait à lui tout seul et peut-être à sa femme, qui était pour les *ci-devant*, qu'après la tourmente, on verrait reparaitre les Parisis et qu'on leur dirait avec quelque orgueil : « Mes beaux amis, les jacobins ne sont pas des voleurs de grands chemins, voilà tout ce qui reste de vos richesses, prenez-les, on s'en lave les mains. »

Et, en effet, les choses s'étaient passées ainsi.

La duchesse de Parisis avait pu revenir avec ses sept enfants, aux premières aurores du Consulat, habiter une des ailes du château que le feu n'avait pas envahie. Heureuse comme le naufragé, qui a voyagé sur le navire pavoisé et qui, après la tempête, retrouve une épave.

L'aïeul d'Octave était l'aîné des sept enfants ; après lui venaient quatre filles ; les deux derniers garçons moururent presque à leur retour dans le château. Quand on maria les filles, il fallut diviser la terre de Parisis pour faire des dots ; ce fut un crève-cœur pour la duchesse, mais elle se confia à Dieu et à son fils. Le jeune duc Raoul de Parisis était un esprit studieux, qui, grâce à son titre et à son nom, devait, selon le rêve de la mère, tenter la fortune dans les hautes régions du pouvoir, que le pouvoir s'appelât Bonaparte ou Bourbon.

Raoul de Parisis commença sous Bonaparte. Napoléon le mit au conseil d'État, d'où il le reprit bientôt pour l'envoyer à Vienne en mission extraordinaire. Le duc fût devenu bien vite ambassadeur, mais ses ambitions échouèrent à Sainte-Hélène. Il aurait pu, comme tant d'autres,

rappareiller sur la route de Gand, mais il avait mis un pied dans l'imprévu. Passionné pour l'esprit aventureux de son siècle, il avait vu, avec regret, un autre Josué arrêtant le soleil. Quoiqu'il reconnût que Napoléon n'était pas non plus son idéal, il l'aimait et il fut un des rares courtisans de la défaite qui hasardèrent le pèlerinage à Sainte-Hélène; son amour pour Napoléon devint plus vif, il sentit que lui-même avait grandi devant cette grande infortune; il écrivait à sa mère : « Je ne me suis reconnu un homme que devant ce grand homme tombé. » C'est que Napoléon était plus grand encore sur son rocher qu'au balcon des Tuileries.

Raoul de Parisis voyagea par toute l'Amérique; à Lima, il se prit d'une belle passion pour une Écossaise voyageuse comme lui, une cousine de Condorcet, mademoiselle Fanny O'Connor, que sa mère malade retenait dans la capitale du Pérou. Il jura d'épouser la jeune fille au lit de mort de la mère, mais la jeune fille voulut pleurer sa mère dans un deuil de deux années. Comme sa fiancée n'était pas riche, la question d'argent prit Raoul pour la première fois. Il avait ren-

contré des compatriotes, obstinés chercheurs d'or, qui, depuis la Révolution, s'étaient expatriés et ne voulaient rentrer en France qu'avec les mains pleines; ils cherchaient depuis un quart de siècle et ne trouvaient que des parcelles, à peine le pain quotidien. Il est reconnu, là-bas, que tout homme de bonne volonté doit un jour ou l'autre trouver son trésor. Raoul de Parisis jugea que ses compatriotes devaient enfin toucher au filon; il s'associa à eux et envoya vingt Indiens de plus dans les Cordillères. Il avait eu la double vue, car, six mois après, une trouvaille miraculeuse enrichissait tout le monde.

Raoul de Parisis écrivit à sa mère qu'elle pouvait donner aux enfants de ses sœurs sa part du château de Parisis; il annonçait son prochain mariage; peut-être se déciderait-il à vivre à Lima avec sa femme qui n'aimait plus les voyages.

Deux années se passèrent. La trouvaille n'était pas épuisée. Raoul de Parisis avait envoyé déjà trois millions à la Compagnie des Indes. Quand il se sentit riche, quand l'amour de l'or s'apaisa en lui, quand il craignit de n'avoir pas d'enfant, le mal du pays lui vint au cœur; il s'embarqua

bientôt pour la France, disant à sa femme que ce n'était qu'un voyage. Ils arrivèrent à l'improviste au château de Parisis, où il apparut comme un de ces princes indiens des contes de fées semant l'or tout autour de lui.

Quoiqu'il dût perdre beaucoup en ne retournant pas à Lima, il se trouva si heureux au château natal avec sa mère et sa femme, qu'il ne voulut pas retourner au Pérou.

On dit que l'Océan transforme les femmes stériles; Fanny O'Connor, duchesse de Parisis, mit bientôt au monde M. Jean-Octave de Parisis, surnommé Don Juan de Parisis, que nous avons eu l'honneur de vous présenter. — Madame, — et qui en vaut bien la peine.

Le duc de Parisis fut tué à la chasse à sa troisième année de bonheur. On le rapporta mourant. Il baisa un crucifix que lui présentait sa mère.

— Ah! dit-il en regardant avec passion sa jeune femme qui tenait son enfant dans ses bras pour cacher ses larmes, l'amour ne pardonne pas aux Parisis.

Octave de Parisis était de haute et belle stature, figure barbue, lèvres railleuses, nez accentué

à narines expressives, cheveux bruns à reflets d'or, légèrement ébouriffés par un jeu savant de la main. Dans le regard profond d'un œil vert et bleu, comme sur le front bien coupé, on voyait errer la pensée ou plutôt la rêverie. C'était la tête d'un sceptique plutôt que celle d'un amoureux, mais la passion y avait marqué son sceau et n'était pas absente encore. La raillerie n'avait pas eu raison du cœur.

Il avait la désinvolture d'un artiste avec la dignité d'un diplomate. Bonne l'habillait, mais dans le style anglais.

Voilà pour la surface visible.

Son esprit n'était pas si facile à peindre ni à comprendre.

Il était inexplicable comme le cœur d'une femme coquette. Il aspirait à tout et ne voulait de rien. Il avait pour toutes les femmes le goût des grands amateurs de gravures; il adorait l'épreuve avant la lettre. Aussi, n'avouait-il pas ses femmes et parlait-il avec un peu trop de fatuité des autres, convaincu, d'ailleurs, que toute femme tombe un jour comme une fraise mûre dans la main de l'amoureux qui l'a cultivée. Il avait beaucoup

d'esprit et aimait beaucoup l'esprit, l'esprit parlé, car il ne lisait guère et n'écrivait pas.

La nature avait beaucoup plus fait pour lui qu'il n'avait fait pour elle. Toutefois, il n'avait pas gâté ses dons. Il montait à cheval comme Mackenzie; il donnait un coup d'épée avec la grâce impitoyable de Benvenuto Cellini. Il nageait comme une truite, il luttait à la force du poignet avec le sourire du gladiateur. Il avait pareillement fécondé son esprit par le sentiment des arts, par l'amour de l'inconnu. Son esprit aimait l'inconnu comme son cœur aimait l'imprévu. Nul n'avait pénétré plus avant dans l'histoire des philosophies.

Octave de Parisis était né pour toutes les fortunes, même pour les mauvaises. Beau de l'altière beauté qui s'impose par la sévérité des lignes et la fierté de l'expression, il arriva, dans le monde nouveau, avec l'auréole des vertus de naissance, qui ont tant de prestige sous les gouvernements démocratiques. Il n'en était ni meilleur ni plus mauvais. Il vivait comme ses camarades de collège, un pied dans le monde, un pied dans le demi-monde, sans trop de souci de sa dignité plus ou moins chevaleresque, offrant à trois heures son

coupé et ses gens à mademoiselle Trente-six-Vertus pour aller au Bois, le reprenant le soir pour aller chez une duchesse de Sainte-Clotilde. Il se montrait dans les salons officiels jusqu'à minuit, mais après minuit, il jouait au club ou soupait à la Maison d'Or ou au Café Anglais avec les plus gais compagnons. On l'avait vu danser le cotillon à la Cour, mais il ne l'avait peut-être dansé que pour caricaturer tous les danseurs de cotillon.

Avec son esprit d'aventure, Octave était voyageur. Non pas pour aller à Rome, à Bade, aux Pyrénées ou à Montmorency, comme ces gentlemen du boulevard qui disent impertinemment au mois d'août : « Que voulez-vous, moi, j'aime les voyages ! » Parisis ne parlait de voyager que pour faire le tour du monde, pour pénétrer dans les pays inaccessibles, franchir les murailles de la Chine, fumer un cigare à Tombouctou, et s'intituler roi de quelque peuplade indienne. A sa vingtième année, il était allé à Lima, pour liquider les affaires de son père dans la ville du soleil. M. Raoul de Parisis, chercheur et trouveur d'or, n'était revenu en France qu'avec l'idée

de retourner au Pérou. Il avait laissé là-bas un représentant, qui avait beaucoup de comptes à rendre, et qui croyait que l'Océan le dispenserait de montrer ses livres; il se contentait, depuis longtemps, d'envoyer au château de Paris la moitié des trouvailles d'or.

Octave, s'étant reconnu beaucoup plus riche qu'il ne l'espérait, n'avait eu garde de quitter l'Amérique sans s'y promener, amoureux des forêts vierges, comme Chateaubriand, et des fleuves géants, comme Fenimore Cooper. Ce qui lui plut surtout, ce furent ces villes universelles du Nouveau-Monde, où l'horloge du temps va trois fois plus vite que dans la vieille Europe. Il eut la bonne fortune de rencontrer, à Boston, mademoiselle Rachel, qui finissait, et mademoiselle Patti, qui commençait. Il n'épousa pas mademoiselle Patti, mais jurerait-on qu'il ne donna pas son cœur à mademoiselle Rachel?

Il revint en France pour voir mourir sa mère : ce fut son premier chagrin.

Que rapporta-t-il de la patrie de Franklin? Beaucoup d'or et l'amour de l'or. Ce fut là surtout qu'il comprit qu'un dollar a plus d'esprit qu'un

homme, et que cent mille dollars ont plus de vertu qu'une femme : style américain. Il ne se passionna, d'ailleurs, ni pour les lois, ni pour les arts, ni pour les lettres des États-Unis. Les vraies femmes qu'il aima là-bas, c'étaient des Françaises et des Américaines de Paris. Parisien par excellence, il aimait Paris partout. Avec mille Parisiens comme Octave, le monde serait conquis à la France.

Revenu à Paris, il rencontra l'Empereur, — à la Cour, où il est si difficile de rencontrer l'Empereur, — il lui parla de son père, du pèlerinage à Sainte-Hélène de Raoul de Parisis, et de son désir d'entrer dans la carrière diplomatique. L'Empereur, qui savait toute cette histoire, présenta lui-même Octave au marquis de La Valette. Octave prit ses grades en diplomatie dans les coulisses de l'Opéra, chez mademoiselle Broban, aux bals des Tuileries, chez les ambassadrices, au bois de Boulogne. Aussi, commençait-il à rire dans sa barbe des sentences de Machiavel et des malices de M. de Talleyrand, quand éclata la guerre de Chine.

La Chine est un pays si fabuleux que nous ne

pouvons déjà plus nous imaginer, à quelques années de distance, que nous avons pris la capitale du Céleste-Empire avec une poignée d'hommes. Octave de Parisis était dans cette poignée de héros.

Voici comment : Il était chargé de transmettre des dépêches à M. de Bourboulon. « Puisqu'un de mes ancêtres a pris Jérusalem, se dit Parisis, je prendrai Pékin. » L'attaché à l'ambassade du baron Gros résolut donc d'être aussi un héros, en compagnie de deux de ses amis, M. de Damas et M. de Grandperrier, qu'une mort glorieuse a pris là-bas. Le père d'Octave avait été peint par Gros. Ce fut le trait d'union, le trait d'amitié entre le duc de Parisis et le baron Gros, qui comptait bien pour quelque chose dans son blason la gloire du peintre de Jaffa.

L'armée anglo-française n'avait pas voulu commencer la guerre avant l'arrivée des deux ambassadeurs. Les deux généraux, M. de Montauban et sir Hope Grant, retenaient à grand-peine la furia française et la fureur britannique. On sait la victoire au camp de Tsin-Kou ; à la prise des forts du P'ei-Ho, Octave de Parisis voulut

se jeter dans la mêlée. Il était à l'assaut à côté de M. de Grandperrier, qu'il vit tomber à côté de lui. Il vengea son ami, il vengea aussi M. de Damas en frappant d'un coup d'épée le général tartare.

On partit à la conquête de Pékin avec deux mille cinq cents hommes et quatre batteries d'artillerie — un contre mille. « Le coq gaulois et les aigles françaises ont crié victoire dans toutes les capitales, dit l'arisien le matin de la prise de Pékin; il ne manque vraiment au drapeau de la France qu'une grande capitale : c'est celle-ci, la plus originale de toutes. Ce sera une conquête fabuleuse : quatre hommes et un caporal qui font tomber les murailles de la Chine ! Je veux que les Homères futurs inscrivent mon nom dans ce nouveau siège de Troie, défendue par trois millions d'hommes; mais il faut qu'au lieu de dix ans, ce siège ne dure pas dix jours. En avant ! »

Et Octave partit l'épée à la main au milieu des spahis dans les terres labourées, peuplées de soldats chinois. Ce fut une vraie partie de plaisir. Il jeta l'épouvante et retint la mort. Tout le monde fit merveille. Pendant que le cheval de M. de Bouillé recevait une balle, le cheval de

M. de Parisis en recevait une autre. Le lendemain matin, M. de Montauban avec Parisis pour un de ses aides-de-camp entraient dans le palais du Fils du Ciel. Octave pénétra avec toute la curiosité d'un Français dans le féerique palais de Yuen-Munz-Yuen. Dans ce Versailles chinois, l'art français et les richesses du vrai Versailles étaient représentés par des tapisseries des Gobelins et par des portraits de la cour de Louis XV, une cour vraiment chinoise.

Pendant que les Chinois incendiaient et que les Anglais choisissaient des bijoux, les Français s'enchinoisaient un peu. Octave fit main basse sur deux choses : une jeune Chinoise qu'il emmena à Paris, et un éventail Pompadour pour la première marquise qu'il rencontrerait au faubourg Saint-Germain.

Des amours d'Octave à Pékin, on pourrait faire un joli *Livre de Jade*. Il fit naviguer sur le fleuve Jaune des maris qui n'avaient jusque-là navigué que sur le fleuve Bleu.

On se rappelle le bruit qu'il fit avec sa Chinoise, une vraie potiche qui ne marchait pas ; il la portait dans le monde et chantait des duos avec

elle, dans le plus grand sérieux, car il était maître fou par excellence.

Depuis son retour de Chine, on lui avait promis une mission en Orient. Comme on le voyait tous les jours dans les fêtes et les folies de tous les mondes parisiens, on ne le prenait plus au sérieux comme futur ambassadeur; on l'appelait quelquefois : « Monsieur le Détaché d'ambassade, » ce à quoi il répondait : « — Ne vous y méprenez pas, il n'y a plus que les détachés d'ambassade qui fassent leur chemin, parce qu'ils le font à Paris, et non sur les grandes routes. » Et il ajoutait, d'un air dégagé : « — Si je ne meurs pas dans un duel ou sur un pli de roses, vous me retrouverez ambassadeur à Londres et grand-croix de la Légion d'honneur. — Mais surtout chevalier de la Jarretière, lui disaient ses amis. » Il avait déjà d'ailleurs tous les ordres, moins le ruban de Monaco, le seul qui lui eût été refusé. Il faut bien laisser un désir aux grandes ambitions.

Comme une grande dame du dix-huitième siècle, madame de Montmorin, la duchesse de Paris avait dit à son fils : « Je ne vous recom-

mande qu'une chose, c'est d'être amoureux de toutes les femmes. » Octave aimait toutes les femmes, comme le voulait sa mère. Pour jouer ce rôle, qui préserve des rôles tragiques de l'amour, il faut être toujours à l'œuvre. Mais Octave était un homme d'action, souvent irrésistible par sa beauté intelligente, fière et railleuse, son art exquis de tout dire aux oreilles les plus délicates, d'être passionné sans passion, d'être fou sans folie, et surtout d'être sage sans sagesse.

Il avait lu La Rochefoucauld. C'était son bréviaire. Il le prenait en voyage, il le couchait sous son oreiller, il croyait ainsi savoir la vie et il riait bien haut des saintes duperies du cœur. Il croyait avoir tué la « petite bête, » mais l'amour est plus fort que La Rochefoucauld, et le cœur prend de rudes revanches sur l'esprit. Quand on est sur le rivage, on raille spirituellement les tempêtes; mais dès qu'on a pris la mer, on sent qu'elle est profonde.

Toute cette histoire, la Dame de Cœur la conta à Octave, comme une bonne fée qui l'eût suivi partout depuis son berceau. Elle lui parla de

sa mère avec une expression qui le toucha au cœur. Elle lui parla de l'Amérique et de la Chine comme un vrai compagnon de voyage.

— Après tout, dit-elle, qu'avez-vous rapporté d'Amérique? une poignée d'or! Qu'avez-vous rapporté de la Chine? un éventail! N'allez-vous pas vous croire un héros parce que vous avez pris Pékin? J'oubliais; parlez-moi donc de votre Chinoise, car ç'a été l'histoire de tout Paris.

— Ne parlons jamais des femmes d'hier.

Et comme s'il voulait dire un secret à la Dame de Cœur, il baisa ses beaux cheveux rayonnants.

Mademoiselle Geneviève de la Chastaigneraye se leva tout indignée et toute rougissante. Le masque la brûlait.

Elle avait pu s'aventurer dans son innocence à jouer son jeu dans cette partie de cartes; mais si elle trouvait doux de parler à Octave, elle s'offensait d'être touchée par Don Juan.

Octave fut saisi de ce beau mouvement. La pudeur a une éloquence qui attère le plus roué.

La Dame de Cœur s'éloigna dans sa chaste dignité, sans que le duc de Parisis osât lui prendre la main pour la retenir.

XI

LE DUC DE PAS LE SOU

Il y avait un secret dans la vie d'Octave, que mademoiselle Geneviève de la Chastaigneraye ne lui dit pas. Nul ne savait ce secret, pas même Geneviève.

M. de Parisis passait pour un des hommes les plus riches de Paris; on parlait de la terre de Parisis comme d'une des terres les plus fécondes de la France, on parlait surtout de ses mines d'argent dans les Cordillères. On l'avait vu plus d'une fois arriver au club avec une poignée de pépites d'argent ou un lingot en forme de sabot

chinois. « Quand je pense, disait-il d'un air dégagé, que j'ai cent Indiens dans les Cordillères où on ne trouve que de l'argent, quand je pourrais avoir cent Californiens qui me trouveraient de l'or ! »

Pareillement çà et là, il lisait tout haut quelques lignes d'un journal de province, où on vantait les troupeaux de Parisis, ses champs de lin, ses champs de colza et ses champs de betteraves. C'était une terre modèle.

La fortune lui arrivait par toutes les routes, puisqu'il gagnait aux courses, puisqu'il gagnait au jeu, au club comme à Bade, à la Bourse comme chez les dames qui jouent.

On le disait généreux, on le disait même prodigue; il pensionnait le prince Bleu, et ne regardait jamais ce qu'il donnait aux pauvres. Quand deux chenapans se battaient, il les payait pour qu'ils s'embrassassent. Il est vrai que ce spectacle ne lui coûtait pas bien cher. Il renouvelait ainsi l'histoire d'un de ses devanciers, le comte de Grammont, qui donna un jour vingt-quatre livres à deux voleurs qui se battaient pour avoir chacun trois louis, quoiqu'ils n'en eussent volé que cinq.

Tout cela était un jeu bien joué, car le duc de Paris n'avait pas le sou.

Mais il cachait sa pauvreté à quatre chevaux comme les vrais riches cachent leurs millions à quatre rosses.

A première vue, cela doit paraître étrange : rien n'était plus simple.

Quand il était entré dans la diplomatie, il avait recueilli un million en rente trois pour cent, en actions de la banque et en obligations de chemins de fer. Le château de Paris était estimé un million, total deux millions. Mais il y avait dix ans de cela. Le premier million dura bien deux années, Octave avait toujours les mains pleines et les mains ouvertes; il était la providence des comédiennes, des dames du Lac, de ses amis; il lui fallait quinze cents francs par jour pour vivre vaillamment dans le premier feu de la jeunesse, avec son titre de duc, sa soif de plaisir, ses manières d'enfant prodigue. Ce n'était pas trop. Il ne comptait pas bien, il s'imaginait que deux millions sont une mine inépuisable; mais toutes les mines s'épuisent, même celles des Cordillères, où les cent Indiens qui travaillaient toujours pour

lui trouvaient à peine de quoi vivre eux-mêmes depuis quelques années.

Quand Octave revint d'Amérique, il lui fallut emprunter par hypothèque sur son château. Il prit d'abord un demi-million. A son retour de Chine il ne lui restait plus que la ressource des secondes hypothèques; on lui prêta encore trois cent mille francs, parce qu'on savait que le cas échéant la terre de Parisis vendue par expropriation dépasserait toujours un million. Ces trois cent mille francs ne firent qu'une saison. M. de Parisis jouait alors sa vie et sa fortune en homme qui n'a pas souci du lendemain, décidé à vivre plus tard comme il plairait à Dieu, ministre à Carlsruhe ou à Dresde, ou recueillant de débris de son patrimoine pour planter ses choux au château natal.

Il appartenait d'ailleurs à cette nouvelle génération qui vit au jour le jour et qui brave le lendemain. Cette génération n'est pas plus sage que l'autre, mais elle n'est pas beaucoup plus folle, car la vie n'est ni une maison de banque, ni un grenier d'abondance. Un galant homme ne meurt jamais de faim; ceux qui vivent riches pour mourir pauvres, sont des esprits supérieurs à ceux

qui vivent pauvres pour mourir riches, puisque ce sont les vrais riches. Dépenser gaiement un louis c'est l'avoir, le retenir d'une main avare c'est le perdre.

Tant et si bien qu'à vingt-cinq ans, Octave de Parisis n'avait plus rien, mais il n'était pas ruiné pour cela : je m'explique.

Je ne parle pas de quelques poignées d'or qui pouvaient lui venir tous les ans de Lima, puisque le dernier arrivage, après un silence de dix-huit mois, n'avait été que de quelques milliers de dollars ; je ne parle pas de ce qu'il pouvait retrouver dans la vente du château de Parisis, puisqu'il le voulait garder coûte que coûte ; je parle de son crédit qui était encore un capital. On ne saurait s'imaginer le nombre de beaux viveurs qui vivent sur leur nom et qui sont encore riches quand ils n'ont plus d'argent. Pourquoi tous les oisifs ne vivent-ils pas ainsi ? C'est qu'il faut avoir été riche, c'est qu'il faut avoir le prestige du nom et de la mode.

Brummel et les autres dilettantes de la haute vie ont toujours vécu en grands seigneurs sans qu'on sache bien comment ; un homme d'esprit

disait sans vergogne : « Il faut laisser aux imbéciles le privilège d'avoir pour les autres une maison, une femme, un cheval et le reste. » Le braconnier prend plus de gibier que le chasseur, le trouve-t-il moins bon ? Greuze disait, Greuze qui fut cocu comme Molière, que les hommes à la mode sont les braconniers du mariage. Ne sont-ils pas les braconniers de la vie ?

Octave de Parisis était plutôt un comte d'Orsay. Il vivait sur sa fortune passée et sur sa fortune future. Il menait toujours grand train, mais dans le train des autres. Comment avait-il une écurie de course et des équipages de chasse ? Parce que le jeune marquis de Saint-Aymour lui avait dit un matin, au retour de Chine :

— Veux-tu que nous fassions courir et que nous chassions ensemble ?

— Oui. Mais je n'ai pas d'argent comptant.

— Qu'à cela ne tienne, nous compterons plus tard.

Et en attendant le compte, Octave partageait la moitié des prix gagnés. C'était de toute justice. Et naturellement pour tout le monde c'était Octave qui faisait courir et qui donnait les parties de chasse

Il savait bien qu'il payerait tout cela un jour. Il ne doutait pas qu'un voyage à Lima ne le sauvât de toutes ces belles misères.

Parisis n'avait pas de train de maison. On a trouvé chez un duc de ses amis, le jour de l'inventaire, quatre volumes dépareillés, les *Mémoires de Mimi-Bamboche*, le *Dictionnaire des Actrices de Paris*, le *Parfait-Écuyer* et la *Clef des Songes*. Dans la cave d'Octave on eût à peine trouvé quatre cents bouteilles dépareillées. Il n'avait pas à s'inquiéter de sa cuisine, il était de tous les dîners officiels : à peine avait-il un jour par semaine à donner aux femmes. Mais comment s'était-il bâti un hôtel avec le luxe des sculptures, des fresques et des marbres ? C'est encore bien simple. Il avait eu le bon esprit — car il n'était pas si désordonné qu'on pourrait le croire — d'acheter un terrain avenue de l'Impératrice vendu par expropriation, à peu près la moitié de sa valeur. Cela se voit tous les jours selon les bruits de guerre ou les sinistres de la Bourse. Son notaire n'avait pas eu de peine, une fois l'hôtel commencé, à lui trouver un emprunt qui payait le terrain et la moitié de l'hôtel. L'hô-

tel terminé, comme il avait grande mine, un second emprunt était venu à point.

Paris est le pays de la confiance. Le crédit crée des prodiges ; si on ne travaillait à Paris qu'avec de l'argent comptant on ne ferait pas grand'chose : or on y remue des mondes.

Mais comment Octave se payait-il le luxe des femmes ? avec des bouquets de violettes, des bouquets de lilas blanc, des bouquets de roses-thé. Le plus souvent par des cartes de visite ; les femmes s'estimaient déjà si bien payées par sa carte de visite ! Il n'avait pas de scrupule en se rappelant qu'il avait débuté dans la vie par brûler près d'un million sur l'autel de madame Vénus.

Depuis trois ans le duc de Parisis avait vécu sans un sou vaillant, mais sans se priver de rien, tout en restant un des rois de Paris. Seulement il ne jouait plus, parce qu'il ne voulait pas être frappé de déchéance dans une dette d'honneur. On commençait par dire ça et là qu'il devait à Dieu et au diable, mais ses amis attribuaient ses dettes à son insouciance de toutes choses ; selon eux, s'il devait, c'est qu'il oubliait de payer.

XII

OU OCTAVE CHERCHE SA DAME DE CŒUR

La mascarade était abracadabrante; on avait épuisé tous les symboles; on coudoyait l'Ange des ténèbres et des Cocotes — en papier — les Cocotes des enfants. Il y avait un Assuérus, un Sarcophage, un Obélisque, une Nuit et une Mille-et-une-Nuits; un imbécile s'était déguisé en Facteur pour être un homme de lettres. Il y avait un Orage et une Tempête; il y avait une Californie que tout le monde demandait en mariage. Et des Incroyables, et des Mauresques, et des Vellédas, et des Almées, et des Repentirs,

et des Diablesses et des Poupées — beaucoup de poupées.

Mais le grand tapage de la soirée, après le jeu de cartes, ce fut l'entrée triomphale du cortège de Cochinchinois portant sur un palanquin l'Impératrice de la Chine.

Tout le monde se figura que c'était la Chinoise de M. de Parisis.

Vainement Octave courut tout le bal pour retrouver ses cartes : les quatre dames étaient parties. Vainement il questionna tout le monde : aucune d'elles n'avait soulevé son masque. Ceux qui avaient tenté de jouer à ce jeu-là n'avaient pas retourné le roi, ils avaient été traités comme des valets ; on mettait beaucoup de noms sur les masques, mais nul ne mit les vrais noms. C'était la première fois que les femmes gardaient si bien leur secret.

Quoiqu'elles fussent parties, le bal conservait, hormis pour Octave, toute sa gaieté et toute sa physionomie.

Il retrouva Monjoyeux ; ils débitèrent des sottises comme au bal de l'Opéra ; car là ou là-bas, c'est toujours le même esprit.

Un domino bleu de ciel passait; Octave reconnut une marquise de ses amies.

— Ma belle marquise, est-ce que ton ramage se rapporte à ton plumage?

La marquise ne répondit pas.

— J'espérais que tu allais dire une bêtise.

— Non : j'en fais faire.

Madame de Pontchartrain passa déguisée en Firmament et s'arrêta devant Octave.

— Comment me trouves-tu?

— Belle comme le jour.

— Alors tu ne me connais pas.

— Belle comme la nuit. Tu vois bien que je te connais.

Mademoiselle de Chantilly passa déguisée en Pie.

— Ah! ma chère, lui dit M. de Parisis, pourquoi avez-vous pris ce plumage-là? car cela ne vous déguise pas. Je vous reconnais au premier mot.

— Vous avez perdu une belle occasion de vous taire.

— Et vous, vous l'avez trouvée.

Une femme avait eu l'esprit de se déguiser

avec les modes d'aujourd'hui — sans les exagérer.

— N'est-ce pas, Messieurs les philosophes, que ma robe me déshabille bien? Je suis si facile à habiller!

— Tu parles par antiphrase.

La mode du jour souleva son sein sur la gaze, comme Vénus sur la vague.

— C'est un sein qui échoue.

— Non, par malheur, il flotte encore.

— Voilà, dit Parisis, une femme qui a passé le pont-levis du faubourg Saint-Germain. Regardez-moi ses mains, elles viennent des croisades.

— Ne t'imagines-tu pas qu'elles se sont croisées en chemin avec celles de tes aïeux?

— Passe-t-on encore par ta croisée quand ton mari ferme la porte, fille des croisés?

— Retire-toi donc de mon Étoile, dit Monjoyeux à une femme maigre déguisée en Algue-Marine, qui lui jeta ce mot :

— Monsieur Mardi-Gras!

— Il n'y a qu'une nuit entre nous, mais je ne la passerai pas, madame Mercredi-des-Cendres.

Le prince Bleu débusqua.

— Que cherches-tu ? lui demanda Octave.

— Une femme perdue.

— Ici, mon cher, ce n'est pas un renseignement.

— Voici la blonde madame *** qui était si brune l'an passé ; on voit qu'elle a touché à la lune rousse. Vois donc, comme elle est vêtue en musique d'Offenbach.

— Oui, déréglée comme un papier de musique.

On débitait des mots à toutes les effigies ; c'était plus souvent des gros sous que des pièces d'or. On n'avait pas puisé dans l'arsenal de l'hôtel Rambouillet. Le fusil à aiguille a démonétisé ces armes, si courtoises qu'elles ne touchent plus.

Octave se leva pour partir.

— Vous vous en allez, lui dit Miravault, parce que vous n'avez plus de cœur dans votre jeu.

— Vous vous trompez, mon cher ami, dit Monjoyeux à Miravault, ce n'est pas le cœur qui le pique.

XIII

LA DAME DE CŒUR ET LA DAME DE PIQUE

Le lendemain, sur le soir, Parisis reçut deux lettres par la poste, comme un simple mortel qu'on ne traite pas en ambassadeur.

• Voici la première :

« Ces bals, ces fêtes, ces folies, n'était-ce pas
« comme le poëme de Goëthe, tout y dansait, les
« idées et les cœurs.

« Avez-vous reconnu Marguerite, ô Faust?

« Dans le livre de la vie, comme dans le livre

« allemand, vous n'avez pas reconnu une marque
« à la page. C'ÉTAIT LA ! »

« UNE MARGUERITE IRRETROUVABLE.

« UNE DAME DE CŒUR QUI NE SE

« DÉMASQUERA PAS. »

— Je connais cela, dit Octave, le mot jamais se traduit souvent par vingt-quatre heures. Si la nuit porte conseil, c'est aux femmes. Demain Marguerite, un peu moins offensée que cette nuit quand j'ai baisé ses cheveux, taillera encore sa plume pour écrire à Faust.

Octave respira la lettre, et y reconnut une vague et lointaine odeur de violette. Elle était écrite sur du papier anglais sans armoiries et sans chiffre.

Octave avait brisé le cachet sans le regarder ; il ramassa l'enveloppe tombée à ses pieds et y retrouva écrit en arabe ce mot qui le poursuivait depuis minuit :

« *C'est là !* »

— Voyons la seconde lettre ; elle va peut-être m'expliquer la première, murmura Octave.

Avant de briser le cachet il le regarda ; il y vit une couronne de comtesse, mais on avait brouillé l'écusson.

— C'est peut-être une vraie comtesse, dit-il
Il relut la suscription :

« *Monsieur le duc O. de Parisis,*
« *Avenue de l'Impératrice.* »

C'était une écriture anglaise sur du papier français.

— En voilà une qui met les points sur les *i*, Parisis, j'ai envie de m'appeler Parisis.

Il lut la lettre :

« Figurez-vous, — Monsieur et ennemi, puis-
« que vous m'avez fait la cour, — que je vous
« écris avec un loup sur la figure pour me cacher
« à moi-même ma rougeur.

« Oh ! la curiosité !

« Vous allez me trouver trois fois folle : je vou-
« drai maintenant que toute la vie fût un bal
« masqué.

« Comment s'amuser à visage découvert ? On
« doit faire une si bête de mine quand on écoute

« un amoureux qui dit : Je vous aime, quand on lui
« répond sur la même musique.

« Le malheur, c'est que les bougies sont éteintes
« et que le masque est tombé.

« Irez-vous au bal de la Cour?

« Je vous verrai après-demain chez la plus
« spirituelle des ambassadrices, mais ce sera
« comme à l'Opéra, où la musique empêche d'en-
« tendre les paroles.

« Et d'ailleurs, malgré votre désinvolture un
« peu trop *désinvolte*, vous n'oserez pas mettre
« vos pieds dans ce bouquet de fleurs que ces-
« Messieurs de la Chronique appellent la Corbeille
« ou le dessus du Panier.

« Demain vous irez au Bois. Je vous y convie
« pour votre santé. Par ordonnance du médecin
« vous ferez trois fois le tour du Lac de droite à
« gauche.

« Moi, par ordonnance de mon cœur, je ferai
« trois fois le tour du Lac de gauche à droite.

« Mais chut ! Monsieur, je crois que vous sou-
« levez mon masque.

« LA DAME DE PIQUE. »

— Voilà qui est bien, dit Octave, deux sur quatre qui ont écrit en se réveillant à midi. A la prochaine distribution, les deux autres lettres m'arriveront peut-être.

Octave se promenait dans sa chambre.

— Ce sont là, reprit-il, des lettres qui me dispensent de répondre. C'est toujours cela.

Octave avait tous les talents pour devenir ambassadeur : il ne parlait jamais qu'aux femmes et n'écrivait jamais. Et pourtant nul comme lui ne savait cacheter une lettre. On eût dit un graveur en pierres fines, tant il marquait ses armoiries avec pureté et avec précision. Et quel suave parfum s'exhalait de la cire ! Ses lettres, écrites sur un irréprochable papier anglais qui avait de l'œil et de la main, donnaient toutes les curiosités de les lire. Par malheur il n'y avait rien dedans.

Octave avait trop d'esprit pour le dépenser en belles lettres. Il avait souvent des phrases toutes faites et de l'esprit convenu. Quand il écrivait à sa maîtresse, c'était par deux mots :

« *Je t'attends !* »

Ou bien :

« *Attends-moi !* »

C'était tout. Pas un mot de plus. N'avait-il pas raison? Ce qu'on aime dans la lettre, c'est le cachet, c'est le premier mot.

Attends-moi! Il y a toute une page dans ce mot Cela veut dire :

Je t'aime, je vais arriver, ouvre-moi tes bras, nos cœurs vont battre du même battement; nous allons nous disputer un peu. Te voilà avertie, prends garde! si je rencontre un Arthur; cache-le bien dans l'armoire à robes, s'il doit venir capitonne la sonnette. Supprime ta famille et tes créanciers pour aujourd'hui; écris que tu n'iras pas dîner à Bongival, puisque nous dînerons au Moulin-Rouge. Il y aura des cailles à la Roqueplan et des perdreaux à la Nieuwerkerke. Tu te souviens que nous avons mis notre cachet sur une bouteille de Romanée qui n'est plus visible que pour nous. Avertis ton amie Anna-Pieds-Légers, qui nous dira des bêtises spirituelles. Tu sais bien que je n'aime pas le tête-à-tête des fourchettes et des verres. Il me faut un public quand je dine amoureusement. Après dîner nous irons à l'Opéra des Champs-Élysées ou au Conservatoire de la danse, nous irons au diable si tu es un ange.

Voilà une page, et j'ai à peine commenté ces deux mots éloquents : *attends-moi* ! Combien d'autres idées ils éveillent, combien de sentiments, combien d'espérances, combien de souvenirs ! Par exemple, je n'ai pas parlé d'argent ; or, ces deux mots : *attends-moi* ou *je t'attends*, sont toujours dorés, à moins qu'ils ne soient écrits pour une maîtresse d'une autre région.

Quand Octave de Parisis écrivait ces deux mots à une femme comme il faut, il était encore plus éloquent, car la vraie éloquence dans la vie c'est l'amour, c'est l'action. Et ces deux mots de la main d'Octave rappelaient un homme d'action.

Octave avait relu les deux lettres de la Dame de Cœur et de la Dame de Pique.

— Tout bien considéré, dit-il, je leur donne mon cœur. La Dame de Trèfle et la Dame de Carreau sont des endormies, des coquettes ou des bégueules.

Un ami d'Octave, Monjoyeux, entra sur ce mot.

— Des bégueules ! dit-il en prenant une pose théâtrale.

— Oui, des bégueules, je ne retire pas le mot,

mais cela ne vous regarde pas, mon cher Monjoyeux.

Et naturellement Octave raconta ses nocturnes aventures à son ami.

— J'ai vu tout cela. Voilà de belles équipées ! comme si vous n'aviez pas assez de femmes sur les bras !

— On n'a jamais trop de pain sur la planche.

— Vous voilà repris par les illusions. Mais vous serez bien attrapé quand vous verrez le dessous des cartes. Votre Dame de Pique aura aimé le genre humain, votre Dame de Carreau sera grélée, la Dame de Trèfle aura le nez rouge et la Dame de Cœur...

— Chut ! dit Octave, pas un mot sur celle-là.

XIV

LE TOUR DU LAC

A quatre heures, Octave était à cheval pour faire le tour du Lac, quoiqu'il fît un temps abominable. Il bravait la bise, la neige et le verglas.

Il y avait peu de voitures. Il jugea qu'il ne lui serait pas difficile de reconnaître celle qui signait la Dame de Pique.

Le ciel sombre avait jeté des teintes grises dans son imagination.

— Monjoyeux a peut-être raison, pensait-il, le chapitre des illusions perdues va commencer.

Un petit coupé que traînaient deux chevaux de luxe débusquait au-dessus du rocher.

— C'est peut-être cela, dit Octave.

Et il s'inclina, comme sans y penser. C'était à la fois un salut ou un mouvement de curiosité.

La dame tint bon, elle ne déranger pas sa tête d'un millimètre.

— Non, il est impossible que ce soit celle-là ! dit Octave qui avait reconnu la comtesse d'Entraygues.

Son cheval était déjà à vingt pas du coupé quand il détourna la tête.

La comtesse d'Entraygues s'était trahie ; elle avait soulevé l'abat-jour du petit œil-de-bœuf.

— Est-ce que ce serait elle ? se dit Octave.

Il voulut tourner bride, mais il aima mieux être discret ; il continua sa route, jurant qu'il saurait à quoi s'en tenir à la seconde rencontre, ce qui ne l'empêcha pas de jeter un coup d'œil scrutateur dans les autres voitures.

Son imagination était déjà prise par madame d'Entraygues.

C'était une des plus jolies femmes des fêtes parisiennes. Elle n'avait pas la beauté sculptu-

rale, mais elle avait la beauté charmeuse ; je ne sais quoi dans les yeux et dans la bouche qui triomphe plus sûrement des hommes que le jeu des lignes absolues.

Parisis l'avait rencontrée çà et là dans les plus beaux salons, mais à de rares intervalles ; elle passait la moitié de son temps en Angleterre et vivait beaucoup dans son hôtel, un des plus jolis nids de l'avenue de la Reine-Hortense, quoique son mari n'y fût presque jamais, — on pourrait dire, parce que.

À la seconde rencontre, elle sourit ; mais Octave, qui s'y entendait, vit l'émotion à travers le sourire.

Cette fois il ne douta plus et éperonna son cheval pour faire deux fois le tour du lac pendant que madame d'Entraygues ferait son troisième tour.

Il aurait pu simplifier cette tactique, mais il pouvait compromettre la comtesse ; sans parler du cocher et du valet de pied, il y a toujours, au Bois, des yeux vigilants, envieux, jaloux.

Ce n'étaient pas les yeux de M. d'Entraygues, qui passait sa vie au club, à fumer ou à jouer,

quand il n'était pas enfermé dans l'appartement de mademoiselle Ève.

À la dernière rencontre, madame d'Entraygues pencha tout à fait la tête à la portière, avec la coquetterie d'une femme qui s'est trop cachée sous l'éventail et qui est fière de montrer sa figure. Elle semblait dire : « Vous voilà bien attrapé ; vous pensiez que j'étais laide et je suis jolie. »

Le coupé partit au grand trot pour remonter l'avenue de l'Impératrice.

Octave le dépassa pour revoir encore la comtesse et pour qu'elle eût de ses nouvelles en rentrant à son hôtel.

En effet, quand elle rentra, après un tour dans les Champs-Élysées, sa femme de chambre lui remit une boîte de dragées.

— D'où cela vient-il ? demanda madame d'Entraygues.

— Une dame des amies de madame la comtesse, qui sans doute a été marraine.

— Il n'y avait pas de lettre ?

— Non, Madame.

— Qui a apporté cela ?

— Un nègre.

— C'est singulier, dit la comtesse, mes amies n'ont pas de nègre.

Elle eut un pressentiment. Dès qu'elle fut seule, elle ouvrit la boîte.

— Point de carte ! dit-elle, je me suis trompée.

Elle prit une dragée et la croqua.

Ce fut alors qu'elle s'aperçut que les dragées n'étaient pas dans l'ordre idéal travaillé en mosaïque par les marchands de bonbons.

Elle renversa la boîte dans une coupe à cartes de visite.

— Un billet ! dit-elle en rougissant.

Son émotion fut si vive qu'elle regarda le billet sans y toucher.

— C'est amusant, l'amour ! murmura-t-elle.

Elle s'imaginait déjà qu'elle était adorée. Elle prit le billet en regardant la porte.

— Il me semble que cela va me brûler les yeux.

Elle lut :

« Puisque vous êtes si belle et puisque je vous aime, venez à la fête de nuit des patineurs ;

« n'ayez pas peur d'un amour à la glace. D'ail-
« leurs, vous savez la chanson : Il est plus dan-
« gereux de glisser sur le gazon que sur la
« glace. Je serai votre parachute. »

— Je n'irai pas, dit madame d'Entraygues.

Elle y alla.

Je vous fais grâce de tous les combats qui se disputèrent son âme. Elle en était à sa première aventure. Elle voulait. Elle ne voulait pas. Elle suivait dans son imagination tous les méandres d'un amour imprévu et tourmenté. Puis tout à coup elle se réfugiait avec la quiétude de la conscience dans les devoirs du mariage. Mais je dois dire que l'image de son mari ne l'y retenait pas longtemps. Elle avait dépensé pour lui ses premières aspirations romanesques ; elle s'était aperçue, avant le dernier quartier de la lune de miel, que son mari n'était pas son homme.

On dira ici, si vous le voulez bien, l'histoire de ce mariage.

XV

POURQUOI MADEMOISELLE ALICE DE CHARMOY SE FIT ENLEVER

Il y avait cinq ans qu'Alice était mariée ; cinq ans de curiosité et de déceptions !

Madame d'Entraygues tentait çà et là de se prendre aux distractions du monde. Elle s'amusait de sa beauté, de son éventail, de ses diamants, de ses robes et des bouches en cœur qui souriaient autour d'elle, mais elle n'imaginait pas qu'elle dût tomber « dans la gueule du loup. » Cinq ans de vertu ! c'était la seule station qu'elle pût faire dans son devoir. L'heure de la première crise venait de sonner.

Voilà pourquoi elle avait écrit au duc de Paris, voilà pourquoi elle alla à la fête des patineurs.

Il arrive souvent qu'un galant homme s'imagine avoir une femme parce qu'il est marié ; mais là où est la femme souvent la femme est absente. Son esprit et son cœur font ménage ailleurs. Il n'y a pas séparation de corps ; c'est bien pis, car il y a séparation d'âmes.

Vous savez qu'en Angleterre une jeune miss bien née, qui n'aurait pas été quelque peu enlevée par son mari avant la bénédiction nuptiale, se considérerait comme la plus malheureuse des filles de la romantique Albion.

Or les Anglaises de Paris ont souvent introduit en France les plus belles traditions d'Outre-Manche.

Mademoiselle Alice de Charmoy était fille unique et comptait à peine dix-neuf printemps. Elle était née à Paris, d'un père français et d'une mère anglaise. Elle avait vécu ses plus jeunes années à Brighton. Sa mère, une veuve de keepsake, avait, au retour à Paris, obtenu du faubourg Saint-Germain ses lettres de grande naturalisation. Jusqu'à l'automne de 1862, Alice sut du monde ce qu'on

en apprend au couvent, ce qui est déjà beaucoup. Mais elle avait dans ses veines du sang des héroïnes de Shakspeare et de Byron, et son esprit avait souvent erré au clair de lune sous les ombrages des parcs anglais.

Donc, le jour où elle revêtit pour la première fois la blanche robe de bal, Alice se récita quelques vers du *Songe d'une Nuit d'été*, et elle se jura solennellement devant son miroir qu'elle ne se marierait qu'après avoir été enlevée, comme une héroïne.

Six semaines après son premier bal, Alice était aimée de Fernand d'Entraygues, un auditeur au Conseil d'État.

Mademoiselle de Charmoy ne voyait pas cet amour d'un œil dédaigneux, mais elle tremblait à cette idée : — que son amoureux pourrait bien ne pas vouloir l'enlever. — Un beau jour, ou plutôt une belle nuit de bal chez milady Syons, Fernand profita de la solitude d'un petit salon pour déclarer à Alice qu'il était amoureux fou.

— Je le savais avant vous, Monsieur, car vous avez des dettes et j'ai un million de dot. Mais m'aimez-vous assez pour m'enlever?

C'était un homme très-prosaïque.

— Vous enlever, Alice ! à quoi bon ? Ma mère a déjà parlé à la vôtre. J'ai espéré que tant de bonheur...

— Eh bien, non ; je ne croirai qu'à l'amour de celui qui consentira à m'enlever, interrompit mademoiselle de Charmoy ; c'est un serment que j'ai fait. Voyez si vous voulez tenir mes serments.

— Vous êtes mineure, Mademoiselle ; on voit bien que vous n'avez pas fait votre droit, vous...

— Si vous n'êtes qu'un homme de loi, épousez une normande. Moi, je me donne à qui m'enlève.

— Faut-il fréter un navire ou arrêter un fiacre ?

— Tous les moyens sont bons.

Il fut arrêté que le lendemain, à minuit, le héros de roman serait sous les fenêtres d'Alice ; la jeune fille descendrait par l'escalier, l'enlèvement par la fenêtre n'étant plus d'usage depuis l'invention des becs de gaz et des sergents de ville.

Fernand d'Entraygues fit très-bien les choses : on eut un beau coupé attelé de chevaux de poste à grelots. Il faut toujours des violons.

Tout se passa comme il avait été prémédité : Alice descendit avec des battements de cœur, mais elle ne trouva pas d'obstacles ; le suisse tira le cordon avant qu'elle l'eût demandé. Dans la voiture, elle se jeta tout en pleurant dans les bras de Fernand.

— Je suis effrayée de mon bonheur, lui dit-elle.

— Les vents sont pour nous, dit l'amoureux ; voyez comme le ciel est beau et comme la lune nous fait bon visage !

Et ils allèrent ainsi au galop des chevaux, au bruit des sonnettes et des propos amoureux. Le rossignol chantait peut-être, mais je ne l'ai pas entendu.

Au premier relai, à Ville-d'Avray, Fernand proposa de faire une station dans un pavillon où Alice serait comme chez elle, et où elle trouverait une aile de perdreau et un pâté d'alouettes. Toute romanesque qu'elle fût, elle avait bien un peu envie de manger une aile de perdreau, de toucher au pâté d'alouettes, et de dormir sur un lit moins cahoté.

Les chevaux s'étaient arrêtés à la grille d'un petit parc.

— C'est comme dans les légendes, dit-elle ; il y a de la lumière au château.

— C'est le feu de la cuisine, car j'ai envoyé une dépêche télégraphique pour que le souper fût cuit à point.

Mademoiselle Alice traversa le parc.

— Quelle admirable solitude ! je suis tout embaumée par les lilas !

Elle monta le perron et se trouva, sans aller plus loin, dans une salle à manger où deux couverts étaient mis.

Le souper venait d'être servi.

— C'est une féerie, dit Alice.

— N'êtes-vous pas une magicienne ?

Le souper se continua sur ce ton. Mademoiselle de Charmoy était ravie.

— Quelle nuit ! soupirait-elle en ouvrant une fenêtre.

— Voyez, Fernand, comme la lune baigne de douces clartés les arbres du parc. Voulez-vous venir là-bas, sous les grands marronniers ?

— J'irais avec vous au bout du monde ! répondit Fernand en ouvrant la porte.

Une femme était sur le perron.

— Je viens trop tard pour souper, dit-elle en entrant.

Alice poussa un cri et se cacha la tête dans les mains.

— Enfant, je te pardonne.

Alice se jeta dans les bras de sa mère.

— Quoi ! tu étais ici ?

Et se tournant vers Fernand d'Entraygues, qui riait à la dérobée :

— Ceci est une trahison, Monsieur, car vous aviez tout dit à ma mère.

— Mais enfin, ma belle Alice, vous avez été enlevée ?

— Oh ! si peu et si mal ! Je ne vous pardonnerai jamais. J'aurai mon quart d'heure de vengeance !

Alice comprit qu'elle n'avait plus qu'à se marier, mais, tout en donnant sa main, elle réserva son cœur.

M. d'Entraygues eut beau faire, elle ne l'aima point : il avait fermé son roman, un autre devait le rouvrir.

Octave de Parisis n'était pas homme à avertir une mère — ni un mari. — Il disait, — car il

avait ses maximes comme La Rochefoucauld, —
« qu'une femme qui veut se donner appartient
par droit de conquête à celui qui la prend. »

Je dois dire — pour la vertu de madame d'Entraygues — qu'elle était mariée depuis cinq ans, et qu'il n'avait fallu rien moins que la haute éloquence de Don Juan de Parisis pour la rejeter dans les folies romanesques.

Je dois dire aussi que son mari avait deux torts envers elle : il avait une maîtresse et il jouait.

Il croyait trop à lui-même, il croyait trop à sa femme pour ne pas la perdre

XVI

SUR LA GLACE

Qui ne se souvient des fêtes nocturnes que Paris a données sur la glace ?

Le soir de la rencontre du duc de Paris et de la comtesse d'Entraygues, le bois de Boulogne était dans toute sa splendeur hivernale.

Parisis ne fut pas le dernier à faire entendre le gai carillon des grelots ; il fit atteler deux chevaux nains, deux merveilles.

Les lacs étaient déjà couverts de traîneaux et de visiteurs, mais ce n'était pas là le vrai théâtre. La fête se donnait sur l'étang réservé.

Jamais on n'avait si bien illuminé la neige et la glace; c'était une féerie. Le beau monde arrivait avec des cris de joie; il y avait un peu du carnaval de Venise dans ce carnaval de la neige.

Paris est en toutes choses la synthèse du monde connu. Ici, la zone torride avec ses fleurs éclatantes et ses arbres qui mettent cent ans à fleurir; là, la zone hyperboréenne avec ses neiges, ses forêts poudrées et ses plaisirs d'hiver.

Il n'y a pas longtemps, l'hiver parisien n'était encore qu'un hiver français. C'est pour en faire un hiver du Nord qu'on a imaginé le bois de Boulogne et ses lacs.

Si le bois de Boulogne est charmant, l'été, avec ses grands massifs, ses méandres capricieux, ses perspectives lumineuses et ses chemins sablés, tout vivants de promeneurs et d'équipages, il est plus charmant encore par la neige. C'est alors que vous avez le droit de vous croire en pleine région norvégienne. Les taillis de sapins verts se profilent sur la grande tenture blanche qui éblouit. Les arbres courbent leur front sous de blancs panaches; dans les sentes écartées, recouvertes d'une couche de flocons vierges de

toute trace humaine, vous pouvez apercevoir çà et là la trace furtive de quelque lapin égaré, ou les étoiles faiblement imprimées par la patte engourdie d'un rouge-gorge ou d'un roitelet. Un silence absolu règne dans le bois; vous vous croyez transporté dans quelque désert, dans une de ces solitudes blanches où l'on n'entend que le craquement lointain de la neige glacée et le vent qui pleure sur le torrent des avalanches.

Ce fut un spectacle et une fête. Le duc de Paris et le comte Olympe Aguado furent les plus remarqués par l'élégance et la richesse de leur attelage. Parmi cette nocturne cavalcade, on remarquait aussi le duc d'Aquila, la comtesse Walewska et le comte Walcwski, le duc et la duchesse de Persigny, le prince Napoléon dans son char pompéien.

Tous les grands noms du sport et toutes les beautés célèbres se donnaient le spectacle de l'hiver, en faisant eux-mêmes la mascarade. Les hauts financiers étaient là, eux qui, ne consacrant que peu d'instant à la vie de plaisirs, la mènent à grandes guides et ne connaissent aucun obstacle sur leur route. Les traîneaux

dorés à tête de cygne, les chars à l'antique, les chariots bas des boyards, le long patin des Samoyèdes, le patin court et recourbé des Hollandais, jusqu'à la planche des montagnards de l'Islande, tout est là qui court, glisse, vole, décrit des courbes gigantesques, se croise, se fuit, se recherche et s'évite. C'est la fièvre du froid dans la fièvre de l'amour.

Vers la fin de la fête un curieux aurait pu entendre cette petite conversation entre un patineur et une patineuse, qui n'avaient pas l'air de se connaître depuis longtemps, mais qui avaient bien envie de faire connaissance.

— Je vous jure, Madame, que c'est une très-jolie promenade de venir chez moi en passant par la petite porte du jardin. La serrure est un bijou; tenez, voyez plutôt la clef.

Le patineur fit briller une clef d'argent d'un travail exquis.

— Quelle coquetterie!

— En entrant on ne trouve pas de fleurs, si ce n'est des fleurs de givre qui pendent aux arbustes. Mais une fois dans le jardin, on est bientôt dans la serre, où on est reçu par cent camélias, arnes

au bras, fleurs à la boutonnière. Ce sont mes cent-gardes. Après la serre, on rencontre une porte que cette petite clef ouvre pareillement. On trouve un escalier dérobé, — le dernier escalier dérobé, — qui vous conduit par ses spirales de marbre à une petite bibliothèque où je travaille quand j'attends quelqu'un, à moins que je n'aie attendre dans la serre. Savez-vous un chemin plus facile que celui-là?

— Oui, Monsieur, un chemin qui mène chez moi.

— C'est imprimé. Mais ce qui est imprimé aussi, Madame, c'est que rien n'est plus ennuyeux que de passer toujours par le même chemin. Du reste, je ne vous demande qu'une grâce, c'est de garder ma clef.

— Oui, vous en avez une autre que vous donnerez demain, sans compter celle que vous avez donnée hier. On vous connaît.

— Je vous jure que je ne donne jamais deux clefs à la fois.

— Comment la marquise rousse a-t-elle rencontré chez vous la comédienne rousse?

— Conjonction de comètes!

— Vous savez qu'on nous regarde !

— Adieu ! Madame.

Le patineur en donnant à la patineuse une poignée de main lui laissa dans la main la petite clef d'argent.

Elle voulut la lui rendre, mais il avait fait un tour de valse, et déjà, avec la grâce charmante des Hollandais, — sur la glace, — il gravait avec un burin savant un A et un O entrelacés.

Jamais ce chiffre n'avait apparu aux yeux en si belle calligraphie ; on eût dit que le patineur avait étudié les lettres ornées du moyen âge.

M. de Parisis rencontra encore, sur la glace, madame d'Entraygues.

— Comme vous écrivez bien, lui dit-elle.

— Je n'écris bien que votre nom. Comme je vous aime, Alice !

— Oui, sur la glace ; jusqu'au prochain dégel : votre amour tombera à l'eau. Vous savez que j'ai perdu votre clef ? mais rassurez-vous, elle a été ramassée par une main blanche qui vous la rapportera — en passant par la petite porte.

— Je vais vous en donner une autre.

— Est-ce que vous seriez serrurier comme

Louis XVI! Savez-vous que vous êtes un homme dangereux! Vous crochetez les serrures — et les cœurs. — Adieu!

— Adieu! je vous adore!

Et Octave répandit son âme dans un dernier regard.

— Ce n'est pas vrai, dit-il, elle n'a pas perdu la clef; la petite main blanche c'est la sienne: elle viendra demain.

XVII

L'ESCALIER D'ONYX

Le lendemain à l'heure du Bois, — car le Bois a ses heures comme les femmes : il ne reçoit qu'entre quatre et six au mois de février, — madame d'Entraygues s'habilla tout en noir, se voila comme une veuve, et monta dans un coupé tout en regardant dans son porte-monnaie.

Elle pensait donc à faire une bonne œuvre ? Sans doute elle allait frapper à la porte de quelque misère cachée ?

Il ne faut pas la canoniser si vite. Il y avait à peine trois ou quatre petites pièces de cent sous

dans ce porte-monnaie, de menues aumônes qu'on donne en passant, le prix d'un goûter au lait au pré Catelan avec une amie, ou d'un goûter aux oranges glacées chez Guerre ou à Frascati.

Mais dans ce porte-monnaie il y avait une clef d'argent.

La comtesse se fit descendre dans l'avenue de l'Impératrice devant l'hôtel de la célèbre madame *** qui recevait ce jour-là.

D'où vient qu'elle n'entra pas ? Est-ce qu'elle allait se tromper de porte ?

Tout autre jour, elle aurait pu s'inquiéter des curieux, mais ce jour-là, il neigeait comme la veille, les curieux ne mettaient pas la tête à la fenêtre ni à la portière.

Quoiqu'elle n'eût pas beaucoup étudié la géographie, comme elle connaissait bien la façade de l'hôtel de M. de Parisi, elle ne demanda son chemin à personne pour tourner autour du jardin. Ce fut d'autant mieux, qu'elle ne rencontra âme qui vive dans les rues avoisinantes.

Elle devina la porte.

— Voyons, dit-elle, si je ne me suis pas trompée ?

Elle prit la clef et la mit dans la serrure. C'était bien cela.

Vous croyez peut-être — Madame — qu'elle ouvrit la porte?

Eh bien! non, elle retira la clef et se promena.

On n'a jamais du premier coup le courage de son opinion.

Cependant il ne faisait pas un temps à rester indécise; il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Or, dans la vie on a toujours peur d'ouvrir ou de fermer une porte. Ouvrir la porte! Que va-t-on trouver de l'autre côté? Ne pas l'ouvrir! Et si c'est le bonheur qui vous attend?

Pour Alice, c'était la porte du paradis et c'était la porte de l'enfer. Le paradis, c'est-à-dire un amoureux qui vous attend. L'enfer, c'est-à-dire un amoureux qui vous attend.

Dante a eu beau être terrible, il n'a dégoûté personne de l'enfer, parce qu'il a peint dans l'enfer tous ceux qui ont été emparadisés dans leurs passions.

Madame d'Entraygues remit la clef dans la serrure et tourna rapidement. C'était une porte

docile qui ne faisait jamais de façons pour s'ouvrir.

Ni pour se fermer.

Personne n'avait passé là depuis la veille, peut-être depuis l'avant-veille. La neige était immaculée comme celle du Mont-Blanc. On n'y voyait que les hiéroglyphes imprimés par les pattes des merles.

Alice faillit laisser la clef dans la serrure, tant elle était troublée. Elle imprima aussi ses petits pieds sur la neige, une page blanche dont elle faisait un acte d'accusation. Mais elle ne voyait pas encore le tribunal. Son petit pied, dans sa bottine plus petite encore, se dessinait en criant dans les lignes les plus gracieuses du monde.

Un imbécile eût préparé le chemin, mais Octave n'avait eu garde de balayer la neige.

Alice avait reconnu la serre ; la porte était entr'ouverte comme par mégarde. Une fois qu'elle eut franchi le seuil, la jeune femme respira, et comme si les camélias eussent fleuri pour elle, elle murmura avec un sourire :

— Oh ! les beaux camélias !

Les femmes s'imaginent volontiers que tout ce

qui fleurit, comme tout ce qui chante, est un hosannah à leur beauté.

Après ce premier sentiment d'enthousiasme contenu d'ailleurs, Alice se dit :

— Il n'est pas là. Est-ce qu'il s'imagine que je vais monter son escalier plus ou moins dérobé ?

Quoique romanesque, elle avait souvent l'esprit railleur. Cet esprit la réconforta un peu.

— Après tout, dit-elle, on n'est pas une dame aux camélias pour avoir traversé cette serre.

Elle réfléchit que M. de Parisis ne l'attendait pas, car c'était bien l'heure convenue. Il lui semblait que lui aussi aurait bien pu traverser la serre à sa rencontre.

— Il faut bien en prendre son parti, dit-elle. On a supprimé les tournois, il y a encore des amoureux, mais il n'y a plus de paladins.

Comme la porte de la serre, la porte de l'escalier était entr'ouverte.

— C'est toujours cela, pensa-t-elle.

Et elle poussa la porte en y appuyant son manchon.

— Mais cet escalier est un bijou ! dit-elle.

C'était un bijou, en effet, un bijou en onyx ; la spirale était une merveille d'architecture, comme l'escalier du château d'Anet, ou plutôt une copie en miniature de l'escalier de l'hôtel Païva.

— Je ne monterai pas, dit-elle.

Et elle monta la première marche.

Elle monta la seconde, parce qu'elle avait monté la première, elle monta la troisième, tout en se retournant et tout en voulant descendre.

Mais comme la queue de sa robe ondoyait bien sur l'onyx !

Se fût-elle arrêtée en chemin ? Son cœur battait bien fort, l'émotion brisait ses forces. Elle qui était vaillante quoique paresseuse, elle qui avait la jambe de Diane et qui eût valsé toute une nuit sans se reposer, elle s'appuya à la balustrade toute chancelante.

Le duc de Parisis parut alors.

— Ah ! c'est vous, lui dit-il.

Et il se précipita pour lui prendre la main.

— Oui, c'est moi, dit-elle d'une voix étouffée.

Octave était devant la comtesse, il la prit dans ses bras et l'embrassa sur les cheveux.

— Ah ! reprit-elle, je ne me croyais pas ca-

pable de venir jusqu'ici, mais je n'irai pas plus loin.

— Je ne comprends pas.

— Je ne me comprenais pas non plus, mais je me comprends maintenant. Il y a deux femmes en moi, la femme qui rêve et qui parle, une vraie folle celle-là! Mais c'est assez de rêver; chez moi l'action ne suit pas la parole : adieu!

Octave saisit violemment madame d'Entraygues et la voulut emporter.

— Alice, je vous aime !

— Qu'est-ce que cela prouve ? Cela prouve que je suis venue chez vous ! Cela prouve, hélas ! que je vous aime, mais c'est tout.

Elle soupira :

— C'est déjà trop, adieu !

Et alors, ressaisissant toutes ses forces, elle se délivra d'Octave et s'enfuit.

Il la rejoignit dans la serre.

— Alice, pourquoi jouer à ce jeu des coquettes, si vous m'aimez ?

Il la reprit dans ses bras, il faillit la vaincre. Elle pâlit et inclina la tête comme une victime résignée.

— Mon ami, ayez pitié de moi ! je me sens mourir.

— Je vous emporte là-haut pour vous faire respirer des sels.

Madame d'Entraygues était revenue à elle.

— Non, dit-elle, je vais respirer l'air vif, vous n'avez là haut que du vinaigre des quatre voleurs.

Et elle se mit à rire.

— Vous riez ? donc vous êtes désarmée.

La comtesse leva les yeux sur Octave.

— Je ris ? dit-elle.

Elle montra deux larmes.

Il les prit sur ses lèvres et fut ému lui-même, tout en jouant à la moquerie.

Madame d'Entraygues n'était pas encore à la porte. La lutte recommença. Octave était charmant, mais elle avait peur. Son âme entraînait son corps loin des tentations ; il lui semblait qu'une fois dehors elle retrouverait cette quiétude du cœur qui est bien plus près de la joie que les fièvres de la passion.

— Non, dit-elle tout à coup.

Cette fois, elle avait brisé tous les liens qui la

retenaient. Octave comprit que son rôle de tentateur était fini ; il connaissait trop les femmes pour ne pas savoir qu'une fois chez elle la comtesse regretterait de n'être pas restée un peu plus longtemps chez lui. Il compta sur le lendemain ou sur le surlendemain.

— Donc, dit-il d'un air dégagé, vous ne voulez pas que je fasse mon salut avec vous. Moi qui avais juré que nulle femme ne passerait plus par cette petite porte.

Alice fut atteinte au cœur, mais elle cacha sa blessure.

— J'oubliais de vous rendre la clef, dit-elle en essayant un sourire. Je sais qu'il y a beaucoup d'appelées et beaucoup d'élues. Je suis désespérée d'avoir empêché quelque belle dame de l'un ou l'autre monde de franchir votre seuil aujourd'hui, mais elles se rattraperont, car il paraît qu'on fait queue pour venir chez vous.

— Quelle calomnie ! Je ne suis jamais chez moi.

— Je comprends, vous êtes chez celle-ci ou chez celle-là. C'est égal, voilà votre clef, placez-la en de meilleures mains.

Octave prit un air suppliant.

— Faites-moi une grâce, gardez cette clef. Demain, dans un an, toujours, vous me trouverez le plus heureux homme du monde si vous montez l'escalier.

— Eh bien ! je la garde, je viendrai dans un an, un jour de neige ; aujourd'hui j'ai monté trois marches, je prendrai mon courage à deux mains pour en monter six.

— Je vous attends, et ce jour-là je ne serai pas si bête que de m'humilier devant votre vertu, comme si l'amour avait pitié des robes blanches.

— Vous avez bien fait, Monsieur de Parisi ; contre la faiblesse il n'y a point de force. Les violences donjuanesques me font pitié ; on ne prend une femme que si elle se donne. Je vous aime, mais je me garde. Adieu ! adieu ! adieu !

Madame d'Entraygues s'enfuit, tout en gardant la clef.

Le duc de Parisi se promena par la neige.

— Je ne suis pas content de moi, pensa-t-il, c'est une bataille perdue.

Il rentra dans la serre et salua philosophiquement ses camélias.

— Vanité des vanités ! reprit-il. D'où vient cet insatiable désir de conquérir des femmes comme les ambitieux conquièrent des villes ?

— Après tout, reprit le duc de Parisis, je n'aime en-madame d'Entraygues que sa beauté : et je ne veux pas m'embarquer dans une passion à perte de vue. Ah ! si ç'eût été la Dame de Cœur !

Son imagination était toute à cette figure à peine entrevue.

— Mais la Dame de Cœur, reprit-il, ne viendra même pas jusqu'à la petite porte du jardin. Le lys qu'elle tient si fièrement à la main se flétrirait en traversant la serre aux camélias.

XVIII

VIOLETTE

Parisis n'en continua pas moins sa vie aux aventures. Il n'était pas homme à s'attarder dans un rêve; chaque jour était pour lui un feuillet blanc qu'il fallait remplir par une page d'histoire plus ou moins romanesque. Il y en a qui vivent par la tête, d'autres par le ventre; ceux-ci, par l'esprit; ceux-là, par le cœur. Octave vivait par l'esprit du cœur. Ni la fortune, ni l'ambition, ni la renommée, n'avaient de prestige pour lui; il ne s'amusait qu'aux aventures de l'amour. Il disait

que ce qu'il y a encore de plus inconnu, c'est la femme; il s'indignait du philosophe qui a dit : « Toutes les femmes sont la même. » Pour lui, toute femme, quelle qu'elle fût, était un monde nouveau à découvrir. Et quand il avait joué le rôle de Christophe Colomb, il jouait celui d'Amérique Vespuce.

Octave passait rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel avec son ami Ramée. Ils venaient de voir un de leurs camarades resté fidèle au pays latin jusqu'après son doctorat. Le quasi-ambassadeur et le peintre néo-grec s'en allaient bras dessus bras dessous, fumant leur cigare, Octave riant un peu de la simplicité de l'étudiant qui étudie.

— Pas si simple, dit Ramée; le jour viendra où il nous prouvera sans peine qu'il a pris le chemin le plus court. L'étude a du bon quand on est jeune; sans compter que Georges a aussi ses heures de distraction. Nous allons traverser le Luxembourg, qui est encore émaillé çà et là de jolies fillettes qui ne coûtent pas bien cher à habiller.

— Ne parlons pas par antiphrase, dit Octave. Les fillettes en question ont passé l'eau; il n'y a

plus au pays latin que les ombres de Rosine, de Mimi Pinson et de Musette.

— Tu ne sais pas ce que tu dis. C'est toujours ici qu'elles poussent; elles ne vont s'effeuiller sur la rive droite qu'après avoir fleuri sur la rive gauche.

— Je t'entends; cela veut dire que nous n'avons plus que les regains.

— Tiens, justement en voilà une!

Une jeune fille, qui n'avait pas dix-neuf ans, d'une beauté pudique, d'une pâleur de marbre, venait de sortir de la porte étroite et sombre d'une vieille maison de la rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel. Une robe brune à peine attachée à la ceinture, un léger fichu noué au corsage, dont il ne voilait qu'à demi les lignes indécises encore, un petit bonnet qui enserrait mal une gerbe de cheveux noirs, des souliers en pantoufles, voilà dans quel équipage cette jeune fille apparut aux deux amis.

Octave fut frappé par l'expression de candeur souriante qui embellissait encore cette jeune fille. On voyait tout de suite que celle-là n'avait aimé que sa mère, que nul souvenir d'amour coupable

n'inquiétait son cœur; elle avait peut-être rêvé aux passions de ce monde, mais comme le voyageur qui se promène sur la rive et qui voit de loin la tempête envahir le navire.

Elle ne vit pas d'abord Parisis et Ramée; toute à sa douleur, car elle avait les larmes dans les yeux, elle marchait lentement, comme si elle ne savait pas où aller.

Octave, lui voyant les yeux baissés, lui dit étourdiment :

— Mademoiselle, vous avez perdu quelque chose?

Elle leva doucement ses beaux yeux noyés et répondit avec simplicité :

— J'ai perdu ma mère, Monsieur.

A ce seul mot, si bien dit, le duc de Parisis, qui s'était cru d'abord en bonne fortune, fut frappé au cœur :

— Mademoiselle, je vous demande pardon.

La jeune fille était déjà partie. Mais il courut à elle et lui demanda où elle allait.

— Où je vais! je ne sais pas, puisque je n'ai plus ni maison ni famille; mais pourquoi me parler, puisque nous ne suivons pas le même chemin!

Le compagnon de Parisis l'avait rejoint :

— Sais-tu, lui dit-il, que tu deviens trop romanesque. Voilà les passants qui s'amusent du spectacle ; allons-nous-en.

— Va-t'en, si tu veux ; pour moi, je suis dans un quart d'heure de charité et je me soucie bien d'être en spectacle.

— Ce serait bien pis si je m'en allais. Un pareil duo dans cette rue !

La jeune fille marchait toujours.

— Mademoiselle, reprit Octave, je serais au désespoir de vous importuner, mais il ne sera pas dit que je vous aurai vue pleurer sans vous consoler.

— Je ne pleure pas, Monsieur.

— Permettez-moi d'être votre frère, ne fût-ce que cinq minutes.

— Mon frère ! dit la jeune fille en regardant Octave pour la première fois, il ne vous ressemblait pas.

— Vous l'avez donc perdu aussi ?

— Oui monsieur ; — s'il était revenu du Mexique, je ne serais pas là, car ma mère est morte de chagrin. La pauvre femme ! elle n'avait pas de

quoi porter le deuil de son fils, et moi, mon plus grand chagrin est de ne pouvoir porter le deuil de ma mère.

— Eh bien ! permettez-moi de vous acheter une robe.

Et Paris se tournant vers son ami :

— Voilà qui me ferait pardonner toutes les robes de fête dont j'ai habillé les sept péchés capitaux.

La jeune fille s'était encore éloignée.

— Mademoiselle, je suis sérieux, parce que votre douleur m'a gagné. Encore une fois, permettez-moi d'être votre frère pendant cinq minutes. Si vous saviez comme l'argent me coûte peu ! Ce n'est point, Dieu merci, une aumône que je vous propose, vous êtes trop fière et trop digne pour cela.

Le peintre prit la parole :

— Non, Mademoiselle, mon ami ne vous donnera pas d'argent, mais il vous en prêtera ; je connais ses mauvaises habitudes, c'est un prêteur sur gages.

La jeune fille ne put s'empêcher de sourire.

— Eh bien, Monsieur, j'allais au mont-de-piété, dit-elle en soulevant une étoffe qu'elle avait

sous le bras; voilà deux rideaux que j'ai sauvés, car on a tout vendu hier à la maison.

— N'allez pas si loin, je vous prête dix louis sur vos deux rideaux. Si ce n'est pas assez...

— Sans parler de la reconnaissance, dit Ramée. D'ailleurs, je suis témoin du contrat.

La jeune fille était devenue rêveuse.

— Monsieur, dit-elle gravement et en levant la tête, j'accepte vos deux cents francs; il ne m'en faut pas davantage pour payer les dettes de ma mère, et pour garder notre petite chambre. Je vous demande un an et demi, car je puis, si je travaille bien, mettre trois francs de côté par semaine.

— Que faites-vous donc, Mademoiselle?

— Je travaille en vieilles dentelles. Si maman n'était pas tombée malade, je ne serais pas si pauvre, car il y a des jours où je gagne jusqu'à cent sous, — quand je passe la nuit, — ajouta-t-elle avec un sourire qui parut d'autant plus douloureux à Octave, qu'il remarquait sur ce jeune visage les ravages de la misère et du travail.

Octave prit dans les poches de son gilet une petite poignée d'or.

— Voilà qui est convenu, Mademoiselle, ceci est à vous pendant un an et demi, mais pas un jour de plus.

Il prit la main de la jeune fille et y versa l'or.

— Comptons, Monsieur, vous me donnez plus qu'il ne me faut.

— Ce n'est pas généreux, dit Ramée.

La jeune fille avait compté :

— Ceci n'est pas pour moi, dit-elle en remettant à M. de Parisis quatre pièces de vingt francs.

— Que voulez-vous? dit-il; je n'ai jamais pu apprendre les mathématiques.

— Adieu, Monsieur, adieu, Messieurs, dit la jeune fille en s'inclinant.

Et elle retourna d'où elle venait.

— Mais, Mademoiselle, dit Octave en la rappelant, où vous retrouverai-je dans un an et demi?

— Ah! c'est vrai; j'oubliais. Vous me retrouverez où je demeure aujourd'hui, là-bas, à cette porte grillée.

— Mais je ne sais pas votre nom, Mademoiselle?

— Louise Marty.

En moins de quelques secondes, la jeune fille disparut dans la sombre allée de la maison d'où elle était sortie quelques minutes auparavant.

— C'est bête comme tout, dit le duc de Parisis ému; c'est égal, voilà toujours deux cents francs bien placés.

— Pas si bien placés que cela, dit le peintre, car elle te les rendra.

— Tant pis, mon cher. Ainsi, dans ton opinion, c'est une honnête fille?

— Pure comme un beau jour d'été. Pas un nuage à l'horizon, excepté toi peut-être. N'as-tu pas vu cela tout de suite dans ses yeux? C'est bleu, doux et profond comme la vertu. Cela fait du bien de voir une pareille créature!

— A nous surtout, qui en voyons tant d'autres! Oh! Paris! ténèbres sur ténèbres! Avec deux cents francs, cette fille est peut-être sauvée, or j'en connais plus d'une qui, à cette heure, en dévore cent fois autant d'un seul coup pour des robes ou des bijoux dont elle ne voudra plus demain matin.

— Mais après tout, reprit Ramée, devenu

pensif, la femme est toujours la femme. Cette belle fille va peut-être oublier d'acheter une robe de deuil.

— Oui, si nous allions la rencontrer avec une robe rose quand nous viendrons surprendre notre ami Georges à la Closerie des Lilas?

Et parlant ainsi, les deux compagnons d'aventure traversèrent le Luxembourg et gagnèrent la rue de Seine, où ils prirent un coupé. Ils se dirent adieu sur le boulevard des Italiens.

— Mon cher Octave, dit Ramée en serrant la main de son ami, si tu veux, je serai de moitié dans ta belle action; je vais te donner cinq louis.

— Non, non, dit Octave avec impatience, ce n'est pas la peine de se mettre deux pour un pareil capital.

Un sentiment de jalousie l'avait pris au cœur. Sa pensée le reportait déjà, avec je ne sais quel charme mélancolique, vers la scène qui s'était passée rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel. Il regrettait que la jeune fille n'eût pas gardé les quatre louis qui lui restaient; car elle aurait beau faire, ce n'est pas avec deux cents francs qu'on

paye son terme, qu'on paye ses dettes et qu'on paye une robe de deuil.

Il se promet d'aller la voir le lendemain; ce qui ne l'empêcha pas de dîner au café Anglais, en compagnie de mademoiselle Va-t-en-Guerre et de mademoiselle Cosaque, deux vertus guerrières qui avaient sauté d'un char de l'Hippodrome dans une victoria de Longchamp.

Après le dîner, on alla aux Bouffes-Parisiens, dans une petite loge infernale où l'on fit semblant de s'amuser de tout et où l'on ne s'amusa de rien.

Après le spectacle, on raccola des amoureux et des amoureuses dépareillés pour aller souper. Ce fut une de ces fêtes bruyantes dont les tapageuses disent toujours le lendemain :

— Tu n'y étais pas; nous avons bien ri.

Ri de quoi?

Elles ont beau boire des vins généreux, ces Aspasies de hasard n'en sont pas plus spirituelles : le vin ne fait que donner du ton à leur bêtise.

Au beau milieu du souper, Octave se leva, prit son chapeau et sortit en disant qu'il allait revenir.

Il ne revint pas.

Pour la première fois, il voyait tout le néant de cette vie à la surface. Il se demanda comment il avait pu perdre les plus fraîches de ses belles années dans ce tourbillon doré, où l'on respire les fumées de l'ivresse, où l'esprit prend un masque, où le cœur ne se retronve jamais.

Le duc de Parisis rentra chez lui avec le contentement d'un homme qui vient de faire une mauvaise traversée et qui franchit le seuil de sa maison. Il n'avait pu d'un seul coup rompre avec son passé. Toutes les figures de femmes qui avaient hanté sa première jeunesse le suivaient, souriantes ou railleuses; il semblait qu'elles voulussent garder leur proie. Son cœur n'était occupé que de la vision du matin; mais son esprit, plus faible que son cœur, était obsédé du souvenir des folies amoureuses. Et pourtant, dans l'espace de quelques jours, Octave avait trois fois renié le diable comme saint Pierre avait trois fois renié Jésus. Trois fois, de par l'apparition de Mademoiselle de la Chastaigneraye dans l'avenue de la Muette, de par le charme impérieux de la Dame de Cœur, de par la vertu si simple et si douce de cette petite fille égarée au pays latin.

Le lendemain, que fit Octave ? Sans bien savoir pourquoi, il fit atteler et se conduisit lui-même à la porte du Luxembourg. Il traversa le jardin à pied et monta bientôt les cinq étages de l'ouvrière en dentelles. Quatre paroles du portier lui avaient appris que la belle fille était en odeur de sainteté dans toute la maison.

— Elle travaille bien ?

— Si bien, qu'elle n'a jamais le temps d'ouvrir sa fenêtre, si ce n'est pour respirer quand sa journée est finie. Et encore il lui arrive plus d'une fois de recommencer sa journée quand sa journée est finie.

Cependant Parisis frappa à la porte.

— C'est déjà vous, Monsieur ? dit Louise en rougissant.

Et elle demeura sur le pas de la porte comme pour empêcher Octave d'entrer.

— Oui, c'est déjà moi, Mademoiselle ; il me semble qu'hier nous avons oublié de nous dire quelque chose.

— Nous avons oublié...

— Voulez-vous m'accorder une audience de cinq minutes ?

Elle n'osa refuser et présenta une chaise de paille à Octave.

— Monsieur, je commence par vous remercier, car tout ce qui est ici, grâce à vous, est à moi. C'est singulier. depuis hier je suis presque contente.

Et, disant ces mots, la jeune fille reprit son travail; son travail, c'était une robe de laine noire.

— Elle ne nous a pas trompés, pensa Octave, voilà bien la robe de deuil.

— Maintenant, Monsieur, voulez-vous me dire pourquoi vous êtes monté si haut ?

Le duc de Paris regarda la jeune fille avec un sentiment profond.

— Parce que je vous aime.

La jeune fille pâlit et se leva :

— Monsieur, si je suis chez moi, allez-vous-en ; si je suis chez vous, je m'en vais !

— Vous êtes chez vous et je ne m'en vais pas. Je croyais que vous m'estimeriez assez pour ne pas me rappeler la dette qui est entre nous. Pourquoi vous fâcher d'un mot tout simple ? C'est donc un grand crime que de vous dire : *Je vous*

aime, quand on parle selon son cœur? Ne m'aimez pas, si vous voulez; mais ne vous offensez pas si je vous aime.

La foudre était tombée dans la chambre : la jeune fille, toute hors d'elle-même, voulut dévorer ses larmes, mais ses larmes l'étouffaient. Octave lui saisit la main et la porta à ses lèvres avec effusion :

— Louise, ce sont les seules larmes que vous verserez à cause de moi. Voyez en moi un ami, et si mon amour vous fait peur, je n'en parlerai plus.

Que vous dirai-je? Je ne veux pas peindre cette singulière passion dans toutes ses nuances. Ce qui est certain, c'est que le lendemain, la jeune ouvrière pleura encore, mais cette fois ce fut parce que Paris ne vint pas. L'amour ne vit que d'imprévu; elle l'attendait : s'il fût venu, elle ne l'aurait pas attendu le lendemain; — il ne vint pas, elle l'attendit quinze jours durant avec les anxieuses impatiences de la jeune fille, — le dirai-je? — avec la fièvre de l'amour. Elle ne se l'avouait pas, mais elle aimait Octave. Et comment ne l'eût-elle pas aimé? Il revint. •

— Je ne vous attendais plus, dit Louise, sans vouloir cacher sa joie.

— Vous m'avez donc attendu?

— Vous le savez bien.

Ce jour-là ce fut une vraie fête. Il avait apporté une branche de lilas qu'elle pressa sur son cœur et qu'elle embrassa à diverses reprises.

— Oh! que je suis heureuse, dit-elle tristement, il y a deux ans que je n'ai touché une fleur.

— Pauvre enfant! s'écria Octave, je veux vous donner un bouquet tous les jours.

— Tous les jours? jusqu'à quand?

— Jusqu'à toujours.

— Toujours, toujours, murmura-t-elle avec amertume. — Après tout, reprit-elle, toujours c'est demain et peut-être après-demain.

Et elle embrassait encore la branche de lilas. Et elle racontait à Octave qu'autrefois, avec sa mère et son frère, elle allait dans les bois de Meudon se faire des bouquets agrestes :

— Si vous saviez mon bonheur, lui dit-elle, quand je voyais des blés à la barrière d'Enfer, où je trouvais des bleuets et des coquelicots!

Octave apporta tous les matins un bouquet de lilas ou de violettes. Une fois, il se hasarda à apporter une robe de soie :

— Vous ne m'aimez plus, lui dit Louise tout en révolte, cette robe est une injure.

Octave comprit qu'il s'était trompé :

— Louise, ne m'en veuillez pas, ne parlons plus de cette robe, mais prenez le bouquet qui est dedans.

Le diable garda la robe.

Pendant dix jours, le duc de Paris ne manqua pas un seul jour à ce rendez-vous. Tous les matins, après déjeuner, il montait en voiture, descendait à la grille du Luxembourg et courait s'enfermer une heure avec Louise. Et l'heure passait trop vite. Il se disait qu'elle était trop fière et trop pure pour devenir sa maîtresse. On se demandera pourquoi il revenait tous les jours : il ne le savait pas lui-même. Il éprouvait une joie indicible à se trouver emparadisé dans la petite chambre de Louise. La vertu a son atmosphère qui rassérène l'âme, comme les horizons du matin, dans les beaux jours, où le vent ne secoue que l'odeur saine et fortifiante des blés en fleur

et des chênes verts. Il y avait trop longtemps, que Parisis n'avait respiré cet air vivifiant pour qu'il n'en fût pas pénétré jusqu'au fond de l'âme.

Çà et là, Octave avait tenté d'augmenter sa créance, mais Louise n'avait jamais voulu augmenter sa dette.

— Vous m'empêcherez d'être heureuse, si je ne suis plus digne de moi.

C'est à peine si elle avait accepté une jardinière, un livre d'heures, un dé d'or et un coucou de cinquante francs. Et encore elle n'avait accepté le coucou qu'après que Parisis eut bien prouvé que c'était pour savoir l'heure.

— Savoir l'heure ! à quoi bon ? Ne saurai-je pas toujours l'heure où vous ne reviendrez pas ? avait dit Louise.

— Vous voulez donc me fermer votre porte ?

— Jamais.

La pauvre Louise ne connaissait pas le vieux proverbe : « Si tu ne fermes pas ta porte à l'amour, l'amour te mettra à la porte. »

Un matin, on ne vit pas Louise courir d'un pied léger chez la fruitière qui lui vendait du lait, des œufs et des pommes.

Ce fut un vrai chagrin dans le quartier quand on apprit qu'elle avait disparu, le soir, au bras d'un amoureux « qui avait équipage. »

— Quel malheur ! dit la portière. C'était comme une hirondelle : elle portait bonheur à la maison.

— Eh bien, dit la fruitière, elle se portera bonheur à elle-même.

Octave n'avait pas de préjugés : il aimait la femme, quelle que fût son origine et quel que fût son pays. Il l'avait prouvé en ramenant une Chinoise. Il aimait le faubourg Saint-Germain, mais il aimait Bréda street ; il aimait les Champs-Élysées, mais il aimait le pays Latin. Devant toutes frontières, il répétait le mot de Louis XIV : « Il n'y a plus de Pyrénées. »

Le lendemain, non loin de l'hôtel de Paris, dans une petite maison de l'avenue d'Eylau, cachée sous les grands arbres d'un petit jardin, une jeune fille venait cacher sa vie. Je ne sais pas si elle devait porter bonheur à cette petite maison, humide et malsaine, que les derniers locataires avaient quittée. C'était cette solitude même qu'Octave avait cherchée pour Louise. Il voulait lui louer le premier étage, mais elle avait peur

du luxe, et elle demanda à habiter l'étage mansardé : cela lui rappellerait sa mère, et elle travaillerait mieux, car elle comptait bien travailler tous les jours. Elle aimait trop à toucher la dentelle et les fleurs pour vouloir se croiser les bras. Octave eut beau lui dire qu'il lui en donnerait pour elle-même, elle refusa.

Octave ne voulut pas l'encanailler dans l'acajou, ce pauvre bois trop décrié. Il lui donna des meubles en citronnier, un petit mobilier de villa, très-simple, mais pas vulgaire ; il ne voulut rien oublier : elle eut des oiseaux dans une petite cage dorée et des pervenches dans une jardinière rustique.

— Cela ne vous empêchera pas, lui dit-elle, de m'apporter tous les matins un bouquet de violettes.

— Oui, ma Violette, répondit-il.

— Oui, s'écria-t-elle avec joie, Violette c'est mon nom, car je veux vivre toujours, cachée.

Et à partir de ce jour il l'appela Violette.

La pauvre Violette s'imaginait qu'entre Octave et elle c'était à la vie, à la mort.

— N'est-ce pas, lui dit-elle, qu'entre moi qui vous aime et vous qui m'aimez, c'est à la vie, à la mort!

Octave tressaillit, il se rappela la légende des Parisis.

— Si j'allais l'aimer! Et si elle allait m'aimer! dit-il, avec un sentiment de tristesse.

Et il reprit :

— Il faudra que je jette de l'eau sur le feu.

XIX

POURQUOI OCTAVE SENTIT UNE PETITE MAIN
SUR LA SIENNE QUAND IL VOULUT SONNER
CHEZ MADAME D'ENTRAYGUES.

Pas un homme ne suit logiquement son cœur ni son esprit. M. de Parisis avait peur d'aimer et d'être aimé, et il ne voulait vivre qu'au milieu des femmes. Il pensait vaguement, sans trop s'inquiéter du reste, que la légende des Parisis pourrait bien l'envelopper à son tour dans sa robe funèbre à ses premiers jours de bonheur, et il était insatiable à chercher le bonheur; il voyait çà et là flotter sous ses yeux la sentence du quinzième siècle : « *L'amour donnera la mort aux Parisis.* »

L'amour des Parisis donnera la mort, » et il s'aventurait tête perdue dans tous les amours. Il croyait bien, il est vrai, qu'en ne s'y attardant pas, il cueillerait tous les amours sans y trouver le fruit mortel.

Octave se disait que Violette dans sa blancheur de vierge était peut-être le véritable amour pour un cœur endurci comme le sien. C'était le voyageur qui a épuisé toutes les coupes et qui trempe ses lèvres à la source glaciale qui jaillit du rocher. Les contrastes ont leur poésie.

Mais les lèvres insatiables de Parisis ne devaient comme toujours boire qu'un seul jour à cette fontaine d'eau vive.

Il avait plus d'une fois revu madame d'Entraygues dans le monde. Il s'était fait présenter officiellement; mais il n'avait pas abusé du droit que prennent tous les hommes de parler aux femmes. Il semblait lui dire, en ne lui disant rien, qu'il ne pensait plus à elle. Alice lui avait rappelé la clef d'argent comme une menace gracieuse.

Enfin un soir, comme on chuchottait à la ronde sur les amours de M. d'Entraygues avec mademoiselle Belle-de-Nuit, elle alla bravement

à Octave et lui dit qu'elle l'attendrait le lendemain chez elle entre onze heures et minuit.

— J'aimerais mieux vous attendre chez moi, lui dit Octave.

— Non, lui dit-elle, je n'aurai jamais le courage de monter votre escalier d'onyx.

Octave avait trop d'esprit pour insister, il prenait les femmes là où elles voulaient se donner. Or les femmes se donnent plus volontiers chez elles, comme si le démon de l'adultère leur imposait le champ de bataille.

Le lendemain, la comtesse, qui s'était jetée tête baissée dans toute la folie de son amour, écrivit ce mot à Octave :

« Ce soir, minuit, j'en mourrai, mais qu'est-ce
« que cela fait ! »

« ALICE. »

Quand les femmes sont en train de se perdre elles y vont bien. Madame d'Entraygues signait ce petit billet, — la condamnation à mort de sa vertu, — sans s'imaginer qu'elle jetait son bonnet par-dessus les moulins.

Or ces deux lignes étaient le commencement d'un drame.

A dix heures Violette, jalouse par pressentiment, alla chez Octave qui lui avait dit qu'il ne sortirait qu'à onze heures pour aller au club.

Octave venait de sortir, elle monta en disant qu'elle l'attendrait.

Il lui arrivait çà et là de lui faire cette amoureuse surprise ; pourvu qu'elle ne vînt pas chez lui de deux heures à quatre heures, il lui permettait toutes ses fantaisies.

Dès qu'elle fut chez lui ce soir là, tout naturellement elle trouva le billet de la comtesse d'Eutraygues. Il n'était pas long, mais il était explicite.

Violette fut frappée comme d'un coup de poignard.

Elle pâlit, elle chancela, elle tomba sur le canapé presque évanouie.

— Et moi aussi, dit-elle, j'en mourrai !

Une volonté subite la ranima. Elle relut la lettre.

Le hasard fait bien tout ce qu'il fait : sur la cheminée près de la lettre, elle vit un petit re-

volver qu'elle connaissait bien. C'était un vrai bijou. Parisis le lui avait plus d'une fois montré en lui disant : « N'interroge jamais cette bête-là, parce qu'elle te répondrait dans l'autre monde. »

Violette appuya sur son cœur la bouche du revolver.

— Non ! dit-elle, je veux mourir sous ses yeux.

Mais où était-il ?

Les femmes savent tout. Le matin, Violette était allée au parc Monceaux, cueillir des herbes pour ses oiseaux : elle avait vu Octave qui fumait dans l'avenue de la Reine-Hortense et qui regardait les fenêtres d'un hôtel.

— C'est cela, dit-elle, je me suis sentie jalouse, je ne me trompe pas !

Et, presque folle de désespoir, elle courut avenue de la Reine-Hortense.

— Mais s'il est entré ! dit-elle.

M. de Parisis avait passé par le club pour bien s'assurer que M. d'Entraygues, le joueur obstiné, était bien à une table de baccarat.

Octave de Parisis était ce soir-là le plus heureux homme du monde parisien.

C'était entre onze heures et minuit, l'heure féconde où se nouent et se dénouent presque toutes les comédies amoureuses. Les drames et les tragédies pour tout de bon ne commencent qu'après les dernières scènes de l'Ambigu et de la Comédie-Française.

M. de Parisis fumait, renversé dans une légère victoria enlevée par deux chevaux anglais de la plus altière désinvolture. A les voir passer au clair de la lune et des réverbères dans l'avenue de la Reine-Hortense, on eût dit qu'ils ne touchaient pas la terre. Une pianiste a la main plus lourde sur les touches d'ivoire que ces pieds légers pour effleurer le sol; ils jetaient dans le silence de l'avenue un léger battement très-harmonieusement cadencé, qui certes ne devait pas réveiller les belles dames déjà endormies dans les villas voisines.

Cependant, dès qu'ils dépassèrent la rue du Faubourg-Saint-Honoré, qui coupe l'avenue, on aurait pu voir une ombre blanche soulever un rideau à la fenêtre d'un prochain hôtel. Avait-on reconnu le pas des chevaux ou venait-on rêver à la belle étoile?

A Paris on ne rêve plus à la belle étoile, les pendules vont trop vite pour cela. Les pendules ! j'ai voulu dire les passions.

Octave arrêta soudainement ses chevaux et sauta sur la chaussée en donnant l'ordre à son groom de promener les chevaux dans le voisinage comme s'il n'attendait personne. Il regarda autour de lui et ne vit que les arbres et les réverbères.

L'avenue de la Reine-Hortense, qui va du parc Monceaux à l'Arc-de-Triomphe, est déserte à la tombée de la nuit ; c'est l'avenue de Paris où on passe le moins à pied : on y voit le matin des cavaliers, dans l'après-midi des carrosses, le soir on y rencontre çà et là les rares habitants qui regagnent leur hôtel, quelques cuisinières amoureuses, quelques sergents de ville distraits, en un mot une vraie voie pompéienne après le Vésuve.

Quelques secondes après, Octave s'arrêtait devant une porte et levait la main pour sonner, mais il ne sonna pas.

Une petite main blanche s'appuya subitement sur sa main.

Octave, qui ne s'étonnait de rien, s'étonna pourtant cette fois. Il n'avait vu personne autour de lui; mais les femmes jalouses ont l'art d'être invisibles et de n'apparaître qu'au moment tragique.

M. de Parisis s'était retourné et avait reconnu Violette.

— Eh bien! lui dit-elle, je vous y prends.

Octave vit briller deux yeux que l'enfer de la jalousie avait embrasés.

— Tu es folle, Violette!

— Oui, Monsieur, folle parce que je vous aime.

Octave releva la main pour sonner, mais une seconde fois la main de Violette détourna la sienne.

— Je te dis que tu ne sonneras pas.

— Voyons, Violette, soyez sage; il est minuit, je vais en soirée, rentrez chez vous.

— Non, Monsieur. Ah! vous allez en soirée!

— Si vous ne voulez pas rentrer chez vous, rentrez chez moi; prenez ma victoria si vous voulez, mais pour Dieu plus un mot, n'est-ce pas?

M. de Parisis avait sonné. La porte s'ouvrit,

Violette voulut s'élancer, mais il la rejeta comme en un tour de valse et lui ferma la porte au nez.

Violette sonna à son tour en femme décidée à tout. Le duc de Paris, voyant la porte se rouvrir, retourna sur ses pas. Il rejeta Violette une seconde fois et referma la porte bruyamment.

Il entendit un cri, son nom retentit dans le silence, il aurait voulu foudroyer Violette. Il se demandait s'il ne ferait pas mieux de rebrousser chemin et de remettre sa bonne fortune à des nuits meilleures.

Une femme de chambre s'était avancée vers lui.

— Monsieur demande madame la Comtesse ? dit-elle d'un air entendu.

Elle avait déjà trahi la femme pour le mari, elle allait trahir le mari pour la femme. Elle croyait ainsi racheter sa faute.

— Oui, dit Octave en lui donnant cinq louis ; si on sonne encore, n'ouvrez pas.

— C'est bien simple, je vais rompre le fil, et on ne sonnera plus.

Cette belle idée décida tout-à-fait Octave à monter chez la comtesse.

Alice l'attendait sur le palier dans le plus adorable déshabillé de minuit. Un peignoir de mousseline garni de point d'Angleterre, cachant à peine une chemise transparente, des mules de satin rose et une chevelure désordonnée, s'échappant des peignes en cascades voluptueuses. On voyait que la chevelure était de la fête.

Il ne reconnaissait pas la comtesse. Était-il possible que celle qui, tout effrayée d'elle-même, avait fui l'escalier d'onyx, était la même femme qui le recevait ainsi à bras ouverts ?

Le premier mot d'Alice fut un mensonge.

— Je ne vous attendais pas, dit-elle à Octave.

Octave prit madame d'Entraygues dans ses bras et la porta doucement jusque devant un feu qui flambait joyeusement, quoiqu'on fût dans la belle saison.

— Je croyais ne pas arriver, dit Octave en baisant les cheveux d'Alice. Votre avenue n'est pas sûre ! j'ai été arrêté à votre porte, j'ai failli être poignardé sous vos fenêtres.

— Vous m'épouvantez ! Ceci m'explique pourquoi j'ai entendu parler ; il me semblait que c'était une voix de femme. Je ne voulais pas ouvrir la

fenêtre parce que ma voisine n'est pas encore couchée.

— Oui, c'était une voix de femme. Les hommes n'ont qu'un ennemi dangereux, c'est la femme ; pour moi j'ai plus peur d'une femme que de quatre hommes.

— Vous avez peut-être raison. Mais quel est donc ce mystère ? Parlez vite, vous êtes ému, voulez-vous des sels ?

Madame d'Entraygues soupira.

— Je ris, continua-t-elle, mais c'est moi qui vais me trouver mal.

Octave reprit Alice dans ses bras et l'appuya sur son cœur.

— L'émotion c'est la vie. Ne me parlez pas des lacs, parlez-moi des torrents.

Parisis savait Alice romanesque et même romantique.

— Comme vous êtes belle avec ces airs penchés ! Moi qui croyais vous retrouver railleuse !

— Quand je vais dans le monde je suis armée jusqu'aux dents, quand je suis ici en face de moi-même ou en face de vous-même, je deviens bête

jusqu'à montrer mon cœur. Ah ! mon ami, comme je vous aime !

Cette femme qui riait de tout avait des larmes dans les yeux.

Le duc avait déjà oublié Violette, il respirait avec passion les savoureuses senteurs de l'épaule, du cou et des cheveux d'Alice.

— Mais enfin, reprit la comtesse, qu'est-ce que cette femme ?

— N'en parlons plus, c'est une femme qui me demandait son chemin. Je lui ai répondu que je ne savais pas le mien ; mais ne parlons que de vous, de vos beaux yeux pers, qui sont des abîmes ; je suis effrayé quand je les regarde : c'est l'inconnu. Les yeux, voyez-vous, c'est tout un monde, c'est l'infini, c'est Dieu.

Octave embrassait Alice.

— Voilà pourquoi vous fermez les miens, dit elle en souriant.

M. de Paris se jeta aux pieds de madame d'Entraygues, non pas mélodramatiquement à la manière des jeunes premiers de l'Ambigu, mais en comédien qui sait jouer tous les rôles.

Être aux pieds d'une femme, c'est être à mi-

chemin de sa conquête. L'amour fait bien ce qu'il fait. S'il devient respectueux au point de tomber à genoux, c'est pour se relever plus triomphant.

La comtesse, tout amoureuse qu'elle fût, jetait toujours en toute chose son vif et charmant éclat de rire.

Minuit sonna à une petite pendule, un temple rond à colonnes avec des acanthes et des perles d'or ; une merveille d'horlogerie attribuée à Louis XVI.

— Déjà minuit ! dit la comtesse.

— Cette impertinente pendule qui se permet de mesurer mon bonheur, dit Octave.

— La pendule, dit madame d'Entraygues, c'est la plus odieuse des inventions. La pendule va toujours trop vite ou trop lentement.

Les femmes ont peur de cette action mystérieuse qui marque le temps, qui compte les minutes — et les rides.

Par l'horloge, la vie est divisée en cent mille parcelles inaperçues, comme le cœur est divisé par l'amour en cent mille syllabes errantes.

Ce sont les grains de sable qui tombent sans fin sur les grains de beauté.

Ils tombent du sablier jusqu'à ce qu'enfin le sablier soit vide — et que le cercueil soit plein.

M. de Parisis voulut embrasser la comtesse un peu violemment. Elle le repoussa avec douceur.

— C'est cela, dit-il. La femme règle l'homme, comme l'horloge règle le soleil.

Et après un baiser :

— N'oubliez pas : vous m'avez averti que vous me mettriez à la porte, pour aller voir lever l'aurore au club.

— Ah! oui. Il faut que je vous donne une leçon de géographie. Si, contre toute attente, il prenait à M. d'Entraygues la fantaisie de rentrer....

— Soyez sans inquiétude, il ne quittera sa table de baccarat que pour aller chez sa maîtresse.

— Enfin il pourrait se tromper de porte et venir chez sa femme. Vous savez, l'empire des mauvaises habitudes !

— Il ne faut jamais jurer de rien.

— Donc s'il rentrait à l'hôtel et s'il frappait à ma porte, — cela lui est arrivé le jour de ma fête, parce que sa maîtresse le lui avait rappelé, — vous passerez par mon cabinet de toilette... mais il faut que je vous montre cela...

Alice conduisit M. de Parisis dans son cabinet de toilette, après quoi elle lui fit traverser la salle de bain et lui montra un escalier à jour qui descendait au jardin.

— Quand vous serez dans le jardin, lui dit-elle, vous jugerez que les murs ne sont pas difficiles à escalader. Vous trouverez d'ailleurs un marche-pied volant. Le jardin conduit à un jardin voisin; ce jardin, si je ne me trompe, s'ouvre sur la rue de Courcelles; ne craignez rien, il n'y a pas de pièges à loup.

— Il n'y a pas de pièges à loup! se récria Octave, mais qu'est-ce donc que ces beaux bras qui m'enchaînent à vos pieds!

XX

LE ROI DE THULÉ

Cependant M. de Parisis passait sur son cou les belles mains de la comtesse.

— Oh ! mon Dieu, dit-elle, je vous avais invité à prendre une tasse de thé et mon monde est couché.

— Quel contre-temps ! dit Octave, moi qui ne suis venu que pour cela.

— C'est d'autant plus fâcheux que j'aurais pu vous faire apprécier mon vieux Sèvres. Voyez-vous cette merveille sur cette console ?

— C'est d'autant moins fâcheux, Madame, que

vous avez un bon feu, que j'ai vu dans votre cabinet de toilette une petite bouilloire d'argent, et que vous allez de vos blanches mains me préparer vous-même une tasse de thé.

Octave n'aimait pas à tordre le cou à ses aventures. Un dilettante en amour savoure le roman chapitre par chapitre sans brusquer le dénouement.

Madame d'Entraygues ne se fit pas prier, elle mit la bouilloire au feu pendant que M. de Parisis apportait le tête-à-tête sur un guéridon doré, à trois cariatides sculptées en sirènes.

Octave admira la forme svelte, la couleur tendre, les fleurs délicates de ce petit thé, qu'une main féérique avait travaillé pour Trianon.

— C'est admirable, dit-il, je n'ai jamais vu de forme plus exquise et de tons plus harmonieux. Ce sucrier est un bijou.

— J'aime encore mieux la théière. Voyez donc comme l'anse est dessinée ! voyez donc comme le goulot se profile bien !

— Croyez-vous, Madame, qu'à Trianon ou ailleurs, depuis qu'on prend du thé, ce divin tête-à-tête ait jamais eu la bonne fortune de cares-

ser des lèvres aussi amoureuses que les nôtres?

Octave embrassait Alice.

— Octave! décidément vous avez trop soif, murmura madame d'Entraygues en riant.

— Vous êtes comme le vieux Sèvres, d'une pâte exquise.

— Oui, pâte tendre.

Octave allait embrasser encore Alice.

— Chut! dit-elle, voilà l'eau qui bout.

— Quelle jolie chanson! je comprends que les poètes aient parlé des symphonies de la bouilloire; moi qui vous parle, j'ai une petite bouilloire dans ma chambre pour me rappeler mon enfance. Ma grand'mère m'a bercé au chant de la bouilloire.

— Vous avez été élevé dans l'âge d'or; moi, ma grand'mère m'a élevée aux duos d'Antony, de Lelia et de Faust.

Alice chanta du bout des lèvres une strophe du *Roi de Thulé*.

— Oh! chantez! chantez! dit Octave. Vous allez attacher mon amour à cette chanson.

— Oui, comme on cloue un papillon dans un herbier.

— N'ayons pas d'esprit et chantez-moi cette adorable ballade.

Madame d'Entraygues chanta avec l'accompagnement des vagues de la bouilloire et du pétitement du fagotin.

Et elle chanta presque aussi bien que madame Carvalho, musique de Gounod, traduction toute nouvelle :

Il était un roi de Thulé,
Qui perdit un soir sa maîtresse :
Il but comme un inconsolé
Le souvenir avec l'ivresse.

C'était dans une coupe d'or
Portant le chiffre d'Arabelle :
— Heureux, disait-il, qui s'endort
Dans l'amour, comme a fait ma belle !

Plus d'une fois, quand il rêvait,
La nuit, en écoutant les merles,
Il prenait sa coupe et buvait,
Croyant y retrouver des perles.

Perles d'amour ! Le sort amer
Le fit vieillir fidèle et sombre.
Un soir qu'il regardait la mer,
Et qu'il évoquait la chère ombre :

« O ma belle ! nulle après toi
N'y mettra ses lèvres indignes !
O ma coupe ! nul après moi
N'y boira le doux sang des vignes ! »

Et dans les vagues tristement
Par lui la coupe fut jetée,
Ne voulant pas qu'un autre amant
Profanât la coupe enchantée.

Pendant qu'elle chantait, M. de Parisis promenait son vif regard sur sa beauté épanouie ; tout un poème en vingt-quatre chants, à commencer par les cheveux blonds en révolte, à finir par les pieds mignons qui jouaient dans les pantoufles.

Alice était grasse et blanche, légèrement rosée, légèrement brunie, comme si le soleil eût passé sur elle trop longtemps dans sa dernière villégiature. Quoiqu'elle fût une femme du Nord, elle avait la nonchalance des Havanaises. Elle vivait couchée, quittant son lit pour son canapé, son canapé pour sa calèche ; aussi faisait-elle une rude pénitence quand le dimanche, à la messe d'une heure, elle s'agenouillait à Saint-Philippe-du-Roule au milieu de ses amies. La mère de M. d'Entraygues lui avait dit plus d'une fois :

« Prends garde à ta femme, elle est romanesque et coquette. » Le jeune mari répondait à sa mère : « Il n'y a rien à craindre, elle est trop paresseuse pour cela. »

Un fin physionomiste n'eût pas répondu ainsi. Et, en effet, les yeux d'Alice, ces terribles yeux vert de mer, à reflets changeants, qui ne disent jamais le secret du cœur, révélaient une âme troublée par les rêves amoureux comme la mer par les nues qui renferment l'orage. Il y a des femmes qui se montrent tout entières par leurs regards, on les pénètre du premier coup comme ces sources vives jaillies de la montagne dans leur premier lit virginal, fontaines que nulle lèvre humaine n'a touchées encore. Mais il y a des femmes profondes comme la mer, l'œil s'y perd; plus on les croit connaître et plus on est dans l'abîme : « Bien fol est qui s'y fie, » disait François I^{er} devant celles-là. M. d'Entraygues ne connaissait pas si bien les femmes que François I^{er}, il n'avait pas appris à lire dans ce livre du bien et du mal, une œuvre toute divine que Dieu a livrée au diable.

Il est des femmes à l'abri des tentations par

leur figure; les passions ne frappent pas à toutes les portes, elles laissent sommeiller dans la vie les âmes qui n'ont pas revêtu une enveloppe attrayante. La beauté qui ne tombe pas de son piédestal de marbre est un ange de vertu. La laideur qui meurt immaculée ne mérite pas les canons de l'Église. Toutefois, il faut bien le dire, il n'y a pas de laideur absolue, et toute femme, quel que soit son masque, a son quart-d'heure de rayonnement.

Madame d'Entraygues était faite pour la volupté sinon pour la passion; yeux profonds sous la flamme, lèvres rouges, une forêt de cheveux, dont les broussailles envahissaient le cou et les oreilles, des sourcils qui se joignaient presque et qui semblaient peints, tant ils étaient énergiquement et finement dessinés, de longs cils retroussés et mobiles qui accentuaient encore l'expression mystérieuse des yeux. L'ovale du visage était peut-être trop arrondi; mais il était embelli par un second menton dont la ligne ondoiyante se fondait mollement sous le premier. L'oreille était un bijou ciselé sur la chair, elle était un peu rouge peut-être, mais par ce temps d'anémie qui

se plaindrait de voir le sang vif s'accuser! Ce soir-là, la comtesse avait de grands anneaux pompéiens, mis à la mode par les femmes excen- triques.

M. de Parisis n'arrêtait pas son regard à la figure seule; comme un voyageur qui a entrevu à peine le pays inconnu, il promenait ses yeux çà et là de la tête aux pieds, sur les montagnes et les vallons, pénétrant la robe un peu diaphane, admirant les surfaces de l'épaule, les grâces abandonnées du cou, le marbre rosé du bras.

— Quel joli pied vous avez! dit-il à Alice après un silence.

Et sans qu'elle y prit garde ou qu'elle voulût y prendre garde, il lui saisit le pied dans sa pantoufle, comme il aurait pris sa main dans son manchon.

Les jeunes filles qui liront ce roman pourront me demander pourquoi M. de Parisis allait à minuit chez madame d'Entraygues, car enfin ce n'était ni sa femme ni sa sœur: je répondrai aux jeunes filles que le thé de la comtesse était fort bon.

XXI

OCTAVE JETTE SA COUPE A LA MER

Madame d'Entraygues avait mis deux pincées de thé dans la théière, Octave voulut prendre la bouilloire.

— Non, lui dit-elle, il y a un art de verser l'eau que vous ne savez pas.

Et avec une grâce charmante elle précipita dans la théière une petite cascade d'eau bouillante. Une douce fumée parfuma la chambre:

Alice présenta le sucrier à Octave.

— Permettez-moi, Madame, de prendre une pince à sucre.

Il prit les doigts de madame d'Entraygues et les mit dans le sucrier avec une douceur idéale.

— En vérité, dit-elle, en retirant deux morceaux de sucre, vous me feriez passer par un tron d'aiguille : je n'aurais jamais cru que ma main pût entrer là-dedans.

— Et maintenant, dit Octave, donnez-moi du thé à pleins bords, car il sera exquis.

Glou, glou, glou, glou : les deux tasses furent pleines.

— Quelle belle couleur ! dit Alice ; on dirait de l'or en fusion.

— L'amour est un magicien, tout ce qu'il touche devient or.

— Ah ! l'amour, c'est encore la plus belle invention des anciens.

— Pour les modernes.

— Vous buvez déjà, vous allez vous brûler les lèvres.

— Non, il est à point, voyez plutôt.

Et Octave présenta sa tasse à Alice. Elle venait de se rasseoir près de lui sur le canapé, leurs bouches n'étaient pas loin l'une de l'autre.

Quand la comtesse porta les lèvres à la tasse,

le duc y porta aussi les siennes : deux bouches à la surface du thé.

— N'est-ce pas que c'est bon ?

Ou s'était embrassé, — j'imagine.

— Eh bien ! Madame, dit Octave en relevant la tête, c'est la première fois que je comprends le thé : je jure que jamais je n'oublierai ce festin de nos lèvres.

Et il but jusqu'à la dernière goutte. Et il jeta la tasse dans le feu.

Le petit chef-d'œuvre fut brisé en mille éclats.

— Que faites-vous là ? demanda la comtesse avec plus de surprise encore que de regret.

— Vous ne le devinez pas ? répondit M. de Parisi qui avait repris sa railleuse expression adoucie par un sourire de pénétrante volupté. Est-ce que vous auriez permis, Madame, que d'autres lèvres eussent profané cette tasse ? J'ai fait comme le roi de Thulé, j'ai jeté ma coupe à la mer.

XXII

UNE FEMME EN HAUT, UNE FEMME EN BAS

Cependant il était une heure du matin. M. de Parisis avait-il pris une seconde tasse de thé avec la comtesse ? La comtesse à son tour avait-elle jeté sa tasse au feu pour achever le sacrifice et garder un souvenir plus vivant de cette heure amoureuse ?

On ne me l'a pas dit,

On m'a dit seulement qu'elle avait perdu dans le va-et-vient une de ses mules de satin rose et que son mari, en rentrant, l'avait retrouvée dans l'escalier : ce qui prouverait assez qu'elle avait

reconduit Octave sans lumière. Mais ceci ne vous regarde pas.

Si madame d'Entraygues eût reconduit Octave un peu plus loin, elle eût assisté à une autre scène amoureuse.

Dès que la porte s'ouvrit, Octave retrouva Violette couchée par terre. Un pressentiment traversa son esprit; il se pencha et vit un flot de sang qui avait jailli sur sa robe.

— Violette ! s'écria-t-il.

Violette ne répondit pas.

Les platanes agités par un vent d'orage promenaient alternativement l'ombre et la lumière ; mais tout d'un coup un nuage ayant passé, la lune répandit sur Violette sa blancheur d'argent.

Octave s'était précipité et avait soulevé la jeune fille dans ses bras.

— Violette ! Violette ! ma Viola ! mon chien, c'est moi qui te parle, dis-moi que tu m'entends !

Violette ne dit pas un mot.

Le duc l'embrassait et lui parlait toujours : elle avait les lèvres tièdes et le front glacé.

— Ma petite Violette, tu sais que je t'aime !

Octave aimait Violette. Il ne me faudra pas faire un cours d'esthétique sur les passions de l'âme pour démontrer que depuis les siècles de décadence, c'est-à-dire depuis le commencement du monde, l'amour vit de contrastes, et que la loi primordiale du cœur c'est de conquérir, si ce n'est d'être vaincu.

Octave venait d'adorer madame d'Entraygues; il aimait Violette.

Un homme bien doué comme lui, est un de ces enfants prodiges qui jettent l'or à pleines mains sans épuiser leur fortune. Le duc jetait sa jeunesse, jetait son âme, jetait son cœur. Il les retrouvait toujours. Il avait dit souvent aux femmes les jours de passion : « Je suis prédestiné à aimer, à aimer jusqu'à la mort. » Les femmes lui avaient répondu : « Vous êtes prédestiné à être aimé. » Et il aimait et il était aimé, comme s'il n'avait eu que cela à faire, sans toutefois s'attarder jamais; c'est là le privilège de quelques hommes bien connus à Paris. Les femmes ne s'y trompent pas, les femmes, qui sont un peu beaucoup les brebis de l'aumône; les femmes aiment

encore mieux mordre à la pomme d'autrui que de manger leurs pommes. Je parle des femmes que symbolisent ces bacchantes de la fable égrenant toutes du même coup, sous leurs dents gourmandes, la grappe que tient le faune. Dieu merci ! je sais plus d'une jeune fille qui dérobe sa pomme en cachette et fuit sous les ramées protectrices pour la savourer avec onction.

M. de Parisis aimait donc Violette. Il s'en revenait de conquérir la comtesse avec un vague sentiment d'orgueil, mais l'esprit seul avait été de la fête. Ce n'est pas toujours le cœur qui remue les lèvres, l'amour le plus éloquent jaillit de l'imagination. Quand Salomon a dit : « La femme est amère ; » c'était le cri de l'esprit humain, et non le cri du cœur humain. S'il eût trouvé dans son palais, parmi ses sept cents femmes, une brave fille, un cœur d'or comme Violette, il eût peut-être poussé à travers les siècles un autre cri sur la créature. Mais la femme de la Bible n'était pas encore la femme de l'Évangile ; l'âme n'avait pas dompté le corps, le sentiment n'avait pas dévoré le cœur. Aujourd'hui il y a beaucoup de Violettes qui se tuent héroïquement pour leurs passions.

Faibles cœurs ! disent les philosophes et les moralistes. Ames vaillantes ! peut-on dire plus justement de toutes les phalanges d'amoureuses que la jalousie ou le désespoir a jetées dans l'abîme.

Octave arrachait le corsage de Violette. Il trouva à côté d'elle son petit revolver, ce bijou qu'elle avait pris au sérieux.

— Est-ce possible ! dit-il.

M. de Parisis, tout en parlant à Violette, avait à deux reprises appelé son cocher. Au moment où les chevaux arrivaient devant l'hôtel d'Entraygues, Octave posait Violette sur le banc de l'avenue le plus rapproché. Elle était souple, de son adorable souplesse de roseau, comme une femme endormie, les bras pendants, la tête renversée.

— Qu'a-t-elle fait ! mon Dieu ! qu'a-t-elle fait !

Quand elle fut sur le banc, Violette s'agita.

— Dieu soit loué ! s'écria Octave.

Il eût donné dix ans de sa vie pour voir vivre Violette pendant dix minutes ; sa blessure même eût été mortelle qu'il eût été presque consolé de lui entendre dire qu'elle l'aimait.

— Je meurs, je meurs, murmura-t-elle d'une voix coupée, il ne faut pas le dire à maman.

La pauvre Violette ne savait plus que sa mère fût morte.

— Violette ! tu ne mourras pas, ma Violette, je t'aime et je te sauverai.

— Nou, je me suis frappée au cœur.

— Quand on se frappe au cœur, on ne parle plus de sa mère.

A cet instant un coupé arrivait devant l'hôtel par la rue de Courcelles.

C'était le coupé de M. d'Entraygues qui, par hasard, rentrait chez lui avant l'aurore.

Ceci mérite bien une explication.

Ce jour-là, M. d'Entraygues, appelé du club à la Maison-d'Or, y avait rencontré quelques demoiselles de l'Opéra. Il avait bu avec elles — non pas précisément dans du vieux sèvres — et ne pouvant se griser d'amour, il s'était grisé de vin de Champagne. Le comte, tout bête qu'il fût, avait compris dans les fumées champenoises qu'il ferait cette nuit-là un bien mauvais joueur et qu'il risquerait de perdre ce qu'il avait déjà gagné. Voilà pourquoi il revenait chez lui.

En descendant de voiture, il reconnut l'attelage d'Octave. Il s'approcha, tout en se dandinant, et vit le duc qui soulevait Violette.

— Qu'est-ce que cela ? lui demanda-t-il.

— Cela, répondit M. de Parisis, sans paraître s'inquiéter de la présence du comte, c'est une femme qui se trouve mal.

M. d'Entraygues eut d'abord l'esprit traversé d'un éclair de jalousie, mais voyant bien que ce n'était pas sa femme, il se contenta de dire à Octave :

— Diavolo ! mon cher ami, vous chassez sur mes terres au milieu de la nuit comme un braconnier ; il est vrai que je viens de chasser sur les vôtres. Vos petites amies de l'Opéra m'ont fait boire outre mesure, et pourtant ma mesure est bonne.

— Eh bien ! dit Octave, allez vous coucher.

Le comte, qui chancelait sous l'ivresse, releva la tête : — J'irai si je veux ! Il paraît que monsieur ne veut pas être troublé dans ses rendez-vous nocturnes.

— C'est vous, mon cher, qui êtes nocturne. Votre femme vous attend.

Le duc avait repris Violette pour la poser dans la victoria.

— Ma femme m'attend ! Est-ce qu'elle vous l'a dit ?

— Oui. Hâtez-vous, car elle va vous faire une scène.

Le comte, jaloux cette fois comme un tigre, saisit le bras d'Octave qui montait à côté de Violette.

— Vous savez, mon cher, que je ne ris pas après minuit.

— Vous savez, répliqua Octave furieux, que je vous défends de dire un mot de plus — à moins que vous ne trouviez un mot spirituel.

— Un mot spirituel, je ne suis pas si bête que cela ; la preuve c'est que je vois bien que vous n'avez amené cette femme que pour cacher votre jeu ! Vous venez de chez ma femme.

— La vérité dans le vin, pensa Octave. Mon cher, dit-il tout haut, allez voir chez vous si j'y suis.

— Oui, Monsieur, et je briserai tout, et je jetterai la femme par la fenêtre.

Cette fois, en voyant la colère subite du comte,

Octave aurait voulu reprendre les paroles qu'il avait dites. Il le savait capable de toutes les folies et de toutes les sottises.

— Voyons, lui dit-il, revenez à vous et ne vous donnez pas en spectacle à la lune ; rentrez chez vous silencieusement, et surtout ne dites pas à votre femme ce qui s'est passé à votre porte. Sachez-le donc, mon cher, cette pauvre fille que vous voyez là, baignée dans son sang, vous ne la reconnaissez pas ?

Le comte se rapprocha.

— Comment la reconnaîtrais-je ? vous la masquez.

— C'est votre maîtresse.

— Laquelle ?

Ce cri partait du cœur.

— Je ne sais pas laquelle, mais je l'ai trouvée ici comme je revenais du boulevard Malesherbes, un revolver sanglant à ses pieds. Tenez, le voilà !

Et Octave donna le bijou au comte sans trop bien savoir pourquoi.

— Adieu, mon cher, pas un mot de ceci à madame d'Entraygues. Et n'allez pas vous servir du revolver contre vous-même.

— Pauvre fille, dit le comte avec des larmes de vin dans les yeux.

Et tout chancelant sous l'ivresse et sous l'émotion, il se souleva pour voir Violette.

— Comment s'appelle-t-elle ?

Mais sur un signe d'Octave les chevaux étaient partis au galop.

— Pauvre fille ! dit encore le comte, ai-je fait assez de malheureuses comme cela ?

Il regarda le revolver sous le reverbère.

— C'est vrai qu'il est taché de sang ! C'est un bijou. Je montrerai cela demain à mes amis.

A cet instant madame d'Entraygues, qui avait assisté toute haletante du haut de son balcon à cette scène tragi-comique, hasarda ce nom de baptême :

— Fernand !

Le comte oublia qu'il était ivre et marcha d'un pied plus assuré jusque sous le balcon.

Au nom de Fernand il répondit par le nom d'Alice.

— Que faites-vous là, mon ami ?

Et comme un écho Fernand dit aussi :

— Que faites-vous là, mon amie ?

Naturellement madame d'Entraygues répondit :

— Je vous attendais.

Cela était jeté du haut du balcon comme une aumône sur un pauvre. Fernand ramassa ces paroles d'or et murmura :

— Décidément je ne mérite pas tout mon bonheur.

Il craignit que sa femme n'eût tout entendu.

— Alice, est-ce que vous êtes là depuis longtemps ?

— Non, je viens d'ouvrir la fenêtre, répondit-elle vivement.

— Alors vous n'avez pas vu ce fou de Paris qui enlevait une femme ?

— Non, mon ami ! Adieu, je meurs de sommeil. Ne venez pas frapper à ma porte !

Cette scène d'intimité se passait en pleine avenue, mais les étoiles seules écoutaient. Pas âme qui vive au voisinage. Il faut se loger avenue de la Reine-Hortense quand les maris partent pour la Syrie.

Toutes les femmes ont compris ce mot : « Ne venez pas frapper à ma porte. »

Quand M. de Parisis dit au mari : « Allez voir chez votre femme si j'y suis, » il savait bien qu'il y était. L'amour a cela de beau dans ses enchantements qu'il permet à l'amoureux ou à l'amoureuse de garder l'image aimée. Quand la femme aime, elle n'est pas seule — hormis quand le mari vient frapper à la porte.

XXIII

LES DEUX RIVALES

Vers quatre heures de l'après-midi, Parisi et madame d'Entraygues prirent le thé ensemble, par rencontre, chez une Havanaise des Champs-Élysées.

Il y avait beaucoup de monde. Quelques figures sévères obligeaient au cérémonial ; on parlait tout haut.

— Est-ce que vous aimez le thé ? dit Octave à la comtesse en lui passant une tasse.

— Pas le matin, dit-elle.

Et elle refusa, tout en jetant un regard d'édai-

gneux sur la tasse de porcelaine anglaise que Parisis avait passée sous ses yeux.

On parlait déjà dans tout Paris d'une jeune fille qui s'était brûlé la cervelle la veille dans l'avenue de la Reine-Hortense.

— Vous ne savez pas cela ? dit une dame en questionnant Octave avec une bonne intention de femme.

— Comment ! dit Octave, je ne sais que cela. Je ne connais pas la dame, mais c'est moi qui l'ai trouvée « baignée dans son sang, » comme dira la *Gazette des Tribunaux*.

— Il paraît que c'était avenue de la Reine-Hortense ?

— Je ne me souviens pas bien, dit Octave ; c'était peut-être avenue d'Iéna.

— On dit que c'est un désespoir de jalousie ?

— Si madame d'Entraygues n'était pas là, dit audacieusement Octave, je dirais que la demoiselle a prononcé le nom de baptême de son mari. Après cela, il y a tant de Fernands !

— Voyez-vous, dit la maîtresse de la maison, on racontera tant d'histoires sur ce coup de pistolet qu'on ne saura jamais la vraie.

— Vous avez raison, Madame, reprit Octave; l'histoire n'a été inventée que pour cacher la vérité.

Et il jeta une citation latine qui lui fit le plus grand honneur chez toutes ces belles dames qui s'écrièrent en chœur :

— Il est inouï ! Il voit tout, il est partout, il sait tout !

Naturellement Octave, en s'en allant, trouva madame d'Entraygues dans l'escalier.

— Monsieur de Parisis, lui dit-elle, je sais tout ; ce soir, à onze heures, en revenant de chez ma grand'mère, j'irai prendre le thé chez vous.

— Par quelle porte ?

— Par la grande, par celle de Violette. Moi aussi, hélas ! j'ai le droit d'avoir mes grandes entrées.

— Vous savez que vous trouverez Violette ?

— C'est pour elle que je veux aller chez vous.

— Pour lui brûler la cervelle ?

— Oui, mon mari m'a donné le revolver.

Le philosophe, ou plutôt le moraliste, car il y a un abîme entre le philosophe et le moraliste, aurait étudié avec une bien vive curiosité les mé-

tamorphoses rapides qui s'emparèrent de la comtesse d'Entraygues et de cette jeune fille que Parisis avait surnommée Violette. Les hommes politiques les plus dévoués à leur fortune ne font pas d'aussi soudaines évolutions, — même dans les révolutions.

Au lieu de se sauver l'une par l'autre, elles achevèrent de se perdre en se rencontrant.

Comme elle l'avait dit, madame d'Entraygues alla le soir chez Octave. Il l'attendait dans son petit salon, un journal à la main.

— C'est l'histoire d'hier que raconte le journal, sans doute, dit madame d'Entraygues en s'asseyant à côté de lui pendant qu'il lui baisait le front.

— Oui, écoutez plutôt : « Hier, vers minuit, « avenue de Wagram, une jeune fille a reçu six « coups de couteau dans la poitrine. On ne « doute pas qu'elle n'ait été victime d'une fureur jalouse; elle a survécu à cet acte de barbarie; elle a été transportée à l'hôpital Beaujon. On croit connaître le nom de l'Othello. « La justice informe. »

— Eh bien! voilà un journal bien informé.

— Quoi! vous doutez du journal? Mais c'est la loi et les prophètes.

— Vous savez que je veux voir cette jeune fille?

— Eh bien! vous vous imaginez qu'elle est ici? Elle est chez elle.

— Je ne suis donc pas mieux informée que le journal?

— Pourquoi voulez-vous la voir?

— Parce que la passion qui va jusque-là est encore de la vertu. Et puis, je ne sais pourquoi, mais j'aime cette jeune fille.

La comtesse regarda doucement Octave.

— C'est peut-être parce que vous l'aimez. Puisqu'elle n'est pas ici, je m'en vais.

— Quelle étrange femme vous faites!

— Peut-être. Mais il me semble que cette jeune fille est pour quelque chose dans ma destinée. Comment va-t-elle?

— Mal, mais elle ira bien. La balle s'est promenée sur le sein sans pénétrer; elle a une forte fièvre; j'ai eu peur jusqu'à midi, parce qu'elle n'était pas revenue à elle, mais Ricord m'a répondu de sa vie.

— Conduisez-moi chez elle.

— Non! je ne ferai pas cette folie. Il faut que les femmes du monde restent dans le monde.

— C'est l'histoire du Paradis; vous m'avez ouvert la porte pour m'en aller et je ne la refermerai pas.

Madame d'Entraygues soupira.

— C'est fini! je ne m'amuserai plus chez moi, à moins que vous ne métamorphosiez mon mari en homme amusant. Donc, si vous ne voulez pas me conduire chez mademoiselle Violette, car je sais son nom, j'irai toute seule.

— Nous ne ferons pas cette bêtise-là ni l'un ni l'autre.

Madame d'Entraygues se leva.

— Don Juan, dit-elle à Octave, montrez-moi donc votre palais. Je suis tout éblouie ici, moi qui n'habite pourtant pas une chaumière.

Elle marcha rapidement, suivie d'Octave, parlant de toutes choses en femme qui connaît un peu toutes choses.

— Dites-moi donc, Alice, le nom de la Dame de Cœur?

— Oui, et de la Dame de Carreau, et de la

Dame de Trèfle ? Je suis trop jalouse pour vous le dire ; et d'ailleurs j'ai juré sur votre tête que je ne le dirai pas.

— Je vous donne ma tête.

— Je n'en veux pas.

Ce fut en vain que Parisis insista. Il embrassa Alice.

— Voyez, je vous mets à la question.

— J'y resterais plutôt un siècle ! s'écria madame d'Entraygues.

Et, se dégageant des bras d'Octave :

— Adieu, dit-elle tout à coup, je reviendrai.

Octave, qui avait promis à Violette d'aller la voir à minuit, ne retint pas de force la comtesse.

— Demain, reprit-elle, nous nous verrons aux Italiens.

Elle partit. Octave l'accompagna jusqu'à son coupé.

— Adieu. Je vous aime ; mais vous n'irez pas voir cette pauvre enfant ?

— Non, puisque vous ne voulez pas.

Mais madame d'Entraygues alla droit chez Violette.

On sait déjà que Violette habitait les mansardes, dans une petite maison de l'avenue d'Eylau perdue dans un de ces vieux jardins de Paris qui disparaissent tous les jours sous les pyramides de pierres.

La comtesse avait été bien renseignée, car elle traversa le jardin sans même dire le nom de la jeune fille au concierge; elle monta les trois étages et sonna; une garde-malade vint ouvrir et la conduisit au lit de Violette.

— Je suis une amie inconnue, dit la comtesse, je sais tout, j'ai voulu vous voir et vous serrer la main.

— Je ne comprends pas, dit Violette en essayant de se soulever.

— Ne remuez pas, imaginez que je suis une sœur de charité; si la femme qui vous veille veut se reposer demain, je viendrai vous veiller moi-même.

— Je comprends de moins en moins, dit Violette; comment savez-vous qui je suis et où je suis, moi qui ne connaissais personne?

Violette regarda madame d'Entraygues jusqu'au fond du cœur.

— Ah ! c'est vous ! dit-elle en laissant retomber sa tête.

Elle avait jugé que c'était sa rivale. Elle faillit se trouver mal, mais elle eut le courage de lutter.

— Oh ! Madame, murmura-t-elle d'une voix éteinte, venez-vous ici pour me railler ?

Et, avec un sourire :

— Une femme qui veut mourir et qui ne meurt pas est si ridicule ! mais j'espère que Dieu me fera la grâce de ne pas survivre.

— Mademoiselle, je suis venue par un sentiment d'admiration et de sympathie. Ne voyez pas une rivale en moi, mais une amie.

— Après tout, Madame, dit Violette, l'amitié est si rare qu'il faut toujours lui dire : Soyez la bienvenue. Je crois sérieusement que je vais mourir, je vous pardonne ma mort. Ce n'est pas une balle qui m'a tuée, c'est une trahison.

— Pauvre enfant ! vous êtes comme moi, vous n'êtes pas de votre siècle. Une trahison d'Octave de Paris ! mais vous ne savez donc pas qu'il trahit toujours le lendemain celle qu'il a adorée la veille. On a raison des hommes, non pas en

se tirant des coups de revolver, mais en se moquant d'eux.

— Mais si on les aime ? — dit Violette toute naïve encore et ne craignant pas d'ouvrir son cœur, — si on les aime, on se moque de soi-même.

— Vous avez un cœur d'or, mais il se bronzerait. Adieu, je suis contente de vous avoir vue, je reviendrai demain.

— Oui, revenez, dit Violette devenue curieuse.

Madame d'Entraygues lui serra la main et partit en lui montrant le plus beau sourire du monde.

La beauté exerce un despotisme qui soumet tout le monde. Si Violette eût vu venir à elle une figure quelconque — *effigies sine animâ* — une de ces figures qui ne parlent pas au cœur, peut-être se fût-elle révoltée ; mais elle subit avec je ne sais quelle douceur le charme invincible de la comtesse ; elle sentit d'ailleurs que ce n'était pas pour la trahir qu'elle venait à elle. Les cœurs se voient. Violette, qui n'avait jamais rencontré une amie, se prit à cette amitié imprévue. Elle s'imaginait d'ailleurs que madame d'Entraygues ne lui

prendrait plus Octave, comme si son coup de pistolet était un titre sacré.

Octave entra chez Violette, cinq minutes après le départ de madame d'Entraygues.

— Comment vas-tu?

— Bien, si tu m'aimes.

Octave baisa Violette au front.

— N'est-ce pas, reprit-elle, que tu m'aimeras toujours?

Octave ne put s'empêcher de sourire.

— Je lis ta pensée, dit vivement la jeune fille ; tu m'as aimée, mais tu ne m'aimes plus.

— Si je ne t'aimais plus, serais-je là?

— Non, ce n'est pas l'amour qui te conduit ici, c'est un sentiment de pitié. Je me vengerai.

— Et tu feras bien ! dit Octave qui voulait lui donner la soif de vivre.

— Tu n'as pas rencontré ta belle maîtresse?

— Elle est donc venue ? je m'en doutais ; c'était bien sa voiture qui fuyait vers l'Arc-de-Triomphe. Elle est aussi folle que toi. Puisque ta maison devient une maison de fous, je n'y reviendrai plus.

— Octave, tu veux me faire mourir ?

— Non, je t'aime, je veux que tu vives ; si cela t'amuse, je reviendrai avec elle.

Le lendemain, madame d'Entraygues alla chez Violette ; ils se rencontrèrent avec M. de Parisis ; le surlendemain elle y alla encore, mais elle n'y rencontra pas Octave, car il n'y voulut pas retourner.

Il envoya à Violette un adieu en ces mots :

« Ma petite Violette.

« Je crois que nous n'avons plus rien à nous
« dire ; ne vous tuez plus pour les hommes ; rede-
« venez belle. Prenez une boutique de fleuriste
« et vendez-y de tout, excepté des violettes. Ne
« voyez pas trop les femmes du monde, elles vous
« perdraient. Adieu, je pars pour Londres et je
« vous embrasse. Tournez la page. »

Point de signature. Octave ne signait presque jamais.

Violette tourna la page en pleurant. Elle s'indigna en y trouvant un bon de dix mille francs sur M. de Rothschild. Elle le jeta au feu.

En le voyant flamber, elle s'imagina qu'elle avait brûlé dix mille francs.

— Suis-je assez bête ! dit-elle en essuyant ses larmes.

Madame d'Entraygues survint. Elle lui conta tout.

— C'est beau, cela ! dit madame d'Entraygues. Je vais écrire à Octave, il vous enverra vingt mille francs.

Violette devint plus malade qu'elle ne l'avait été. Elle se fût laissé mourir de chagrin si la comtesse n'était venue la consoler.

Madame d'Entraygues se consolait elle-même en la consolant ; elle n'avait pas vu la profondeur de sa chute. Quoique son mari fût de jour en jour plus indigne, elle reconnaissait qu'elle était plus indigne que lui. C'est à la femme bien plus qu'à l'homme que Dieu a confié l'honneur de la maison. Un amoureux avait franchi le seuil de la sienne : quand il avait repassé la porte il était son amant.

Elle ne comprenait pas cet éblouissement, ce vertige, cet abîme. Elle s'armait de toutes ses vertus pour remonter le courant, pour retrouver

ce sommet où l'on n'a pas les curiosités de l'orage, mais où l'on respire l'air vif.

C'en était fait ! Elle devait bientôt s'avouer qu'une femme ne se repent d'un amour que dans un autre amour.

C'est la loi fatale, la vertu ne se reconquiert pas ; le Rubicon est facile à franchir, mais si on se retourne vers l'autre rive, elle est devenue inabordable.

XXIV

UNE RÉAPPARITION A L'OPÉRA

Octave était à l'Opéra avec ses amis Miravault et Monjoyeux. On jouait *le Prophète*. On écoutait religieusement le ballet des *Patineurs*.

Miravault regardait sans cesse à sa montre, Monjoyeux jetait çà et là une saillie.

Parisis ne regardait pas l'heure et n'écoutait pas les bons mots.

Il avait vu apparaître, dans une loge de galerie, la jeune fille qu'il avait rencontré au bois de Boulogne.

C'était bien elle, c'était la même beauté, hau-

taine et décidée, que tempéraient la grâce innée et la douceur du sourire. C'était bien ce même profil idéalement sculpté, c'était la même chevelure abondante, retenue dans sa révolte, blonde comme les gerbes mûres. Elle était ce soir-là plus belle encore : ses bras admirablement modelés, ses épaules de marbre, son cou ferme et ondoyant à la fois, sa main qui agitait l'éventail avec la simplicité du haut style, achevaient de séduire Octave.

— Voyez donc là-bas, dit-il à ses amis.

— Eh bien ! dit Miravault, c'est la marquise de Fontaneilles, madame de Campagnac et une jeune fille que je ne connais pas. Mais tu n'as pas le temps de t'attarder à ces curiosités-là : vois donc l'heure qu'il est. Tu sais bien qu'on nous attend chez M. Million.

Octave devait emprunter cent mille francs pour une dette de turf.

Il se tourna vers Monjoyeux :

— Puisque vous restez dans ma loge, il faut que vous me sachiez le nom de cette belle créature. J'espère revenir d'ailleurs avant la fin du spectacle.

— Allons ! allons ! dit Miravault, te voilà encore avec ta soif de conquêtes. Il n'y a rien à faire par là, mon cher ; tu sais bien que la marquise est toute à Dieu, que la princesse est une ambitieuse qui veut mettre un écu d'or de plus sur son blason. Quant à ce qui est de la jeune fille, qui me semble ce soir faire son entrée à l'Opéra, tu dois bien juger au premier coup d'œil qu'elle est aussi imprenable que le quadrilatère rhénan. Tout ce que tu pourras faire ce sera de passer à côté. Viens vite, M. Million n'attend pas.

Octave serra la main de Monjoyeux :

— Vous me direz le nom de cette jeune fille.

Il était bien loin de penser que dans la même loge il voyait du même coup trois cartes de son dernier jeu : la dame de Carreau, la dame de Trèfle et la dame de Cœur.

Si l'homme était toujours dans la coulisse, prendrait-il grand intérêt au spectacle ?

Octave donc avait prié Monjoyeux de savoir le nom de la jeune fille qui était avec la marquise de Fontaneilles dans la loge de madame de Campagnac.

Elles étaient parties à la fin du quatrième acte.

— Ce n'est pas de ma faute, dit Monjoyeux à Parisis, quand il reparut vers la fin du spectacle : j'ai fait tout au monde pour les retenir ; j'ai dit à l'ouvreuse qu'un duc, un vrai duc, un comte des croisades, demandait à être présenté à la marquise de Fontancilles.

— Est-ce que vous avez dit mon nom ?

— Non.

— Mais vous ne me dites pas le nom de la jeune fille.

— Elle s'appelle Geneviève.

— Geneviève de quoi ?

— Ah ! je me suis arrêté au baptême.

— Que le diable vous emporte !

Octave était furieux.

— Geneviève ! reprit-il, je connais ce nom-là. Ah ! pardieu, c'est le nom de ma cousine ; mais celle-là est une vraie parisienne, tandis que ma cousine est une provinciale. Il faudra pourtant que j'aille voir mademoiselle de La Chastaigneraye.

Octave tarda d'un jour ; le lendemain, quand il se présenta au petit hôtel de sa tante, elle était partie.

En rentrant chez lui, il trouva parmi ses lettres du matin ce billet qu'il n'avait pas lu :

« Monsieur mon neveu,

« Je pars très-mécontente. J'ai tenté deux fois
« de vous trouver pour vous dire adieu, mais
« monsieur le duc ne recevait pas. Je ne vous
« pardonnerai que si vous me faites la grâce
« de venir à Champauvert. Puisque vous avez
« peur de votre cousine, je vous promets que
« vous ne la rencontrerez pas. Elle a, d'ailleurs,
« le plus grand désir de ne jamais vous voir.

« Sur ce, Monsieur mon neveu, je prie Dieu
« qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« RÉGINE DE PARISIS. »

— Eh bien ! dit Octave, j'irai chasser cette année à Parisis.

XXV

POURQUOI M. D'ENTRAYGUES DEMANDA A SA
FEMME SI ELLE GANTAIT L'OCTAVE

Octave ne voulait pas — selon son habitude — revoir madame d'Entraygues. On sait qu'il n'aimait pas à se retourner vers le passé. Il aimait plus les aventures que l'amour, ou plutôt il aimait l'amour des aventures plus encore que les aventures de l'amour.

Mais trois jours après, à un bal de la princesse***, il vit entrer la comtesse dans toute la souveraineté de la jeunesse, de la beauté et des diamants.

Tout le monde s'écria : « Comme elle est belle ! »

Faut-il le dire, la comtesse était plus belle après sa chute que dans la souveraineté de sa vertu. L'orage fait éclore le lendemain mille fleurs inattendues. La vertu a son despotisme, ses contraintes, ses chaînes inflexibles. La passion, quand elle ne rougit pas, quand elle ne pleure pas, quand elle ne s'humilie pas, a je ne sais quelle désinvolture irrésistible. Chez les femmes du monde, elle s'abrite encore sous des airs de vertu qui la font plus pénétrante, comme ces adorables voluptueuses de Prudhon, dont les yeux sont à la fois baignés d'innocence et d'amour. La fable a fait Vénus plus belle que Junon.

M. de Paris fut pris soudainement d'un vif *revenez-y*, comme disait madame de Sévigné. Il alla saluer Alice et lui dit qu'il mourait d'amour.

— Je vous connais, répondit-elle, aussi je ne crois pas un mot de ce que vous dites.

Tout autre qu'Octave eût été rejeté bien loin, mais il eut bientôt prouvé à madame d'Entraygues qu'il ne l'avait pas revue parce qu'il n'avait pas voulu revoir Violette.

— Vous savez qu'elle vous attend toujours ?

— Oui, mais c'est fini. Le coup de revolver a tué mon caprice. Je n'aime pas ces bêtises-là. Comment voulez-vous revoir un sein de femme qui a été ensanglanté ?

— Mais ce sang coulait pour vous, monstre charmant !

— Plus un mot de Violette. Qu'avez-vous fait de votre belle jeunesse depuis notre dernière rencontre ?

— Je vous ai haï.

— C'est toujours par là que l'amour commence.

— Que l'amour finit.

On jasait autour d'Octave et d'Alice. Quoiqu'il ne mit pas beaucoup d'orgueil dans ses aventures galantes, il ressentait bien quelque plaisir à être accusé de cette conquête.

Comme madame d'Entraygues semblait décidée à ne plus le recevoir ni à ne plus venir chez lui, il la menaça d'un air dégagé de se consoler avec une de ses amies qui était surnommée la consolatrice des affligés. Elle aima mieux, tout bien considéré, qu'il vînt se consoler chez elle, où il

restait encore un tête-à-tête en porcelaine de Sèvres — pâte tendre.

Le lendemain à minuit, quand M. de Parisis se retrouva chez la comtesse, il lui fallut vaincre sa rébellion par toute la comédie du sentiment.

— Ah ! vous voilà à mes pieds. Je vous attendais là. Eh bien, restez-y, mon cher duc.

— Toujours, dit Octave en joignant les mains sur les genoux de la comtesse.

— Je ne puis m'empêcher de penser, en vous voyant ainsi en adoration plus ou moins railleuse, que dans les pièces de théâtre, c'est toujours à ce moment critique que le mari frappe à la porte. Prenez garde à vous !

La comtesse avait à peine achevé ces mots, qu'on frappa trois coups à la porte. Les amoureux ne raillèrent plus. Octave fut moins de temps à se remettre debout qu'il n'en avait pris pour s'agenouiller. Il interrogea madame d'Entraygues du regard. Mais, pour toute réponse, elle appuya le doigt sur ses lèvres agitées.

On frappa encore trois fois.

— Ce n'est pas mon mari, dit la comtesse, car Gladiateur n'a pas aboyé.

Modèle des petits chiens de garde : elle ne l'avait appris à aboyer que contre son mari.

Qui donc a dit que le chien était l'ami de l'homme ?

— C'est égal, reprit-elle, jetez-vous sur le balcon !

M. de Parisis obéit. Il ouvrit la fenêtre en homme expérimenté. Jamais un voleur ou un amant n'avait fait moins de bruit.

— N'a-t-on pas frappé ? demanda-t-elle en jouant bien l'innocence.

— Comment donc ! je ne fais que cela ! cria M. d'Entraygues.

Madame d'Entraygues ferma la fenêtre, déploya les rideaux et poussa un fauteuil dans l'embrasure, tout en disant :

— Ah ! c'est vous, mon ami ! Est-ce que vous voulez que je vous ouvre la porte ?

— Vous le voyez bien, puisque je frappe depuis une heure !

— Dites-moi ce que vous me voulez ?

— Je n'ai pas l'habitude de parler dans le trou de la serrure.

— Puisque vous avez la clé ?

Madame d'Entraygues était bien sûre de la lui avoir prise.

Le comte frappa encore trois coups ; mais cette fois avec le pied, comme signe de haute impatience.

— En vérité, mon cher, vous n'aimez pas à parlementer. Je me couchais ; je remets ma robe. Faut-il faire la conversation ? Faut-il vous lire le journal du soir ? On annonce que mademoiselle Patti se marie, et que mademoiselle Brohan divorce.

— Pardieu, le monde est un malade qui n'est jamais tourné du bon côté.

La comtesse ouvrit.

— Vous faites des maximes comme votre cousin Larochefoucauld ? Je ne parle pas de l'ancien.

— Merci, ma chère ; tous les Larochefoucauld sont bons, même les mauvais. Vous ne savez pas pourquoi je viens vers vous à une pareille heure ?

— C'est vrai, vous ne rentrez jamais que vers quatre ou cinq heures du matin. Or il est à peine minuit.

— J'ai juré de ne plus jouer, et je vous supplie de me lier les mains. J'ai joué ce soir pour la

dernière fois. J'ai perdu près de sept cents louis ; mais en vérité c'est une bonne fortune, puisque je ne jouerai plus. Ah ! ma chère, je vais redevenir un homme de l'âge d'or.

Et le comte ajouta, comme se parlant à lui-même :

— Quand j'aurai payé.

Madame d'Entraygues avait entendu.

— Quoi ! vous n'avez pas payé ?

— Oh ! cela se fait toutes les nuits. On joue sur parole. C'est la dernière parole d'honneur.

— Si vous n'avez pas payé, je suppose que ce n'est pas faute d'argent.

Le comte prit dans la poche de son gilet une pièce de cent sous à l'effigie de Louis XVIII, trouée en trois endroits, un vrai fétiche qui naturellement lui avait toujours porté malheur.

— Faute d'argent, Madame ! Mais voyez donc cet objet d'art !

— C'est tout ce qu'il vous reste ?

— Oui, ma chère, avec notre pièce de mariage.

— Nous parlerons de la pièce de mariage demain, Monsieur. En attendant, il faut payer.

Et madame d'Entraygues, qui ne comptait pas encore, ouvrit son chiffonnier.

— Vous êtes admirable, lui dit son mari, de considérer les billets de banque comme des chiffons. Comment faites-vous pour en avoir toujours ?

— C'est que je ne joue pas. Combien vous faut-il ?

— Donnez-moi seulement dix billets roses.

— Cinquante mille francs, dit-elle, les voilà. Mais vous voyez ce qui me reste.

— Vous êtes un ange, Alice.

M. d'Entraygues se pencha pour baiser la main de sa femme.

Il ne donna pas le baiser. Il avait vu sur le tapis un gant qui ne lui parut pas un gant de femme.

Il le ramassa.

— Madame, voulez-vous essayer ce gant-là ?

Il tenta violemment de ganter sa femme.

— Je m'en doutais, lui dit-il, vous gantez maintenant l'Octave.

Et il rit de son mot pour dissimuler sa colère.

Il se demanda sérieusement s'il allait tuer Alice.

— Adieu, Madame, je vais payer pour l'honneur de la maison que vous protégez si bien. Demain je vous rendrai cet argent avec les intérêts!

Il partit.

Toute cette scène n'avait pas duré une demi-minute.

Alice courut à la fenêtre.

— Nous sommes perdus ! Il a ramassé un de vos gants, il a joué sur le mot, il m'a demandé si je gantais l'Octave.

— Soyez sans inquiétude, dit Octave, mes chevaux m'attendent rue de Courcelles, je serai au cercle avant lui.

Et il baisa la main que M. d'Entraygues n'avait pas voulu baiser.

— Octave ! Octave !

— Adieu ! adieu !

Quand M. d'Entraygues arriva au cercle, il trouva M. de Parisis à une table de baccarat.

Il lui tendit son gant au bout de sa canne.

— C'est votre gant, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Octave, si vous n'êtes pas content, gardez-le.

Et s'adressant à tous les spectateurs.

— Messieurs, nous nous battons demain, monsieur d'Entraygues m'a trouvé chez sa maîtresse. Pas un mot, car si madame d'Entraygues le savait!

Le duel fut terrible. Tous ceux qui tiennent une épée s'en souviennent encore.

On se battit dans le parc d'une villa du Bois de Boulogne. D'Entraygues, blessé à la main, ne voulut pas cesser le combat. Il dit que c'était un duel à mort. Il atteignit Octave à l'épaule, il vit jaillir le sang, mais ce ne fut pas assez. Il eut beau faire, Octave se contenta de se défendre; il lui perça la main; cette fois Octave se fâcha; il reprit son épée de la main gauche et désarma deux fois son adversaire.

Les témoins se jetèrent entre eux et déclarèrent que l'honneur était satisfait.

Mais on recommença. D'Entraygues se battait en fou furieux. Il finit par se jeter sur l'épée savante de Parisis. Le sang jaillit de la poitrine. Il tomba en rugissant et en agitant son épée.

— Eh bien! dit-il aux témoins avec un rire horrible, l'honneur est satisfait!

L'honneur n'eût été satisfait que si M. d'Entraygues avait forcé l'amant de devenir le mari.

Le duel n'était pas fini. Il recommença entre M. d'Entraygues et sa femme.

Quand le comte fut porté chez lui, il demanda la comtesse. On lui apprit qu'elle était partie à l'heure même du duel, et on lui remit cette lettre.

« Adieu, monsieur, je vais en Irlande chez ma
« grand'mère. Nous n'avons plus besoin de sépa-
« ration de corps, puisqu'elle est faite depuis long-
« temps, ni de séparation de biens, puisque vous
« les avez mangés. Adieu.

« ALICE DE CHARMOY. »

Avec la même encre elle écrivit à Octave :

« Décidément votre amour porte malheur. Vous
« avez presque tué Violette et vous m'avez exilée.

« Je ne vous dis pas où je vais parce que vous
« n'y viendriez pas.

« ALICE. »

XXVI

UNE AMBASSADE GALANTE D'OCTAVE DE PARISIS

Octave de Parisis s'ennuyait bien un peu çà et là, comme Gaston de Villeroy, d'attendre trop longtemps sa nomination de ministre en Allemagne, quoiqu'il n'aimât pas beaucoup la rive droite du Rhin.

En attendant, il ne se consumait pas dans l'orgueil trompé.

Un de ses amis, Guillaume de Montbrun, devait épouser mademoiselle Lucile de Courthuys à la chapelle du Sénat.

Les lettres de faire part s'imprimaient. Le

lendemain la nouvelle devait éclater par tous les mondes de Paris.

Comme Octave, Guillaume était de tous les mondes, du meilleur et du plus mauvais.

— Pourquoi viens-tu si matin? demanda, à son ami, Octave qui se réveillait.

— Parce qu'il n'y a pas un jour à perdre. Tu m'as promis d'être toujours là pour mes affaires d'honneur; voilà pourquoi je te réveille.

— Parle; un duel?

— Oui, un duel à mort : je me marie.

Octave se souleva sur l'oreiller.

— Pourquoi cette mauvaise plaisanterie?

— Parce que j'ai trouvé une jeune fille adorable; je ne te l'ai pas dit plus tôt, connaissant tes allures, tu me l'aurais enlevée. Et pourtant celle-là Dieu merci! n'est pas une de celles qui se laissent enlever. Tu ne t'imagines pas ce que c'est : un ange!

— Un ange avec cinquante mille livres de rente? Le pain est si rare à ta table.

— Ne parlons pas d'argent.

— Tu as raison; on n'en a jamais et on en a toujours.

— Mon cher, je ne viens pas pour te parler de la fiancée ni de la dot.

— A propos, que va dire cette belle dame que j'ai entrevue une fois sous les ombrages de la Vallière, à Versailles? Elle était bien voilée, mais je crois qu'elle était bien jolie. Elle marchait comme une reine, et si depuis elle a boité comme mademoiselle de la Vallière, c'est qu'elle avait pris une entorse en se promenant avec toi.

— C'est précisément pour te parler d'elle que je suis venu ici.

— Alors, c'est elle qu'il faut que j'enlève?

— Je ne vais pas jusqu'à te demander un tel service. Mais enfin, tu t'es si souvent montré mon ami...

— Explique-toi, sphinx.

Guillaume de Montbrun se renversa dans un fauteuil.

— Voilà. Je suis adoré comme tous ceux qui vont se marier; une femme ne vous aime bien que quand une autre femme est là, c'est de toute antiquité.

— Ah! mon ami, comme tu es malheureux si tu es aimé!

— Ne m'en parle pas, tu sais cela, toi. Eh bien, mon cher ministre plénipotentiaire en disponibilité, il faut que tu ailles bravement chez la dame en question, et que tu lui arraches son amour du cœur.

— C'est simple comme tout. Je vais à elle et je lui dis : « Madame, n'aimez plus mon ami Guillaume, parce qu'il a confié les destinées de son cœur à une autre femme. » Et quand j'aurai parlé, la dame dira : « Je ne l'aime plus. » Cela se fait toujours comme cela. Tu as donc peur qu'elle poignarde la blanche épousée ?

— J'ai peur de tout ; j'ai peur surtout qu'elle ne se poignarde elle-même. Quand une femme tombe dans la bêtise d'aimer, elle est capable de toutes les autres.

— Alors, tu ferais bien mieux de ne lui rien dire du tout jusqu'après la lune de miel.

— Ah ! s'il n'y avait pas de journaux ! Mais, un de ces jours elle va lire la nouvelle et tomber chez moi comme une avalanche, ou comme un coup de tonnerre. L'amour qui commence est une bien belle chose, mais l'amour qui finit...

— Voilà pourquoi tu recommences.

— Ne rions pas, c'est sérieux.

Guillaume de Montbrun se leva, et porta à Octave, toujours couché, une enveloppe cachetée à ses armes, renfermant une cinquantaine de lettres, autant de pâles souvenirs déjà scellés dans le tombeau.

— Voilà ses lettres. Tu iras chez elle, tu la trouveras à deux heures ; son mari ne rentre qu'après la Bourse...

— Où naturellement il est heureux. Comment s'appelle-t-il, ou comment s'appelle-t-elle ?

— Elle s'appelle madame... madame de Révilly.

— En vérité ! Je ne l'ai jamais vue, mais on m'a dit qu'elle était charmante.

— Elle ne va jamais dans le monde. Elle s'était emprisonnée dans notre amour, avec une fenêtre ouverte sur le ciel. Tu sais, les femmes arrangent tout cela : Dieu et le diable.

— Parce que les femmes sont l'œuvre de Dieu et du diable. Donc je porterai ces lettres à madame de Révilly.

— Et tout naturellement tu lui demanderas les miennes. Tu comprends que si le lendemain des noces il lui prenait fantaisie de les envoyer à ma

femme, Lucile ne me pardonnerait pas d'avoir écrit à une autre avec une pareille éloquence de cœur.

Parisis regarda son ami Montbrun avec admiration.

— Je te trouve beau, en vérité, de t'inquiéter de pareilles billevesées. Ta femme te pardonnera d'autant plus que ton éloquence sera plus belle. Mais enfin tu veux briser : brisons.

Octave regarda la pendule.

— Dix heures. Je n'aurai pas le temps de m'occuper de moi aujourd'hui. Un duel à arranger, ce qui veut dire qu'il faut qu'il ait lieu ; une visite au ministre pour lui prouver que je n'ai pas de rancune ; ta chaîne à briser — ô esclave blanc qui en a déjà une autre ; un nouveau cheval à montrer, je veux dire à monter au Bois ; un dîner officiel et un bal à l'ambassade d'Autriche. Enfin, à minuit, je pourrai commencer ma journée.

— Je sais bien que tu es comme le sage, et que pour toi chaque grain qui tombe du sablier est un grain d'or.

M. de Montbrun s'était levé :

— Adieu, je compte sur toi. Tu sais tout ce qu'il faut dire à la dame. Parle-lui de mon chagrin et de mes dettes.

— Oui, on se marie pour échapper à une maîtresse qui vous ennuie et on met cela sur le compte de ses créanciers. Sois tranquille, je suis un excellent avocat pour ces causes désespérées. Sais-tu pourquoi ?

— Parce que cela t'amuse.

— Parce que c'est une étude de femme.

— Et parce qu'on n'apprend à connaître la femme qu'après avoir mis le scalpel dans tous les cœurs.

— Oh ! je ne suis pas si médecin que cela.

— Je reviendrai chercher la réponse à six heures.

— Oui, tu me trouveras ; c'est l'heure où je m'habillerai pour aller dîner.

Les deux amis se serrèrent la main.

— N'oublie pas qu'elle demeure boulevard Haussmann. Te rappelles-tu, quand l'autre jour tu m'as demandé du feu pour allumer ton cigare ! c'était sous sa porte cochère. Que Dieu te conduise !

— Sois heureux, va cueillir des fleurs d'orange.

A deux heures, M. de Parisis descendait à pied le boulevard Haussmann, tout à sa mission; comme un avocat qui va plaider une mauvaise cause, il cherchait de bons arguments.

— C'est là que demeure la belle, dit-il tout à coup en regardant un petit hôtel d'architecture trop composite.

— Madame de Révilly? demanda-t-il.

Sur un signe affirmatif il monta l'escalier. Le concierge avait fait deux fois retentir le timbre pour annoncer un homme. Il ne sonnait qu'une fois pour une femme.

Octave vit, par le grand air de l'escalier, qu'il était dans une bonne maison.

Un valet de chambre lui demanda son nom et revint tout de suite pour lui dire d'entrer.

Il fut quelque peu désappointé en voyant deux dames au lieu d'une.

Il tombait mal, on recevait ce jour-là. Toute femme du monde qu'elle était, la maîtresse de la maison ne put masquer une vraie surprise en voyant entrer M. de Parisis.

— Je ne m'attendais pas à cette gracieuse visite, lui dit-elle avec un sourire charmant.

— Madame, j'étais dans mon tort. Il a fallu toute une histoire, que je vous dirai, pour m'autoriser à me présenter ainsi devant vous, de mon chef, sans avoir eu l'honneur de vous être présenté.

La visiteuse comprit qu'on ne dirait pas l'histoire devant elle. Après de profondes réflexions sur la pluie et le beau temps, elle se leva et sortit sans qu'on fit de bien grands efforts pour la retenir.

M. de Parisis avait déjà étudié la dame du logis. Elle était fort jolie, dans tout l'épanouissement de la seconde jeunesse, qui est peut-être la vraie.

— Madame, reprit Octave avec gravité, pouvez-vous m'accorder quelques instants et pouvez-vous m'ouvrir une parenthèse de cinq minutes dans vos trois heures de réception?

— Je ne réponds de rien, dit la dame, plus surprise encore qu'à l'arrivée d'Octave, seulement vous avez toutes chances de n'être pas troublé; car les vraies visites ne commencent

qu'à quatre heures, mais surtout au retour du Bois. Parlez, Monsieur.

— Eh bien ! Madame, je vais droit au but. Avez-vous lu des romans ? Avez-vous été à la comédie ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! figurez-vous que vous êtes une héroïne de roman ou un personnage de comédie. La vie ! qu'est-ce autre chose, surtout la vie du cœur ?

— Je ne comprends pas bien.

— Il me semble que je vous ai vue à cette première représentation d'une comédie où il y a une jeune fille qu'on aime et une jeune femme qu'on a aimée. Febvre est très-amoureux de la jeune femme, mais il va épouser la jeune fille ; c'est la loi du monde.

La dame avait pâli.

Octave se tut un instant pour voir ce qu'elle dirait, mais elle garda le silence.

— Vous vous rappelez, reprit Octave, que Febvre a si peur de lui, qu'il prend un ambassadeur pour le suprême adieu à sa maîtresse.

A ces derniers mots la dame se leva et s'écria :

— Il se marie ! Je l'avais deviné. Il y a huit jours que j'ai senti un coup au cœur.

Et la dame retomba atterrée sur son fauteuil.

M. de Parisis se leva à son tour pour lui prendre la main.

— Il se marie, Madame, mais il vous aime. Il vivra à côté d'une autre, mais il vivra dans votre souvenir tout vivant. Que voulez-vous, le monde est ainsi fait ! Voilà pourquoi l'âme aspire toujours à une autre patrie, ce qui prouve que le divorce doit être décrété.

La dame semblait ne pas entendre.

— Mais, Monsieur, c'est impossible ; a-t-il donc oublié que je lui ai tout sacrifié, mon honneur et l'honneur de ma maison ? Songez donc, Monsieur, que mon mari sait tout et m'a maudite. Il ne veut pas me revoir. Le scandale n'a pas éclaté, parce que mon mari est un galant homme. Mais il m'a exilée de ma famille. Me voilà seule ! seule ! seule !

La dame se leva. Elle était effrayante de pâleur et de désolation.

— Il ne me reste que le désespoir, il ne me reste que la mort !

— Tout s'arrange, Madame. Le bien enfante le mal, comme le mal enfante le bien.

— Eh ! Monsieur, je ne me paye pas de phrases, quand on m'a dit : « A la vie, à la mort ; » j'ai subi fatalement cette passion, parce que votre ami mourait de n'être pas aimé. Si vous saviez comme j'ai résisté, comme je lui cachais mon cœur, comme je m'attachais à mon devoir ! Et maintenant que je suis tombée comme toutes les femmes qui tombent, par sacrifice, il s'en irait gaiement, sans souci de mes larmes, faire le bonheur d'une autre. Non, je ne le veux pas ! Le scandale éclatera plutôt, tant pis ! Je lui montrerai qu'on ne me traite pas comme une poupée. Quand il entendra mes sanglots, il n'osera pas soulever la plume pour me condamner à mort. Mais il n'a donc pas de cœur, votre ami ! Et moi qui ne croyais qu'à son cœur !

La dame avait dit tout cela avec un accent de passion qui émut beaucoup M. de Parisis.

— Voilà une vraie femme, se dit-il.

Ce qui ne l'empêcha de prendre les lettres et de les présenter à l'Hermione farouche.

— Ce sont vos lettres, Madame.

La jeune femme bondit.

— Mes lettres !

Elle les prit et les jeta au feu.

— Oh ! non, dit Octave, cela brûlerait trop vite.

L'enveloppe brûlait déjà.

Il reprit les lettres dans l'âtre.

— Et il s' imagine que je vais lui rendre les siennes ? Non, Monsieur ! qu'il vienne plutôt m'arracher le cœur. Ah ! si vous saviez...

La jeune femme retomba pour la troisième fois sur son fauteuil. Cette fois, elle était à demi morte, son cœur battait à tout rompre, elle chercha son flacon.

M. de Parisis le saisit sur la cheminée et le lui fit respirer.

— Monsieur, lui dit-elle, vous allez me trouver bien ridicule. Je sais qu'on ne permet pas à une femme d'avoir du cœur, mais enfin, puisque vous êtes son confesseur, — une indiscretion que je ne comprends pas, tout galant homme que je vous reconnaisse, — soyez le mien aussi. Vous comprenez que je ne suis pas de celles qui donnent toute leur vie pour un caprice. Si j'ai fait cette chute profonde, c'est que je croyais le retrouver toujours avec moi dans l'abîme. Pour

moi, la solitude c'est la mort. Dites-le lui bien.

— Mais, madame, vous voulez vous abreuver d'idéal sans mettre les pieds sur la terre. Songez donc que s'il se marie, c'est parce qu'il n'a pas d'argent.

— Il n'a pas d'argent ! Ne dirait-on pas que je lui ai mangé son argent ? Il ne s'est pas ruiné avec moi, Dieu merci ! Je ne lui ai jamais coûté que des bouquets de lilas blanc.

— Je n'en doute pas. Mais enfin, il n'a pas d'argent. Le mal était fait depuis longtemps. Que voulez-vous qu'il devienne, lui qui se réveille ambitieux et qui porte un beau nom, noblesse oblige ?

— Oui, noblesse oblige à être un honnête homme. Qu'importe s'il n'a pas d'argent, puisque j'en ai, moi !

Octave sourit.

— Pardon, Madame, vous estimez trop mon ami pour le soumettre à ce régime-là, et moi je vous estime trop pour ne pas attribuer cette parole à la colère.

— Mais, Monsieur, ma fortune est à moi. Si bien à moi que mon mari, brouillé à mort avec

moi, vient de partir pour une de mes terres... Mais vous avez raison : je suis folle, je ne sais plus ce que je dis. Votre ami est un lâche, car s'il m'aimait, il ne dirait pas qu'il n'a plus d'argent.

— Que voulez-vous ? l'homme n'est pas parfait ; celui-là vous a adorée, il vous aime encore : sa mauvaise destinée l'arrache à son bonheur. Il faut lui pardonner.

— Lui pardonner ! jamais ! Dites-lui qu'il vienne, je veux lui parler.

— Oui, mais il ne veut pas vous entendre ; il sait trop que vous parlerez bien et que vous aurez raison.

Octave se dit à lui-même :

— Eh bien ! j'ai été bien mauvais avocat, ou la cause était désespérée. Je n'ai plus qu'à battre en retraite.

Et s'inclinant vers la jeune femme :

— Madame, voici vos lettres ; voulez-vous me donner celles de mon ami ?

— Monsieur, je ne veux pas de mes lettres et je ne veux pas lui rendre les siennes. Ses lettres sont à moi comme les miennes sont à lui.

— C'est irrévocable !

— J'ai dit. Adieu, Monsieur. Encore un mot.
Dites-lui que je le hais.

— Je savais bien, Madame, que vous me diriez
ce mot-là, mais je sais le traduire.

Et se rapprochant de la jeune femme :

— Vous le haissez bien, n'est-ce pas, Ma-
dame ?

— Oui, dit-elle en cachant ses larmes.

Et reprenant sa dignité.

— J'en mourrai. Dites à Horace...

— Horace ! s'écria M. de Parisis.

Il s'imagina que la jeune femme avait deux
amants. Il la regarda tout émerveillé.

— Mais, Madame, ce n'est pas Horace qui
m'envoie. C'est Guillaume.

— Guillaume ! quel Guillaume ?

Octave se demanda si elle jouait la comédie.

— Voyons, vous le connaissez bien ! Guillaume
de Montbrun.

La jeune femme partit d'un grand éclat de
rire.

— Monsieur de Parisis, vous vous êtes trompé
de porte ; adressez-vous à côté.

— Vous n'êtes donc pas madame de Révilly?

— Non ; je suis madame d'Argicourt.

Ils riaient tous les deux de cette méprise de comédie — de comédie à faire.

— Tout justement, reprit la jeune femme : madame de Révilly était là quand vous êtes arrivé.

— C'était elle ; voilà donc pourquoi, quand j'ai demandé au concierge madame de Révilly, il m'a dit de monter.

— Oui, Monsieur de Parisis, c'est ma meilleure amie, mais celle-là se consolera.

— L'amour console de l'amour.

— Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de lui dire que vous l'adorez, avant de lui dire que son amant ne l'aime plus.

— Soyez tranquille, Madame ! Je reconnais que je suis un mauvais diplomate. Désormais je serai plus féminin.

Octave et madame d'Argicourt étaient devenus les meilleurs amis du monde. Elle était si heureuse de ne pas perdre son amant, qu'un peu plus elle se jetait dans les bras de M. de Parisis.

Il devina ce mouvement.

— Ah ! Madame, dit-il en jouant une passion subite, c'est ici qu'il me serait facile de me tromper moi-même !

Cependant une pensée sérieuse était venue frapper le cœur de madame d'Argicourt ; elle pencha la tête et prit l'attitude d'une de ces belles repenties que peint si éloquemment et si simplement mademoiselle de La Vallière dans sa lettre à Mabilion.

Une profonde expression de tristesse s'était répandue sur sa figure.

M. de Parisis la regardait avec surprise ; il se pencha vers elle et prit sa main retombante.

— Et moi qui me croyais heureuse ! dit-elle.

— Puisqu'on vous aime toujours, Madame !

Elle releva la tête avec énergie, tout en dégageant sa main :

— Mais, Monsieur, c'était un secret à deux ! Vous êtes venu surprendre mon secret ! C'est fini. Je n'oserai plus être heureuse !

Il y avait dans l'accent de la jeune femme de la douleur et de la colère. Il lui semblait qu'en arrachant ce secret de son cœur, Octave venait d'arracher tout le charme de son amour. Sa soli-

tude à deux — car l'amour, même à Paris, est toujours une solitude à deux — était pour jamais violée. Elle croirait toujours que M. de Parisis serait là avec son sourire railleur, au spectacle des scènes les plus intimes. C'était le diable lui-même qui était venu jeter une lumière fatale sur le secret de sa vie.

Et, comme madame d'Argicourt était toute à l'émotion du moment, elle s'abandonna comme un enfant à sa colère et à sa douleur.

Octave étudiait ce caractère tout primesautier avec une vive curiosité.

— Voilà, se disait-il, une femme charmante qui fait bien ce qu'elle fait; je suis sûr que quand elle est avec son amant, elle ne va pas chercher midi à quatorze heures.

Il jugea qu'il fallait la jeter dans un autre courant d'idées. Elle paraissait le prier de la laisser à son chagrin; mais il eût trouvé indigne de lui de ne pas consoler, par toute sa rhétorique, une si belle créature.

Et, d'ailleurs, Octave sentait que la curiosité seule ne l'aiguillonnait pas.

— Quoi! Madame, parce qu'un galant homme

« surpris, comme par une fenêtre ouverte, que vous vous consoliez du mariage par l'amour, vous allez vous émouvoir de cela ! Il est passé, le temps des héroïnes qui pleurent. Vous êtes trop belle pour pleurer.

— Vous avez peut-être raison, dit madame d'Argicourt en reprenant son beau sourire. L'amour m'a perdue ; mais à force d'amour je veux élever ma passion jusqu'à l'héroïsme. On ne condamne pas tout à fait une femme quand elle subit son cœur.

— Madame, on ne condamne jamais une femme quand elle a votre adorable figure. « Belle figure, belle âme, » dit Lamartine.

— Je suis belle ! je ne m'en doutais pas.

— Est-ce qu'il ne vous trouve pas belle, lui ?

— Peut-être, mais c'est un esprit taciturne qui m'aime en silence.

— Et comment s'appelle-t-il, cet Horace heureux ?

— Vous voulez tout mon secret ! il s'appelle...
Madame d'Argicourt s'interrompt.

— Il s'appelle l'Amour.

— Et vous êtes bien heureuse ?

— Oh ! bien heureuse !

C'était l'expansion de joie après les mouvements de la colère et de la jalousie. Les lèvres s'agitaient comme des roses après l'orage.

— Eh bien ! puisque vous êtes si heureuse, Madame, il faut que je vous embrasse ; cela me portera bonheur.

Madame d'Argicourt ne voulait pas, mais Octave l'appuyait sur son cœur.

— Un baiser fraternel, n'est-ce pas ? dit-elle en jetant sa tête en arrière.

— Oui, le baiser de René à sa sœur.

Madame d'Argicourt présenta son front, mais M. de Parisis descendit jusqu'aux lèvres.

— Ce n'est pas de jeu, dit-elle gaiement.

La jeune femme, toute sentimentale qu'elle fût, était une des plus luxuriantes créatures que la Bourgogne envoie à Paris. Or, on sait que la Bourgogne produit les plus belles nourrices et le sang le plus vif ; c'est le sang de la vigne. Aussi est-ce la vigne même que tettent les nourrissons.

M. de Parisis appuyait toujours sur son cœur madame d'Argicourt.

C'était une femme de trente ans, qui avait

épousé un gentilhomme campagnard sans relief, sans caractère, sans énergie, un de ces hommes comme il y en a tant, qui sont nés pour mourir sans avoir vécu, parce que la fée Passion n'est pas venue à leur berceau.

Madame d'Argicourt, fille d'un vigneron haut en couleur et en fortune, n'avait épousé M. d'Argicourt que pour son titre de baron.

Dans la ville de Dijon...

La belle Dijonnaise avait voulu éblouir tout le monde par l'éclat de son blason. Par malheur, elle prenait un mari dont les vignes usées depuis longtemps ne devaient plus enivrer personne ; voilà pourquoi, vers la trentième année, la belle Dijonnaise ouvrit son tome second avec un amant plus bourguignon que le premier. Avec son mari, elle n'avait bu qu'un petit ordinaire mâconnais ; avec son amant, elle avait goûté au vin de Nuits et au vin de Tonnerre. Mais elle n'en était pas encore aux grands crûs.

M. de Parisis lui révéla, dans cette étreinte de dix secondes, je ne sais quel bouquet de Clos-

Vougeot et de Romanée qui l'enivra subitement.

L'amant qu'elle adorait n'était un dieu que dans son imagination. M. de Parisis, qui lui était de cent coudées supérieur par la beauté, par l'esprit, par la noblesse, et, le dirai-je, par la coquinerie donjuanesque, lui fit perdre en dix secondes la moitié de son prestige. Il y a des magnétismes despotiques qui enchaînent une femme et bouleversent son âme. On avait dit d'Octave, « Tout ce qu'il touche devient feu, » comme on dit du soleil : « Tout ce qu'il touche devient or. » En effet, quand il avait touché une femme, elle pouvait s'envoler impunément de ses bras, mais elle gardait toute sa vie son souvenir. C'est que nul n'avait plus de force dans la grâce, plus de feu dans la passion.

Madame d'Argicourt était enivrée.

Le poison de l'amour, le plus subtil de tous les poisons, avait pénétré dans son âme et dans son sang; elle le subissait sans révolte, comme si ses bras fussent enchaînés dans les roses. Octave, penché au-dessus d'elle, respirait son souffle avec adoration et répandait le sien sur ses yeux comme pour l'aveugler.

— Je crois que vous êtes le diable, murmura-t-elle.

Le timbre retentit une fois.

La jeune femme se dégagea et tourna sa tête vers la glace.

— Ah ! mon Dieu, dit-elle, vous m'avez toute décoiffée.

Elle s'enfuit vers son cabinet de toilette.

Octave n'était pas homme à rester cloné à la cheminée pour recevoir une visitense quelconque, il ne considérait pas la partie comme perdue. Il suivit madame d'Argicourt, qui était déjà à sa toilette.

— Pourquoi fermez-vous la porte ? lui dit-elle.

— Parce que je suis entré.

— Et pourquoi êtes-vous venu ?

— Parce que, moi aussi, je veux me rajuster les cheveux.

— Monsieur de Parisis, nous sommes fous tous les deux.

— Je ne suis fou, Madame, que parce que je vous ai vue.

Madame d'Argicourt, qui s'était assise devant sa toilette, venait de se relever pour recevoir

la visiteuse ; mais Octave l'arrêta au passage.

— Vous savez que vos admirables cheveux sont tout aussi désordonnés que tout à l'heure et vous font mille fois plus belle encore.

Madame d'Argicourt voulait passer, mais Octave la ressaisit dans ses bras.

— Voyons ! Monsieur de Parisis, on m'attend.

— Et moi qui vous attendais depuis que j'existe ! car je n'ai jamais aimé que vous.

Et, sur cette belle parole, il embrassa une seconde fois la jeune femme.

— Mais c'est une tyrannie ! Me voilà encore toute décoiffée ; je vais crier.

— Je vous ferme la bouche.

Ci-gît un troisième baiser.

— Oh ! que je suis malheureuse ! J'ai la tête perdue, je voudrais vous battre.

Octave souriait, tout en regardant madame d'Argicourt avec passion, et tout en l'appuyant toujours sur son cœur.

— Je suis au désespoir. Si nous rentrons par là tous les deux, ce sera un scandale.

— Aussi suis-je bien déterminé à rester ici.

Madame d'Argicourt essaya de railler :

— Comme si vous étiez chez vous !

— L'amour est toujours chez lui, Madame.

On peut tuer d'un seul coup par le ridicule un amant dans le cœur de sa maîtresse ; il arrive même que, par la comparaison, on peut à jamais démonétiser un amoureux. Madame d'Argicourt s'était jetée tout éperdue dans les bras du sien, parce qu'il était un autre homme que son mari. Maintenant qu'elle voyait face à face cet irrésistible Parisis, dont les femmes disaient tant de mal, elle ne put s'empêcher de mesurer les tailles : Octave dépassait Horace par toutes les supériorités, par son titre de duc, par sa beauté hautaine, par son esprit railleur. Elle avait jusque-là appelé son amant son ange et son dieu, — style dijonnais, — mais Parisis avait du démon ; il sentait l'enfer. Elle risquait son heure de damnation comme toutes les femmes qui cherchent trop le paradis.

Cependant la visiteuse, qui s'ennuyait de faire le pied de grue, se mit au piano et joua la valse des Roses.

— Un tour de valse, dit Octave en prenant madame d'Argicourt à la ceinture.

La visitense joua merveilleusement cette adorable valse qui a enivré toutes les belles pécheresses depuis cinq ans.

Et quand résonna le dernier soupir :

— Oh ! mon Dieu ! dit tout à coup madame d'Argicourt. Et ma visiteuse !

— Oh ! mon Dieu ! dit tout à coup Octave. Et mon ambassade !

XXVII

LA VALSE DES ROSES.

Octave ne fut pas plutôt dans l'escalier de madame d'Argicourt, qu'il pensa à madame de Révilly.

Il se demanda comment il allait jouer son rôle ; mais comme il était de ceux qui ne croient qu'à l'inspiration du moment en toutes choses, comme il savait que le plus souvent les plus belles batteries perdent leurs feux dans un siège, à l'heure même où un accident, une trahison, une défaillance, un acte d'héroïsme donne la place à l'ennemi, il résolut d'aborder, sans parti pris, la maîtresse abandonnée.

Il se présenta à sa porte. Elle était rentrée après sa visite à sa voisine, mais elle venait de sortir encore.

Après tout, cela se trouvait d'autant mieux qu'il n'avait pas cinq minutes à perdre pour monter à cheval.

Il arriva un peu tard au Bois, mais il ne manqua pas son effet. Le cheval qu'il voulait présenter, une bête bien née, recueillit les plus vives admirations. Tous les hommes disaient autour d'Octave : « Il n'y a vraiment que Parisis pour faire de pareilles trouvailles. » Toutes les femmes disaient : « Il n'y a que lui pour monter comme cela un si beau cheval. »

Il pensait vaguement à madame de Révilly et à son ambassade, quand tout à coup il vit la jeune femme en calèche qui jouait de l'ombrelle, comme la princesse K*** joue de l'éventail.

— Elle est décidément fort jolie, dit-il en s'inclinant avec un sourire.

Au Bois, on n'est jamais inquiet du salut qu'on donne, il y a toujours quelqu'un pour le rattraper.

Madame de Révilly prit le salut pour elle.

— Monsieur de Parisi! dit-elle.

Une légère rougeur se répandit sur sa figure. Elle salua elle-même avec une grâce charmante, comme une femme du monde qui n'est pas tout à fait du haut monde, quand elle est saluée par le prince de Metternich, le comte Walewski ou le duc de Persigny.

— C'est bien, dit Octave, nous voilà de vieilles connaissances, car c'est la seconde présentation. Quand j'irai chez elle demain, nous pourrons déjà parler du passé.

Il constata qu'elle était fort jolie.

En remontant l'avenue de l'Impératrice, Parisi revit madame de Révilly: cette fois il put s'approcher de la calèche.

— Pardonnez-moi, Madame, si j'entre sans frapper trois coups.

. C'était une femme d'esprit, elle répondit tout de suite :

— Il n'y a personne, Monsieur.

— Une femme n'est jamais seule quand elle est seule, mais cela ne me regarde pas. Je viens. Madame, vous demander une audience de cinq minutes.

— Une audience ! Monsieur, vous vous imaginez donc que j'accorde des grâces.

— Quand ce ne serait que la grâce de vous voir !

— C'est une grâce que je n'accorde jamais chez moi, car je ne reçois que mon mari, et il ne me regarde pas. Allez-vous ce soir chez votre Ministre voir les Princes étrangers ?

— Oui, si vous voulez m'accorder mes cinq minutes.

A ce moment, le cocher, qui ne s'inquiétait pas de la conversation, s'éloigna trop de l'allée des cavaliers pour qu'Octave pût entendre la réponse de la jeune femme ; mais par l'expression du signe d'adieu qu'elle lui faisait, il jugea qu'elle serait très-accessible le soir dans la solitude de la foule panachée du ministère, entre les princes, les artistes, les ambassadeurs — et, malgré la diplomatie des femmes. — les expropriés et ceux qui demandent à l'être.

On dit que quand on cherche une femme on ne la trouve pas. Ce ne fut pas ce qui arriva le soir à M. de Parisis. Comme il montait l'escalier, il suivait une traîne de la plus belle envergure, un

taffetas idéal, semé de fleurs et couvert de dentelles. Un membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, qui n'avait jamais marché que dans le jardin des racines grecques, mit son pied sur cette traîne, ce qui fit tourner la tête à la dame.

— C'est elle ! dit Octave.

Et il salua, tout en enjambant trois marches.

— Il y a, lui dit-il, des gens qui font leur chemin, mais qui ne sauront jamais marcher dans le monde.

— Comme vous avez raison ! Si je ne me hâte d'arriver, je n'aurai plus du tout de robe.

Octave remarqua que la robe de madame de Révilly n'était pas précisément une robe montante. Un nœud de rubans aux bras, deux doigts d'étoffe sous la ceinture, et deux petits nids pour les seins, qui avaient l'air d'oiseaux voulant prendre leur volée ; ce qui prouvait irrévocablement que madame de Révilly était une femme bien faite.

— Est-ce que vous êtes venue seule, Madame ? demanda Parisis.

— Oui, c'est un jour de liquidation, mon mari fait danser les chiffres. On vous a peut-être dit

qu'il avait la folie des millions ; moi, qui suis sage comme Minerve, je viens au bal faire danser mes diamants.

— Eh bien ! prenez mon bras, Madame.

— Jamais ! Que dirait-on ici ?

— Avez-vous peur d'être expropriée ?

Tout en ne voulant pas, madame de Révilly mit sa main sur le bras d'Octave.

Il passa tant de monde à la fois qu'elle jugea qu'on ne la verrait pas. Mais elle était fort décolletée ; mais Octave était fort à la mode ; un haut personnage, qui connaissait bien le dessous des cartes de la bonne ville de Paris, accentua son sourire spirituel quand elle fit son entrée.

— Voyez, dit-elle à Octave, vous m'avez horriblement compromise, me voilà toute désorientée. Faites-moi valser bien vite pour me remettre.

Parisis pensait, tout à sa curiosité de l'éternel féminin, que madame de Révilly était un type ; beaucoup d'esprit et pas un atome de pensée. Elle demandait à valser pour se remettre, parce que le tourbillon était son élément.

Elle ne passait pas, elle tournait dans la vie.

Octave valsa avec elle. Ce fut un joli tableau

de les voir tous les deux, dans leur jeunesse et dans leur beauté, valser la valse des Roses avec la plus adorable désinvolture.

Les valseurs et les valseuses d'occasion qui encombraient le terrain s'étaient peu à peu effacés pour ces dilettantes et ces virtuoses.

Octave ne pouvait s'empêcher de penser que c'était la seconde fois dans la même journée qu'il entendait la valse des Roses, avec une vraie joie.

Madame de Révilly, qui aimait la valse jusqu'à s'en faire mourir, appuyait sa tête enivrée et haletante sur le sein de Parisis, qui tressaillait sous la chaleur de ses lèvres et sur la neige de ses bras.

Après la valse, madame de Révilly avisa deux chaises dans une porte et y entraîna M. de Parisis, tout en lui disant :

— Et maintenant, c'est l'heure des affaires sérieuses; vous m'avez demandé une audience, je vous l'accorde. Dépêchez-vous, car vous n'avez que cinq minutes. Voyez plutôt, voilà un danseur — une âme en peine — qui s'approche.

— Madame, je vous défends de danser le premier quadrille si ce n'est avec moi.

Madame de Révilly partit d'un éclat de rire, ce qui empêcha le danseur en disponibilité de venir jusqu'à elle.

— A merveille, dit madame de Révilly, je me croyais libre jusqu'à deux heures du matin, mais il paraît que mon mari vous a donné ses pouvoirs. Vous seriez bien attrapé si je vous prenais au mot et si je dansais avec vous, car je vois là-bas une belle dame qui vous lorgne avec les pâleurs de la jalousie.

— Madame, quand je suis dans le monde je n'y suis pas avec mes passions de la veille ; voulez-vous connaître ma philosophie de l'amour ? Le plus beau sentiment qui fasse battre le cœur est celui qui n'a pas de lendemain ; je m'explique : rencontrer une femme adorable comme vous, l'aimer tout à coup doucement et furieusement, rêver ensemble que Dieu nous a jetés sur la terre pour nous rencontrer une heure dans le souvenir du ciel, sous les nuées de feu de notre âme soudainement amoureuse, enivrés par un baiser suprême quand le cœur se précipite sur les lèvres, ah ! Madame, voilà le souverain amour, voilà le bonheur inespéré. Une heure ainsi passée

c'est un siècle, on s'en souvient toute la vie, on s'en souvient toute l'éternité.

Madame de Révilly n'était pas habituée à cette éloquence; elle regarda, toute surprise, Octave qui lui prenait la main, sous prétexte d'admirer son bracelet.

— Alors, pour vous, Monsieur, l'amour n'a pas de lendemain?

— Un lendemain peut-être, un surlendemain passe encore, mais que voulez-vous que fassent des amoureux qui tombent dans l'habitude? C'est odieux, c'est ridicule, c'est malséant. Si vous aimez le vin, je comparerais cela à ces gourmands qui ne boivent jamais d'une bouteille quand elle a été débouchée. Dans le flacon qui contient l'amour, cette liqueur de Dieu, il n'y a que la première goutte qui donne l'ivresse divine.

Madame de Révilly, pour la première fois de sa vie, ne s'aperçut pas qu'on dansait sans elle.

Octave lui fit très-sataniquement le tableau de son amour avec Guillaume de Montbrun, je veux dire qu'il en fit la caricature. Il montra à la jeune femme tout le ridicule de ces vieux soupirs évanescents, de ces poses académiques, de ces mensonges

officiels ; il étala devant elle avec une complaisance railleuse toute la friperie des rôles qu'on joue plus ou moins mal dans cette comédie éternelle ; il prouva que l'amour n'engendrait que la haine, que les chemins battus ne répandaient que de la poussière, qu'il n'y a en ce monde que des commencements, que la suite à demain veut toujours dire un roman ennuyeux qu'il faut donner à lire à sa fille de chambre.

Bien entendu que le nom de Guillaume de Montbrun ne fut pas prononcé.

M. de Parisis était si persuasif qu'à chaque mot la maîtresse de son ami se disait tout bas : « C'est pourtant vrai ! »

— Croyez-moi, reprit Octave, tout en appelant à lui l'éloquence des yeux, il n'y a en ce monde que l'imprévu et le premier chapitre. Un homme et une femme qui vont s'aimer sont adorables, parce qu'ils mettent en jeu toutes les forces, toutes les grâces, toutes les poésies de l'âme comme du corps ; un homme et une femme qui se sont aimés, mettent au fourreau, pour des temps meilleurs, leurs plus irrésistibles coquetteries : ils ne vivent pas, ils sommeillent.

— C'est pourtant vrai, murmurait toujours madame de Révilly; quand Guillaume est avec moi, il ne trouve plus rien à me dire.

Octave allait frapper son dernier coup.

— Il y a, Madame, un sentiment qui domine tous les autres, c'est celui de la dignité de l'âme.

— Ah! Monsieur de Parisis, vous allez me faire mourir de rire : c'est donc un sermon?

— Non, Madame; je reprends mon mot et vous allez le comprendre. Supposez un instant — c'est une supposition — que vous ayez eu un jour de passion; n'est-il pas bien plus beau à vous de briser tout de suite, que de traîner après vous un amant morfondu qui se bat les flancs pour se tromper et vous tromper vous-même? Qui n'a eu ses heures de folie? Ce sont celles-là que Dieu et la conscience pardonnent, parce qu'il faut bien subir les orages. Mais ce que Dieu et la conscience ne pardonnent pas, c'est de vouloir perpétuer sa folie quand la lumière s'est déjà faite dessus. J'estime bien plus une femme qui a eu dix amants par aventure qu'une femme qui garde un amant par réflexion.

— Je vous admire, voilà une nouvelle morale.

Dites-moi, est-ce que M. Duruy vous a autorisé à faire des conférences? Il fallait me dire tout de suite que je devais payer ma place. Et pourquoi me sermonnez-vous tout cela?

— La belle question! parce que j'ai valsé avec vous et parce que je vous aime.

Madame de Révilly parodia les deux vers de :
La Cigale et la Fourmi :

Vous m'aimez, j'en suis fort aise;

Eh bien! dansons maintenant.

On allait danser un nouveau quadrille.

— La danse n'est pas ce que j'aime, mais enfin il faut bien faire ce que vous voulez.

Octave se résigna. Mais il avait fait à peine une figure, quand il avisa un de ses amis, le marquis de Sedilo, à qui trois ou quatre quadrilles ne faisaient pas peur : il lui remit la main de madame de Révilly.

— Madame, mon ami, un gentilhomme italien qui danse toujours sur un volcan, va danser par intérim; nous nous retrouverons tout à l'heure, et vous me direz si vous êtes contente de lui.

— Est-il impertinent! pensa madame de Révilly.

Elle voulait se mettre en colère, mais il avait tant de séduction, jusque dans son impertinence ! L'interimaire était d'ailleurs un cavalier charmant. Quand le quadrille fut fini, madame de Révilly retourna à sa place et chercha des yeux M. de Parisis. Elle sentit tout d'un coup la solitude autour d'elle.

— Est-ce qu'il s'est envolé, maintenant qu'il a éloigné tous mes amis ?

Le marquis de Sedilo avait salué et s'était esquivé comme un homme qui va à ses affaires galantes.

Octave reparut et reprit sa place entre les deux salons.

— Eh bien ! Madame, mon ami vous a-t-il plu ?

— Oui, pour danser.

— Mais je n'ai pas eu la prétention de vous le donner pour qu'il vous enlève. A propos, jusqu'à quelle heure restez-vous ici ?

— Pourquoi cette question ? est-ce que vous avez la prétention de m'enlever ?

— Un autre dirait : — Peut-être, moi je dis :

— Oui.

— Vous êtes impayable.

— Vous comprenez bien, Madame, tout le danger que vous pourriez courir en retournant seule chez vous, là-bas, dans les solitudes du boulevard Haussmann ; demandez plutôt au préfet.

— Si bien qu'avec vous je ne cours aucun risque. Vous êtes admirable ! Et que diront mes gens ?

— Je sais bien que vous avez plus peur de vos gens que de l'opinion publique, mais si vous retournez seule chez vous, que diront-ils ? Ils verseront des larmes sur votre abandon. « La pauvre femme !... toujours seule !... un mari qui ne s'occupe plus d'elle !... un amant qui la trahit ! »

Madame de Révilly bondit et se leva à moitié.

— Un amant qui me trahit ! Qui vous a dit cela ? Par exemple, je voudrais bien voir qu'on m'accusât d'avoir un amant !

— Erratum ! Vous aviez un amant, mais vous n'en avez plus.

— Vous devenez fou, Monsieur, en me parlant ainsi.

Parisis prit l'éventail de la jeune femme et lui donna quelques bouffées d'air.

— Voyons, on n'écoute pas aux portes, nous sommes entre nous. Pourquoi dépenser mal à

propos des réserves de dignité? Je sais trop mon monde, Madame, pour ne pas savoir que M. Guillaume de Montbrun a été votre amant.

Madame de Révilly se mordit les lèvres et vit bien qu'il n'y avait pas à s'en dédire.

— Pourquoi *a été*, Monsieur, s'il vous plaît?

— Parce que j'ai appris à conjuguer les verbes au passé et au futur. *A été*, Madame, veut dire qu'il ne l'est plus.

— Et depuis quand, Monsieur?

— Depuis qu'il a rencontré mademoiselle Peau-de-Satin et qu'il achève de se ruiner dans la poussière de ses chevaux.

La jeune femme, toute bouleversée qu'elle fût, se contint, et de l'air du monde le plus dégagé, elle dit à Octave :

— Si nous allions prendre une glace?

— Oui, Madame. Et puisque toute l'Académie est ici, disons comme son Dictionnaire : Allons pictonner un peu.

Le tohu-bohu, le va-et-vient, le mouvement de la fête devaient masquer son émotion. Sa pensée rapide embrassa toute la période de son amour. Elle ne douta pas des paroles d'Octave,

surtout quand elle se rappela que depuis plusieurs semaines déjà Guillaume avait une expression de contrainte, sinon d'ennui. Elle jugea qu'il n'avait pas voulu briser, par un sentiment de commisération.

— Ces coquines-là ! murmura-t-elle.

M. de Parisis avait entendu.

— Ne m'en parlez pas, Madame, elles me prendront tous mes amis.

— Et vous par-dessus le marché.

— Oui, si les femmes du monde font toutes comme vous.

— Comme moi ?

— Oui, vous me jetez à la porte de votre voiture ou vous ne voulez pas venir dans la mienne.

— Quelle heure est-il ?

— Madame, il est l'heure de demander vos gens ou les miens.

— Allons toujours au buffet.

Celui qui étudie le cœur humain remarquera que la femme, créature idéale, mais gourmande, ne veut jamais perdre ses droits aux festins, quel que soit l'état de son âme. Le diable savait bien cela en lui donnant une pomme à manger.

Au buffet, madame de Révilly prit une tasse de chocolat, un petit pain au pâté de foie gras, une coupe de café glacé, un sandwich, un quartier d'orange et une grappe de raisin.

Que n'eût-elle pas dévoré, sans cette fatale nouvelle ?

Or, pendant qu'elle se désolait ainsi au buffet, M. Guillaume de Montbrun la regardait, tout en s'effaçant dans un groupe ; il était venu au ministère des Affaires Étrangères pour y rencontrer sa fiancée. Mais la vue de sa fiancée n'avait pu l'arracher tout à fait au souvenir de madame de Révilly. Il ne doutait pas du chagrin de sa maîtresse, car, dans son esprit, si Octave était avec elle, c'était pour consoler un peu ce pauvre cœur déchiré.

Il aurait bien voulu parler à son ami ; mais voyant que madame de Révilly reprenait le bras d'Octave, il remit sa curiosité au lendemain.

La jeune femme n'avait pas pris tout à fait au sérieux les plaisanteries de Paris. Elle se disait que Guillaume affichait peut-être une maîtresse pour mieux cacher son jeu.

Cinq minutes après, on criait du même coup du haut de l'escalier :

— Les gens de madame la comtesse de Révilly! — Les gens de M. le duc de Paris!

Ce qui fit dire au duc d'Aquaviva que dans ce hasard des noms jetés à la porte celui d'Octave sortait toujours à côté de celui d'une jolie femme. Simple rapprochement — du hasard.

Au moment où M. de Paris et madame de Révilly descendaient l'escalier, Octave, qui connaissait bien les hommes, dit à la jeune femme de retourner la tête.

— Pourquoi? lui demanda-t-elle.

— Parce que vous verrez M. Guillaume de Montbrun.

Octave avait bien jugé. La curiosité, l'amour et la jalousie avaient entraîné son ami jusqu'à l'escalier.

— C'est lui! dit madame de Révilly toute surprise. Que vient-il faire ici? Je suppose que ce n'est pas pour y trouver mademoiselle Peau-de-Requin?

— Non, mais supposez-vous qu'il y soit venu pour vous?

Madame de Révilly était furieuse.

— Ah! si je l'avais aimé! dit-elle.

Octave jeta ce mot profond :

— On n'a jamais aimé les amants qu'on n'aime plus.

La voiture de madame de Révilly se présenta la première. Octave donna la main à la jeune femme et se jeta résolûment à côté d'elle, après avoir dit à son groom de faire suivre son coupé.

C'était une charmante créature que madame de Révilly. Elle se révolta de voir Octave à côté d'elle ; elle voulut qu'il descendît, elle alla jusqu'à vouloir descendre elle-même. Mais il lui parla si doucement, il magnétisa ses colères avec tant d'à-propos, il lui prit les mains si amoureusement, qu'elle se laissa désarmer peu à peu.

C'est un joli voyage nocturne que celui du quai d'Orsay aux anciens abattoirs du Roule traversés aujourd'hui par le boulevard Haussmann. On part à deux heures du matin par la place de la Concorde, on suit l'avenue Gabriel, on trouble le silence de la rue de l'Élysée, on traverse la place Beauveau, on monte la rue Miroménil, et on est arrivé, comme par le chemin des écoliers.

Mais pourquoi est-ce un joli voyage ? Est-ce parce qu'on voit errer sur les quais les ombres

amoureuses des femmes du Directoire qui ont émaillé le Cours-la-Reine? Est-ce pour les bouquets des jardins de l'avenue Gabriel, illustrée par madame de Pompadour?

Demandez à M. Octave de Parisis.

J'oubliais de vous dire que c'est un joli voyage dans la voiture de madame de Révilly.

XXVIII

LE DERNIER MOT DE L'AMBASSADE

Quand Guillaume de Montbrun se présenta le lendemain chez son ami Octave de Parisis, il était pâle et inquiet.

— Et ton ambassade? lui demanda-t-il.

— Tout va bien, mon cher. Je te dois une bonne fortune.

— Une bonne fortune! dit Guillaume avec inquiétude.

— Oh! je ne parle pas de madame de Révilly. Mais je me suis trompé de porte.

Et Octave raconta son aventure avec madame d'Argicourt.

— Voilà pourquoi tout va bien, dit Octave en finissant de conter son aventure.

— Es-tu bien sûr qu'elle ne va pas venir comme une Hermione furieuse?

— Tout est fini, pas un mot de plus ! vous vous reverrez dans six mois.

Guillaume déguisait mal son émotion.

— La pauvre femme ! dit-il en soupirant, comment a-t-elle pris cela ?

— Mais elle a très-bien pris cela, répondit Octave qui n'avait pas dit un mot du mariage à madame de Révilly.

— Tu veux rire ?

— Veux-tu que je pleure avec toi ?

— Non ; mais je connais madame de Révilly, elle ne se consolera pas.

— Je la connais tout aussi bien que toi. Va te marier, elle aura la grandeur d'âme de ne pas aller aux noces.

— Et mes lettres ?

— Fumée que tout cela.

— Elle a tout brûlé ?

— Va te marier en paix.

Tout en ne sachant pas trop où il en était, res-

sentant à la fois la douleur d'avoir brisé et le bonheur d'être libre, il prit la main de son ami :

— Je te remercie.

— Il n'y a pas de quoi.

M. de Parisis ne put cacher un sourire railleur.

— Tu ris toujours, toi.

Guillaume ne put cacher un second soupir.

— Ah! c'était une belle maîtresse!

— Avec trois points d'admiration.

— Merci encore; la belle enfant que je vais épouser te devra son bonheur.

— Qui sait?

Ainsi se termina cette histoire d'une ambassade extraordinaire en l'an de grâce 1867.

Les affaires de cœur, qui sont les plus graves, puisque ce sont celles-là qui mettent le monde à feu et à sang, seraient toujours menées à bonne fin si on choisissait des diplomates comme Octave de Parisis.

Mais tout n'était pas fini. Cet imbroglio galant devait avoir son dénouement tragique.

Octave croyait trop que les femmes se donnent et se reprennent comme elles feraient d'un bouquet ou d'un éventail. Les plus légères et les plus

rieuses subissent plus profondément que les hommes les contre-coups de la passion. Madame de Révilly n'était pas consolée parce qu'elle avait commis un péché de plus : « On ne badine pas avec l'amour, » lui avait dit Alfred de Musset quand elle était toute jeune fille.

XXIX

LE NAUFRAGE DU CŒUR

Comme il l'avait dit, M. Guillaume de Montbrun épousa mademoiselle Lucile de Courthuys à la chapelle du Sénat.

Naturellement M. de Parisis alla à cette messe de mariage. Ce n'était plus une chapelle, c'était un salon. On croyait y continuer une conversation commencée la veille dans quelque belle société du beau Paris.

Quand il s'approcha de son ami Guillaume, il le trouva heureux, mais inquiet.

— Tout est bien qui finit bien, lui dit Parisis à mi-voix.

— Oui, mon ami, mais je ne serai peut-être content qu'après la lune de miel; j'ai toujours peur que madame de Révilly ne vienne troubler la fête.

Les deux amis s'étaient dit ces paroles très-rapidement à la fin de la messe.

La jeune mariée, toute radieuse qu'elle fût, semblait les interroger du regard. Elle s'était bien aperçue de l'inquiétude de son mari; elle devinait qu'Octave avait le secret de Guillaume.

Toute jeune mariée a un nuage à l'horizon.

Après la messe, Parisis s'en fut droit au boulevard Haussmann. Allait-il en amoureux désœuvré ou en philosophe curieux d'étudier les battements du cœur d'une femme trahie? Je crois que ces deux sentiments l'entraînaient à la fois; mais c'était surtout le premier, parce qu'il se disait : « Si madame de Révilly n'est pas chez elle, je monterai chez la belle Dijonnaise. »

On verra tout à l'heure qu'il monta chez la belle Dijonnaise, parce que madame de Révilly n'y était pas.

En s'approchant de l'hôtel de la jeune femme trahie, il vit neuf voitures de deuil suivant un

corbillard ; tout cela harnaché, pomponné, armo-rié, comme pour les enterrements de première classe. Un R sous une couronne de comte le frappa.

— Révilly ! dit-il tout à coup. Est-ce que ce serait son mari ?

Il espéra encore que cet R ne voulait pas dire *Révilly* :

Toutefois, quoique les voitures de deuil se fussent éloignées déjà, il s'arrêta devant la porte de madame de Révilly sans avoir le courage d'entrer.

Il passa de l'autre côté du boulevard, regardant aux fenêtres, comme s'il devait lire sur la façade de la maison.

Personne n'était aux fenêtres. Déjà il avait interrogé vainement le triste cortège. Tout en regardant la façade de l'hôtel de Révilly, il regarda la façade de l'hôtel d'Argicourt. Une figure lui apparut à demi voilée par un rideau de guipure. Il lui sembla que c'était madame de Révilly elle-même. Il entra tout joyeux à l'hôtel d'Argicourt.

Le concierge, qui avait voulu être du spectacle, n'était pas dans son « salon. » Comme Pa-

risis savait que le mari était en Bourgogne, il se hasarda à monter. Il sonna ; ce fut une femme de chambre qui ouvrit.

— Madame de Révilly ? lui dit-il.

Cette fille ne comprit pas et lui ouvrit le petit salon sans lui répondre. Madame d'Argicourt vint à lui.

— Ah ! que je suis heureux de vous voir, lui dit-il en lui serrant la main ; j'avais peur que vous ne fussiez dans cet horrible corbillard.

— La pauvre femme ! murmura madame d'Argicourt.

— Vous la connaissez donc ? demanda Parisis avec surprise.

— Mais vous êtes donc fou ! C'est madame de Révilly qui est morte.

Octave recula de trois pas.

— Oh ! Madame, je vous demande pardon, je croyais voir madame de Révilly.

— Comment ! elle était blonde et je suis brune ! Je vous remercie de vous rappeler ainsi ma figure.

— Que s'est-il donc passé ? demanda Parisis tout atterré.

Que s'était-il passé, en effet ? Trois jours auparavant une lettre de faire part était venue atterrir madame de Révilly. Naturellement c'était une amie qui, sachant son histoire amoureuse, lui avait envoyé la lettre de mariage de M. Guillaume de Montbrun avec mademoiselle Lucile de Courthuys. Elle ne vivait pas dans le monde où allait vivre son amant ; elle le croyait à Londres depuis la veille ; elle n'avait nuls pressentiments. Elle relut la lettre vingt fois, tout en l'inondant de larmes.

M. de Parisis avait pu, toute une nuit de bal, lui faire oublier M. de Montbrun par je ne sais quelle séduction inattendue ; la valse, les violons, les jolis propos, toutes les magies d'une fête nocturne lui avaient tourné la tête ; elle s'était abandonnée à un mouvement de passion subite. Mais le lendemain matin, en se réveillant, elle avait eu horreur de sa faute, et — voilà bien la logique des femmes ! — elle avait en elle-même demandé pardon à la fois à son amant et à son mari.

Octave croyait avoir séduit une femme ; il n'avait surpris qu'une expansion d'ivresse. S'il fût

venu frapper le lendemain à la porte de la jeune femme, certes ello ne lui eût pas ouvert. Si elle l'eût rencontré, elle se fût cachée. S'il lui eût parlé, elle se fût écriée : — Je ne vous connais pas !

Et que fit-elle après avoir lu cette lettre de mariage qui lui parut une lettre de mort ? Elle devait aller dîner à Chatou, chez des amis qui l'attendaient tous les jeudis. Elle y alla.

Il lui eût été impossible de rester chez elle où tout lui rappelait son malheur. La pauvre femme ne savait pas que le malheur est un hôte qui vous suit partout, plus terrible encore dans le voyage qu'à la maison ; car les figures étrangères vous refoulent plus loin encore dans l'enfer du désespoir.

Avant de monter en wagon, elle s'arrêta à l'église Saint-Augustin. Pourquoi ? Son second adultère lui avait-il ouvert les yeux sur le premier ? La seconde chute lui montrait-elle toute l'horreur de la première ? Ou n'était-ce que le chagrin de perdre son amant ?

Chez ses amis de Chatou, elle ne dit rien, elle cacha sa douleur, elle essaya même de sourire.

elle les trompa par quelques éclats de gaieté. On servit à goûter dans un petit pavillon de verdure au bord de l'eau, devant une barque toute pavoisée qui attendait. Comme on lui reprochait de ne toucher à rien, elle mangea des fraises et but coup sur coup d'un air de vaillance trois ou quatre petits verres de vin de Malaga. Après quoi on monta dans la barque, selon la coutume, car toutes les semaines on allait à Bougival, où l'on se rencontrait avec d'autres Amphitrites, Parisiennes en villégiature.

Les jeunes amies de madame de Révilly remarquèrent qu'elle était devenue silencieuse; elle penchait mélancoliquement la tête sur les vagues légères, murmurant à diverses reprises :

— N'est-ce pas que l'eau est belle aujourd'hui ?

Quand la barque s'approchait du bord, elle essayait de cueillir des roseaux et des fleurs aquatiques.

Elle cueillit un beau nénuphar qu'elle montra à tout le monde. On l'entendit qui disait presque tout haut :

— Quand je pense qu'il n'est pas venu me dire tout cela !

La barque avait repris le milieu du fleuve et voguait à pleine voile. Madame de Révilly se penchait au-dessus de l'eau et y trempait le nénuphar blanc cueilli sur la rive.

La fleur s'échappa de sa main.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle.

Était-ce pour le nénuphar ? Elle se pencha un peu plus et tomba.

— Oh ! mon Dieu ! crièrent à leur tour les deux amies.

Il y avait un homme qui conduisait la nacelle ; un hardi navigateur d'eau douce, qui, comme tous les navigateurs, ne savait pas nager. On sait avec quelle imprudence les Parisiens, et surtout les Parisiennes, s'aventurent sur la Seine ou sur les bords de l'Océan. Le jeune homme voulut s'élaner : ses sœurs le retinrent, tout en appelant. On avait vu reparaitre la robe de madame de Révilly ; mais on fut plus de cinq minutes sans qu'un sauveur se montrât. Quand on ramena la pauvre femme sur la rive, elle était bien morte. Vainement les médecins tentèrent tout, elle ne rouvrit pas les yeux. L'âme amoureuse et blessée était partie.

— Comprenez-vous cela ? dit madame d'Argicourt à M. de Parisis. Une femme qui riait toujours !

— Oui, dit Parisis ému profondément ; elle a pris son cœur au sérieux. Plus j'étudie les femmes et moins je les connais.

— Son mari ne se consolera pas, dit madame d'Argicourt. Il parlait, lui aussi, de mourir.

— Guillaume de Montbrun non plus ne se consolera pas.

Madame d'Argicourt accorda une larme à madame de Révilly.

— C'était la plus charmante voisine du monde ; je l'entendais chanter comme un oiseau, je la voyais sourire sur le balcon ; je sens que mon âme est tout en deuil.

Octave regardait la jeune femme.

— C'est étrange ! se dit-il à lui-même ; il me semble que je vois toujours madame de Révilly dans madame d'Argicourt.

— Adieu, Madame, reprit-il tout haut. Nous reparlerons d'elle.

Et quand il fut seul :

— Oh ! les femmes ! Quel abîme de ténèbres !

Cette pauvre morte ! elle avait trouvé tout simple de prendre un amant pendant que son mari jouait à la Bourse ; elle a trouvé tout simple de le trahir une belle nuit ; et parce qu'il l'a trahie lui-même, elle se jette à l'eau. Explique cela qui pourra : moi je m'y perds.

Et pensant aux deux femmes :

— Il me sera impossible de revoir jamais madame d'Argicourt.

XXX

LES MÉTAMORPHOSES DE MADemoiselle VIOLETTE DE PARME

C'était le samedi grande réception chez M. Mabile : fête de nuit, lanternes chinoises, palais vénitien, feu d'artifice et pour le bouquet fiançailles universelles. Ces beaux messieurs du Bois-Doré et ces belles dames du Bois-Joli ne s'étaient pas donné rendez-vous, mais on se rencontrait pour causer mariage et divorce.

Octave de Parisis allait comme tout le monde fumer çà et là un cigare à Mabile. Il avait diné ce samedi-là avec Miravault qui voulut bien lui donner le bras pendant vingt-huit minutes; à la

trentième minute il devait être au concert des Champs-Élysées.

Ils étaient à peine entrés qu'ils remarquaient que décidément le beau style serait toujours l'apanage des Françaises.

— Entends-tu ces vocables dignes des grammaires héraldiques.

C'était une jeune personne de dix-sept ans qui sortait du giron de sa mère et qui disait à une de ses amies.

— Ne me bêche pas, ma chère, ou je te donne du poing sur le baptême.

Réponse éloquente de la dame, ainsi apostrophée, en langue Javanaise, que je ne saurais traduire.

On s'était approché, il y avait déjà foule, quand arriva une femme à huit ressorts. Elle se drapa dans sa dignité et s'écria :

— Faites place, Mesdames et Messieurs, c'est une honnête femme qui passe.

Et elle passa.

Un Anglais qui ne savait pas marcher, s'entortilla dans la queue de sa robe. Elle se retourna avec une exquise politesse.

— Milord Muffleton! dit-elle avec un accent anglais.

L'offensé demanda des réparations.

— Des réparations! c'est vous qui me devez des réparations, puisque vous m'avez déchiré ma robe.

— Tais-toi! dit un ami de l'Anglais, ou je te fais mettre dedans.

— Tais-toi, ou je te fais mettre dehors.

— Madame, répondit l'ami de l'Anglais, tout cela peut s'arranger; un homme mal élevé dirait « sortez, » nous savons trop notre monde pour ne pas dire « sortons. »

Et on se donna rendez-vous pour les réparations au café Anglais.

Quelle était cette femme qui se donnait si bien en spectacle?

Octave ne fut pas peu surpris de reconnaître Violette, qui avait déchiré tout ce qui lui restait de sa robe virginale pour revêtir en pleine lumière la robe à queue épanouie.

Il n'y comprenait rien.

Il savait pourtant que les métamorphoses des femmes d'Ovide ne se font pas plus rapidement que les métamorphoses des femmes de Paris.

Violette l'avait reconnu, elle avait caché un battement de cœur, en laissant tomber sur lui un regard de haut dédain et d'amère raillerie.

— Violette ! dit-il, comme pour l'arrêter en chemin.

Elle ne se retourna pas. Il marcha plus vite, mais Miravault le retint.

— Tu sais, si tu as des affaires ici, je m'en vais.

Octave se remit au pas de son ami, se promettant de parler plus tard à Violette. Ils firent trois ou quatre tours. Violette était allée s'asseoir dans le « salon d'honneur, » où elle eut bientôt un cercle composé des hommes les plus à la mode.

Elle s'était donnée pour une étrangère, une femme déclassée qui venait de prendre les bains de mer à Brighton et qui allait faire sauter la banque à Wiesbaden.

Tout en tournant, Octave jetait sur elle un vif regard ; quoiqu'ils fussent séparés par tout un parterre des plus panachés et des plus bruyants, elle ne perdit pas un des seuls regards d'Octave ; elle le haïssait, mais elle désirait le voir, ne fût-ce que pour le jeter à ses pieds ; il avait brisé sa

vie, il avait brisé son cœur, elle aurait voulu le briser lui-même. C'était encore de l'amour, l'amour dans la colère. Elle était heureuse de se voir si bien entourée, croyant le piquer au jeu et le ramener à elle.

Elle ne se trompait pas. Octave avait cessé de l'aimer sous sa figure d'honnête fille, douce et sentimentale, tendre et dévouée comme une épouse, rêveuse et poétique comme une fiancée, toute à lui, fidèle jusqu'à la mort, le chien de la maison ; maintenant qu'elle était à tout le monde, qu'elle ne rougissait plus, qu'elle n'avait plus ni foi ni loi, qu'elle raillait tous les beaux sentiments, il sentit qu'il l'aimait encore. C'était un autre amour qui se relevait plus vigoureux sur les anciennes racines, amour étrange, furieux, terrible, qui met le feu dans le sang et l'enfer dans le cœur. Il eut pourtant la patience d'attendre que Miravault l'eût quitté pour aller dans le salon d'honneur.

Il ne s'inquiéta pas de la cour improvisée de Violette. Il dérangerait même quelques-uns de ses adorateurs, et, traînant une chaise à sa suite, il s'assit sans façon tout contre la dame.

— Violette ! expliquez-moi par quel chemin vous êtes venue ici.

Ce fut une révolution dans le cercle des courtisans de Violette.

— Comment, il la connaît !

— Tu sais bien que Parisis connaît tout le monde ; il l'aura rencontrée en Chine ou en Amérique.

— Pas de chance ! dit un jeune premier, dès que je veux parler à une femme, c'est toujours Octave qui me répond.

Aucun de ceux qui étaient là n'était homme à céder la place hormis à la pointe de l'épée. Tous étaient braves comme l'acier. Mais tel était l'empire d'Octave qu'on le reconnaissait toujours comme un maître ; on s'effaçait devant lui sans croire que ce fût un pas en arrière. Il faut bien que la supériorité ait ses privilèges ; d'ailleurs tout le monde voulait être l'ami d'Octave.

Après avoir regardé froidement l'homme qu'elle avait tant aimé, Violette détourna la tête et voulut continuer la conversation commencée avant l'arrivée de M. de Parisis.

Il répéta sa question, et comme elle le regar-

daît une seconde fois avec la même froideur, il partit d'un éclat de rire. Et alors ce fut elle qui le questionna.

— Pourquoi riez-vous ? Monsieur.

— Je ris — Madame — parce qu'en regardant votre main, j'y retrouve un souvenir d'une autre existence. Vous savez que je crois à la métempsycose ; or il y a bien longtemps, quand vous étiez une vertu irréprochable, vous avez mis à votre doigt cet anneau de six francs cinquante centimes, qui se cache comme une violette au milieu des roses, que dis-je, des roses ! ce sont des diamants.

Ramenée tout entière à sa vie passée, Violette se leva et demanda à Octave de faire un tour avec elle.

Tous les jeunes gens se regardèrent et s'offrirent des cigares.

— J'avais juré de ne plus vous parler, dit Violette au duc de Parisi, mais vous êtes le tyran de ma vie, dès que je vous revois, je redeviens esclave, je vous hais !

— Et moi aussi, dit Octave. Mais pourquoi êtes-vous ici ?

— Pourquoi je suis ici ? Il faut bien aller un peu dans le monde quand on est une femme du monde. Et d'abord, sachez que je ne suis plus Violette, je me nomme Violette de Parme. La pauvre petite Violette, de la rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, a été piétinée sous vos pieds ; son dernier parfum s'est envolé vers le ciel des amoureux.

— Violette de Parme ! à la bonne heure.

— J'ai monté en grade ; vous comprenez bien mon cher, qu'après votre gracieux abandon, c'était la vie ou la mort, la mort dans le tombeau ou dans quelque sombre atelier où l'on oublie tout à force de travail. Il n'y a que la joie du cœur, il n'y a que la vertu qui s'arrangent de tout, même de la pauvreté. La mort n'avait pas voulu de moi, je n'ai pas voulu d'elle, non plus que des pâleurs et des misères du travail. Ne vous étonnez pas de me voir ainsi, je suis votre œuvre. Adieu, mon cher, car je partirai demain à huit heures pour Dieppe.

XXXI

LE VOYAGE A DIEPPE

Un beau jour d'août, M. Octave de Parisis et mademoiselle Violette de Parme arrivèrent à deux heures de l'après-midi à l'hôtel Royal de Dieppe, ce qui fut un grand scandale, non-seulement dans la ville de Duquesne, mais encore dans toute la Normandie. — Une ville collet-monté dans une province bégueule !

Quoi de plus simple et de plus légitime ? M. de Parisis n'avait pas de conseil de famille et mademoiselle Violette était émancipée. Il n'y avait donc pas détournement de mineurs.

Mais ce qui scandalisait les mères de famille et les demoiselles à marier, c'est que M. de Parisis était du meilleur monde, allié aux plus hautes familles, convoité depuis longtemps pour un mariage par le faubourg Saint-Germain et par le faubourg Saint-Honoré.

Il y avait à l'hôtel Royal tout un groupe de dames de la cour : celles-là qui tous les hivers sont émaillées d'épithètes flamboyantes par les chroniqueurs à la mode.

A Dieppe on s'ennuie toujours un peu, même quand on s'amuse. Ce matin-là on s'ennuyait beaucoup à l'hôtel Royal; on attendait l'heure des promenades, on sommeillait sur les journaux du jour, on disait du mal de son prochain et de soi-même, quand M. de Parisis, qui conduisait son phaéton, un lorgnon dans l'œil, un cigare à la bouche, une demoiselle à côté de lui, entra dans la cour au bruit de ses deux chevaux bai-bruns.

Tout le monde se mit aux fenêtres.

— M. de Parisis !

Ce nom courut sur toutes les lèvres avec un sourire de curiosité et de surprise.

— Eh bien ! dit madame de Valbon en regar-

dant Violette de Parme du haut de son balcon, mais surtout du haut de sa grandeur : voilà ce qui s'appelle jouer avec l'audace.

— Il paraît, dit madame de Montchartrin, que M. de Parisis n'est pas embourbé dans la forêt des préjugés.

Depuis qu'il était né, M. de Parisis avait toujours tout bravé. Il ne s'inquiéta pas beaucoup des mines ébahies qu'il voyait autour de lui. Toutefois, il jugea qu'il était bien un peu trop en spectacle; c'était la première fois qu'il venait à Dieppe; il croyait que tout le beau monde était à Trouville; il n'avait pas pensé qu'il dût trouver tout d'un coup tant de figures de connaissances.

Mais il fut brave dans son rôle, car il était bon comédien dans la vie.

Il commença par demander deux salons et quatre chambres à coucher pour Violette.

— Madame la comtesse attend du monde ? dit un garçon qui avait vu une couronne sur le phaéton et sur les harnais.

— Oui, madame attend sa mère, sa grand-mère, son oncle l'archidiacre, et sa tante la chanoinesse.

Il dit cela assez haut pour être entendu de tout le monde.

— Pour moi, ajouta-t-il, il ne me faut qu'une chambre à coucher et un cabinet de toilette. J'oubliais : une écurie pour huit chevaux.

Quoiqu'il n'y eût que des sceptiques autour de lui, il parla si naturellement que nul n'eût osé dire qu'il raillait. On le tenait d'abord pour un homme si fantasque et si invraisemblable que les choses les plus impossibles n'étonnaient pas trop avec lui.

Il avait mis pied à terre. Mademoiselle Violette sauta dans ses bras. Il la confia à une fille de service et alla gaiement serrer la main à quelques amis de turf et de club.

— Quelle est donc cette ingénue ? lui dit l'un d'eux.

— Je ne la connais pas, dit froidement Octave : elle venait à Dieppe, nous avons voyagé ensemble ; elle m'a offert une cigarette et nous sommes les meilleurs amis du monde ; mais je n'ai vu ni son signalement, ni son dossier, ni ses états de service. Je crois qu'elle est encore à sa première campagne ; je n'en dirai rien, car je n'ai pas fait la guerre avec elle.

M. de Parisis s'assura que ses chevaux seraient bien logés et qu'ils auraient une bonne table; après quoi il monta, sans se faire prier, au troisième étage.

Une demi-heure après, il se jetait à la mer.

Une heure après il écoutait sur la plage, en compagnie de quelques fumeurs, la musique du Casino, une vraie musique normande.

A six heures, il dînait avec ces dames de la Cour, qui ne cessaient de l'interroger sur sa compagnie de voyage.

A huit heures, il était sur la jetée avec Violette, qui ne pouvait comprendre pourquoi la mer faisait tant de chemin sans avancer.

A dix heures il jouait aux jeux innocents avec les dames de la Cour;

A onze heures, il improvisait un lansquenet;

A minuit...

Ici le romancier tourne la page.

Le lendemain Octave alla voir ses amis au spectacle des baigneuses. Ils avaient tous des lorgnettes et regardaient les jolies évolutions de ces dames, comme on regarde les danseuses à l'Opéra.

On s'émerveillait d'un quadrigé de naïades : des intrépides qui savaient nager et qui jouaient au volant; joli jeu, où le vent, la vague et l'imprévu font danser les joueuses.

On entendait les cris et les rires. Gai tableau pour Isabey ou pour Ziem. La mer était bleue et perlée, quelques barques peuplaient l'horizon; le soleil, perdu dans les nuages transparents, répandait de vifs rayons sur les flots; les chevelures dénouées, ailes de corbeau et gerbes blondes, s'éparpillaient çà et là sur les vagues; la mer monta et rapprocha les joueuses : on s'arrachait les languettes. Chaque fois que s'en allait la vague amoureuse, on surprenait à travers la gaze humide la fine ou fière sculpture du pied, de la main, du cou, de l'épaule d'une de ces dames.

On affirma avec autorité que c'était le grand livre héraldique qui jouait au volant. On citait une duchesse, une marquise, une lady et une jeune fille de grand nom. Quel était l'enjeu?

Octave de Parisis eût été quelque peu étonné si on lui eût dit que presque tout son jeu de cartes était là. Il ne manquait que la dame de Pique. Sans doute, parce qu'il l'avait retournée.

Oui, la dame de Cœur, la dame de Carreau, la dame de Trèfle, elles étaient là toutes les trois qui se renvoyaient le volant.

Dans l'après-midi, quand la plage est encore déserte, quelques curieuses réunies à quelques désœuvrés, chuchotèrent en voyant arriver, toute blanche comme un pastel, dans le plus adorable négligé du monde, mademoiselle Violette de Parme un panier à la main.

Elle alla s'asseoir près de l'orchestre, sous une tente solitaire.

— Voyez donc comme elle se prélassé ? dit une dame.

— Non, dit une jeune fille, elle marche bien, voilà tout.

— Vous appelez cela bien marcher ! Elle va comme une tortue.

— C'est là ce qui lui donne cette grâce nonchalante qui lui sied à ravir.

Il y avait là un rhétoricien qui osa comparer en face de sa mère, mademoiselle Violette de Parme à un lys que le vent balance et à un cygne qui glisse sur un lac.

Quand la compagne de voyage d'Octave se fut

assise sur une de ces abominables chaises qui ornent la plage de Dieppe, elle regarda la mer et y perdit sa pensée.

La mer a de si grandes éloquences, qu'elle parle à toutes les âmes, même aux plus simples; elle ouvre dans la pensée je ne sais quels horizons inattendus. C'est un livre écrit en hébreu, mais les caractères ont des figures expressives qui disent mille choses étranges. Jusqu'ici Victor Hugo seul a osé illustrer ce beau livre. Mais l'âme la moins illuminée de poésie n'est pas tout à fait étrangère aux sublimités de cette langue de l'infini.

Je crois que mademoiselle Violette de Parme ne se jetait pas la tête la première dans l'abîme des rêveries, elle regardait en curieuse les embarcations légères toutes émaillées de robes et de casaques rouges, blanches, oranges; elle regardait les mouettes qui venaient se perdre dans la vague pour piper leur goûter.

Tout à coup, comme si l'amour du travail fût une habitude invincible chez elle, elle prit dans son panier une tapisserie commencée et se mit à l'œuvre sans presque lever les yeux, comme une

écolière bien apprise; elle filait un oiseau bleu couleur du temps.

Comme le matin, Octave vint sur la plage; son nom bourdonnait à toutes les oreilles, mais il semblait très-insouciant des contes débités sur lui. La raillerie des autres ne montait jamais « à la hauteur de son dédain. »

Il alla saluer gravement Violette et il lui parla avec une certaine réserve; quiconque eût bien étudié, n'eût reconnu entre lui et elle qu'une amitié de passage qui ne viole pas les bienséances par des airs de familiarité à la mode dans le beau monde. Les voisines furent mêmes édifiées par la conversation.

— Eh bien! disait M. de Parisis. comment vous trouvez-vous à Dieppe? Est-ce que vous y ferez une saison? L'air de la mer vous va à ravir. Avez-vous reçu des lettres de votre famille?

Et mademoiselle Violette répondait :

— Je ne m'ennuie pas, mais je n'ose me hasarder dans ces vagues furieuses. Je suis très-copurariée de n'avoir pas reçu de lettres ce matin. Je vous ai dit que l'archidiacre avait la goutte. Je suis allée prier pour lui aux deux églises. Je ne

sais pas si l'air de la mer me va bien, mais je sais que j'ai déjeuné comme quatre. Si vous voyez par là ma femme de chambre, dites-lui de m'apporter des pêches.

En un mot, une conversation irréprochable; j'oubliais de vous dire que Violette termina sa période par un adorable :

— Tu sais que tu m'embêtes.

Ce à quoi Octave répliqua :

— Ce n'est pas étonnant, car je m'embête tant moi-même!

C'était le thermomètre de toute la plage.

M. de Parisis ne prit pas racine auprès de sa maîtresse, il alla s'asseoir en face, contre le Casino, dans un groupe de jeunes femmes qu'il n'avait pas encore saluées à Dieppe.

On ne manqua pas de lui demander ce que c'était que cette belle inconnue, cette Ophélie de Shakespeare, peinte par un aquarelliste d'aujourd'hui, Chaplin ou Vidal — ou plutôt peinte par elle-même.

Il continua son jeu; il ne la connaissait que pour avoir voyagé avec elle. C'était une jeune fille excentrique de la plus haute vertu qui crai-

gnait d'autant moins la vie à la diable qu'elle était plus vertueuse. Elle voyageait incognito comme les princesses ; elle avait un frère zouave pontifical ; un oncle archidiacre et une tante chanoinesse. Il désirait entrer un peu plus dans son intimité, mais il n'espérait pas franchir les limites des civilités puériles et honnêtes.

Dans le groupe qui l'écoutait, il remarqua, de prime abord, une jeune fille, qui avait un oiseau bleu sur son chapeau.

Il reconnut la belle fille du bois de Boulogne et de l'Opéra dans cette blonde aux yeux noirs, d'une beauté étrange, qui n'avait aucun des caractères des beautés de convention, avec sa fierté si noble et si naturelle. Elle rappelait ces figures à la Corrège et à la Prudhon qui, à première vue, vous prennent l'âme comme le corps : un nuage de volupté dans la pureté idéale des yeux, sur la virginité des lèvres un aiguillon d'amour. On voudrait les aimer avec violence et avec douceur ; on voudrait vivre et mourir pour elles. C'est le mariage le plus profond et le plus impénétrable des sens et de l'esprit, l'étreinte des bras et l'expansion du cœur.

C'était la première fois que Parisis voyait ou croyait voir sa cousine de si près. Naturellement il ne se doutait pas qu'il avait devant lui la Marguerite des Marguerites et la Dame de Cœur.

Elle aussi filait de la laine comme mademoiselle Violette. Singulier rapprochement ! pendant que mademoiselle Violette filait un oiseau bleu, mademoiselle Geneviève de La Chastaigneraye filait un bouquet de violettes.

Quoique la jeune fille semblât ne pas écouter les propos de M. de Parisis, elle entendait mot à mot et souriait du coin des lèvres.

Les trois dames qui étaient autour d'elle, la marquise de Fontaneilles, la princesse de Campagnac et lady Harrisson, furent saluées à cet instant par deux jeunes gens qui, ne connaissant pas M. de Parisis, allaient passer outre. Mais, sans doute, ils étaient de bonne prise ou de bonne rencontre, car les trois dames se levèrent soudainement comme si elles eussent obéi à la même idée. Mademoiselle de La Chastaigneraye se trouva donc seule un moment avec M. de Parisis.

— Mademoiselle, — si je puis m'exprimer ainsi, — dit Octave gravement, voulez-vous me

dire pourquoi vous avez souri si malicieusement quand j'ai parlé ?

— Monsieur, dit Geneviève, j'ai souri comme cela m'arrive chaque fois que je vais à la comédie.

— Je suis donc un comédien ?

— Oui, Monsieur. Quand vous parlez à des comédiennes comme ces trois dames, je veux dire à des femmes familières aux planches du monde, qui ont appris comme vous l'art de parler pour déguiser leurs pensées, vous avez la chance d'être cru sur parole : elles ont tant de fois bronillé le mensonge avec la vérité, qu'elles ne savent plus reconnaître le vrai du faux. Mais moi qui, dans la vie, ne suis pas encore entrée en scène, même pour jouer la dernière ingénue, j'ai traduit ce que vous avez dit dans la vraie langue des cœurs simples.

— De grâce, Mademoiselle, donnez-moi votre traduction.

Geneviève regarda du côté des trois dames.

— Je veux bien, dit-elle sans se faire prier ; je commence par vous avertir que je sais la géographie du monde sans avoir beaucoup voyagé sur

« son intimité, vous désirez en sortir, mais les
« hommes ne savent jamais battre en retraite
« dans ces batailles perdues. » Voilà, Monsieur,
ma traduction littérale.

— Mademoiselle, si j'étais de mauvais goût, je dirais votre traduction libre ; mais vous avez parlé si juste, partant si bien, que je serais indigne de vous répondre, si je prenais un masque avec vous. Dites-moi qui vous a donné cette pierre de touche ?

— Vovez-vous, on a beau faire pour enchâsser le strass, il se trahit lui-même en face du diamant. Ma pierre de touche c'est mon cœur, Monsieur. Dans la jeunesse l'âme est une petite goutte de rosée que Dieu a mise sur une pervenche ou sur une violette : la goutte de rosée réfléchit le ciel, elle voit tout, jusqu'à l'étoile la plus lointaine, jusqu'aux nuages les plus perdus. Quant les passions sont venues, la goutte de rosée tombe dans le torrent que roule le sable des montagnes : elle ne voit plus que le chaos.

— Vous avez raison, voilà pourquoi la jeunesse est une perle sans prix.

Et M. de Parisis ajouta :

— Mais dites-moi, Mademoiselle, à quelle école avez-vous été ?

— A l'école de Dieu.

En disant ces mots, Mademoiselle de La Chastaigneraye leva ses grands yeux noirs veloutés sur M. de Parisis. C'était le regard de la vertu même. Ces beaux yeux, vaillamment ouverts et doucement ombragés par de longs cils, répandaient une si divine expression de candeur, que M. de Parisis fut atteint au fond de l'âme. Lui que tant de femmes avaient regardé avec amour, avec volupté, avec passion, il tressaillit, comme atteint d'une émotion jusque-là inconnue. Il avait toujours nié ce qu'il appelait la beauté et le charme des pensionnaires ; il reconnut qu'il avait nié la première moitié de la femme.

Les trois dames revinrent s'asseoir.

— Eh bien ! M. de Parisis, dit la duchesse, vous avez déposé votre carte sur la chaise de notre belle amie. Je vous avertis que ce n'est pas la première carte, et que son cœur ne reçoit personne, même dans l'antichambre.

Survint une visite. M. de Parisis se rapprocha de Geneviève.

— Je n'ose pas, lui dit-il doucement et avec un sentiment de mélancolie, mettre ma carte à vos pieds. Je suis comme le voyageur qui cueillerait bien une fleur sauvage dans le ravin, mais qui ne la cueille pas pour ne pas faire tomber la goutte de rosée dans l'abîme.

Geneviève rougit et pâlit; pour la première fois de sa vie, elle saisit son éventail et le passa devant sa figure.

Le fameux soir du bal masqué, elle n'avait qu'un loup.

Octave de Paris se sentait comme emparadisé; il regardait Geneviève avec adoration : il lui sembla qu'un rayon descendait dans son âme et y répandait une lumière toute divine.

— A propos, dit la marquise de Fontaneilles, qui avait voulu réserver son effet, je ne vous ai pas présenté à mademoiselle Geneviève de La Chastaigneraye.

— De La Chastaigneraye ! s'écria M. de Paris.

Il se leva et s'inclina :

— Mademoiselle, vous êtes ma cousine ; j'ai l'honneur de vous présenter M. Octave de Paris ; car vous ne m'avez jamais vu.

Geneviève, qui jusqu'à ce jour n'avait pas menti, ne s'en acquitta pas trop mal :

— Je vous ai vu, Monsieur mon cousin, mais c'est du plus loin qu'il m'en souvienn.

— Ma cousine, il faut que je vous embrasse!

— Oh ! mon cousin, devant la mer, que dira le flux?

— Le flux reculera épouvanté, dit madame de Campagnac.

On s'embrassa vaillamment, ce qui n'eût pas peu surpris mademoiselle Violette de Parme, si elle n'eût alors regardé un grand d'Espagne qui fumait pour elle.

Cigare d'Espagne de première classe!

Parisis parla de sa tante; du séjour à Paris, de son regret de n'avoir pas vu Geneviève.

— Moi, mon cousin, je vous voyais tous les jours.

— Où donc?

— Partout. Au Bois, à la Cour, à l'Opéra.

— Ah ! oui, je me souviens. Il fallait donc me dire que j'avais la plus belle cousine du monde!

— Il fallait le deviner.

— Expliquez-moi, ma cousine, par quel mi-

racle nous nous retrouvons ainsi, nous qui sommes Bourguignons, sur cette plage normande, comme des naufragés.

— Rien ne s'explique, mon cousin; il est impossible de trouver un sens aux grands événements qui bouleversent le monde : comment voulez-vous savoir pourquoi nous nous rencontrons ici? Je suppose que ce n'est pas pour me voir que vous y êtes venu.

Geneviève jeta un rapide regard vers mademoiselle Violette.

— Je vais vous le dire, pourquoi vous êtes ici tous les deux, reprit madame de Campagnac : c'était écrit là-haut; c'est la destinée qui a marqué votre rencontre ici; je ne suis pas une tireuse de cartes, mais je lis dans les astres — et dans les cœurs.

On entama une causerie à perte de vue sur le hasard et sur la destinée. Personne ne fut convaincu; tout s'évanouit dans les notes harmonieuses de la valse de Faust, qui se maria amoureusement aux hymnes de la mer.

M. de Parisis avait tenu bon, malgré les signes de Violette; mais Violette ayant brisé son

éventail, il jugea qu'il ne lui restait que le temps d'aller à elle.

Il salua les dames, tout en disant :

— Nous reparlerons de cela.

En allant vers Violette, il murmura : « Quel malheur que Geneviève soit ma cousine ! »

Il lui sembla que tout son amour était déjà tombé à la mer. Le cœur aime l'inconnu ; a beau aimer qui vient de loin.

— On n'a jamais aimé sa cousine, reprit-il.

Violette fit une scène. Il dina avec elle pour l'apaiser. Mais il était distrait. Violette lui demanda s'il se croyait toujours au bord de la mer avec les femmes comme il faut.

— Chut ! dit Octave, pas un mot sur ces dames.

Violette parla plus haut et débita des malices sur les grandes dames qui prennent aux petites leurs modes et leurs amants.

Octave se fâcha et sortit seul pour aller fumer vers la jetée. Quand il revint, une demi-heure après, on lui dit que Violette était partie par le train de huit heures avec le grand d'Espagne.

— Tant mieux ! dit-il.

Ce fut son premier mot. Son second mot fut : Tant pis.

Violette était partie furieuse et jalouse. Elle croyait se venger.

Le duc de Parisis alla au concert du soir, espérant trouver sa cousine Geneviève avec madame de Fontaneilles et ses autres amies.

Geneviève et la marquise étaient parties par le train de huit heures.

Il ne prit pas racine à Dieppe. Il partit par le train de minuit. Il ne chercha pas Violette. Il courut chez la marquise de Fontaneilles, où il apprit que mademoiselle de La Chastaigneraye était allée rejoindre sa tante au château de Champauvert sans s'arrêter à Paris. Mademoiselle Régine de Parisis, tombée malade, avait rappelé sa nièce par un télégramme.

— J'irai voir ma tante, dit le duc de Parisis en pensant à Geneviève.

XXXII

LES CINQ MILLIONS DE MADemoisELLE RÉGINE DE PARISIS

Mademoiselle Régine de Parisis avait été prise par une pleurésie dans son parc un jour d'orage ; le médecin de Champauvert, qui était pourtant un médecin *tant mieux*, lui parut inquiet. Elle se résigna saintement à mourir, mais elle ne voulait pas mourir seule.

Dès le retour de Geneviève, le médecin l'avertit qu'elle allait perdre sa tante.

— Je meurs contente, dit la vieille demoiselle en essayant de soulever sa main pour re-

pousser Geneviève, comme si elle eût peur d'être étouffée par ses embrassements. Prends garde ! l'air me manque, je ne respire plus.

Et regardant sa nièce avec cette belle joie des cœurs aimés qui se retrouvent :

— C'est fini, ma pauvre Geneviève ! Je ne te reverrai plus bientôt, toi que j'ai bien aimée ! Mais, enfin, je me console déjà, je meurs en Dieu et je trouverai d'autres anges là-haut.

Naturellement Geneviève voulut convaincre sa tante qu'elle n'était pas malade.

— Si, si, si, je suis bien malade. La preuve, c'est que j'ai fait mon dernier testament.

— Votre dernier testament, ma tante ! Pourquoi faire ?

— Pourquoi faire ? pour faire le bien. Je connais mon monde ; il y a ceux qui m'aiment, et il y a ceux qui aiment mon argent. Pour ceux-là, je t'en répons, ce sera un amour tout platonique ; mais pour toi...

Mademoiselle de Parisis essuya deux larmes.

— Tiens, reprit-elle, prends ma boîte à ouvrage.

Geneviève prit la boîte à ouvrage et voulut la donner à sa tante.

Octave, celui qu'ils appellent le prince Bleu vivrait à Clichy depuis longtemps. Tout l'argent qu'il a gagné aux courses, il l'a peut-être donné aux pauvres; or Dieu sait si cet argent des courses le ruinait. C'est à qui gagne perd.

— Tais-toi, donc, ma belle! Si Octave a donné aux pauvres, c'est qu'à Paris les pauvres sont des femmes, — et quelles femmes!

Geneviève avait recueilli dans son voyage à Paris quelques belles actions anonymes d'Octave. Elle les dit à sa tante, en leur donnant une grandeur toute épique.

— Allons! allons! dit mademoiselle de Parisis, tout cela est bien; mais quoi de plus naturel à un Parisis? Ne faut-il pas canoniser Octave pour avoir ouvert ses mains pleines d'or! Pour moi, je ne lui pardonne pas de ne pas t'avoir épousée sur ma prière.

— Mais, ma tante, n'oubliez pas la légende des Parisis. Et d'ailleurs je n'ai jamais voulu sérieusement épouser Octave.

— Est-ce bien vrai, ce mensonge-là?

Geneviève conta à sa tante la rencontre sur la plage de Dieppe.

— Je vous jure, ma tante, que je serai la duchesse de Parisis.

Tout en parlant, Geneviève avait apporté une plume trempée d'encre et une belle feuille de papier.

— Écrivez, ma tante.

— Que veux-tu que j'écrive?

Geneviève dicta un autre testament à sa tante, mais mademoiselle de Parisis s'écria :

— Jamais je n'écirai cela !

Elle mourut le lendemain dans l'après-midi.

Geneviève donna l'ordre d'envoyer des dépêches télégraphiques à toute la famille, mais elle dicta elle-même le billet à Octave :

*« M. Octave de Parisis, avenue de l'Impératrice
à Paris. »*

« Ma tante vient de mourir; je suis désespérée.
« et vous ne viendrez pas ! »

« GENEVIÈVE DE LA CHASTAIGNERAYE. »

Octave partit à l'instant même.

Il arriva pour les funérailles; il embrassa fraternellement Geneviève et alla coucher au château de Parisis.

Quand le matin il salua la sépulture de sa famille, il lui sembla qu'il assistait encore à des funérailles, tant il retrouva vivant le souvenir familial.

On vint le chercher à midi, pour commencer l'inventaire des papiers de la succession de sa tante Régine; il avait voulu d'abord se faire représenter, mais le juge de paix et le notaire avaient insisté pour qu'il fût là à cause des innombrables testaments ou codicilles que sa tante railleuse s'était amusée à faire.

C'était la toile de Pénélope.

Cette femme, qui avait passé sa vie sans faire un pas, tout occupée à prier Dieu et à mettre une pièce d'or sur une pièce d'or, avait beaucoup vécu par le rêve. L'action ne l'avait jamais tentée; son amour pour l'argent était un amour tout platonique, puisqu'elle le cachait et ne s'en servait pas. Mais une de ses plus grandes distractions était de rêver à toutes les folies de luxe, à toutes les aventures de voyage, à toutes les bonnes

œuvres, à toutes les féeries qu'elle pourrait réaliser avec les mains pleines d'or.

En ces dernières années, elle n'avait plus songé qu'à ses héritiers. Chaque fois qu'elle faisait un testament, c'était pour suivre de la pensée dans l'avenir les évolutions de sa fortune. Elle se disait bientôt qu'elle s'était trompée; elle choisissait un autre héritier, jusqu'au jour où elle se prouvait qu'elle s'était trompée encore.

Tantôt c'était une nièce, tantôt c'était un neveu, tantôt un arrière-cousin qui courait les Indes, tantôt une communauté religieuse; jamais on n'avait tant tourmenté le papier timbré; mais on ne joue pas tous les jours avec cinq millions.

On savait dans le pays que mademoiselle Régine de Parisis recommençait toujours l'œuvre de ses dernières volontés; elle ne s'en cachait pas d'ailleurs, elle disait à tout le monde qu'elle léguerait des surprises. Son seul chagrin, dans l'idée de la mort, c'était de ne pas pouvoir soulever la tête dans son tombeau pour voir la figure de ses héritiers.

Octave de Parisis, quoiqu'il fût le vrai chef de la famille, paraissait avoir bien moins de chances

qu'aucun autre à cet héritage. Il n'était jamais venu voir sa tante, il lui écrivait, à peine une fois l'an, des lettres de quatre lignes, d'un tour charmant, il est vrai, mais trop sommaires en vérité. En voici une qu'on retrouvait dans la correspondance de la tante Régine :

« Bonjour ma tante ! Adieu ma tante !

« Quel bonheur d'avoir une tante comme vous,
« et quel malheur de ne la voir jamais ! J'ai votre
« portrait et je vous parle tous les matins ; vous
« me dites des choses qui me vont au cœur ; je
« jure tous les soirs que j'irai me jeter dans vos
« bras, mais je ne suis qu'un neveu dénaturé, et
« je mérite toutes vos malédictions !

« OCTAVE DE PARISIS. »

Après tout, avec une tante fantasque comme celle-là, cette lettre était peut-être un vrai titre à l'héritage. Un héritier vulgaire eût écrit des platitudes au moins douze fois l'an.

Le dernier hiver, comme on sait, il avait vu sa tante à Paris, mais il ne lui avait pas fait les caresses d'un héritier présomptif. Une fois il avait

refusé de dîner avec elle, une fois seulement il avait trouvé une heure de loisir pour prendre le thé, sachant d'avance que Geneviève ne serait pas là. Il avait été jusqu'à faire le reversis; mais il n'était pas homme à prendre de bonnes habitudes; rien n'avait pu le décider à retourner chez sa tante Régine de Parisis, un peu parce qu'il ne trouvait jamais une heure pour bien faire, un peu beaucoup dans la peur de rencontrer sa cousine.

Il ne désespérait pourtant pas de sa part d'héritage. Il représentait à lui seul le beau nom de Parisis : sa tante n'avait pu vouloir deshériter son nom.

On commença l'inventaire des papiers. Il y avait cinq héritiers directs : Octave de Parisis; mademoiselle Geneviève de La Chastaigneraye; un jeune lieutenant de vaisseau, absent pour le service de l'Empereur; madame Portien, une Parisis qui s'était encanaillée; et enfin deux petites filles qui étaient au couvent et que représentait un second notaire.

Cette madame Portien n'était aimée de qui que ce fut dans la contrée parce, qu'elle était avare et méchante. Il y a dans toutes les familles l'image

du bien et du mal. Geneviève était l'ange, madame Portien était le démon. Et ce n'était pas un joli démon.

Le premier notaire apportait quatre testaments déposés en son étude; le quatrième détruisait naturellement les trois premiers. Octave demanda qu'ils fussent tous lus par ordre de date, pour montrer les diverses inspirations de la testatrice.

Tous commençaient invariablement par cette formule ancienne : Je donne mon âme à Dieu.

Dans le premier testament, elle ne dérangeait presque rien à l'esprit de la loi; elle se contentait de faire quelques legs aux pauvres du pays.

Dans le second, elle donnait le donjon de La Roche-l'Épine à son neveu Octave de Parisis, à la charge par lui d'en remettre les revenus à l'hospice de Tonnerre où elle avait failli se faire sœur de charité.

Dans le troisième, elle donnait un million hors part à sa nièce Geneviève de La Chastaigneraye.

Dans le quatrième, ce million passait aux deux petites orphelines.

Le notaire ne connaissait pas d'autres testaments. Il remua beaucoup de parchemins, des titres

de la terre de Champauvert et de La Roche-l'Épine. Pendant qu'il semblait chercher, Octave et Geneviève se regardaient avec un sourire de quiétude.

Des cinq héritiers, Octave et Geneviève étaient les seuls qui fussent, comme on dit, intéressants. Et, en effet, c'était les seuls pauvres. Geneviève n'avait rien ; Octave n'avait plus rien, à moins que les mines des Cordillères ne se rouvrirent pour lui par miracle.

Pourquoi la tante avait-elle abandonné sa nièce dans le quatrième testament ? C'était inexplicable. Geneviève était l'ange, le charme, le sourire de sa vie ; elle était là toujours qui lui donnait son bras pour se promener, sa voix pour lire, sa gaieté pour la reconforter. La jeune fille avait pourtant ses heures de rêverie, ses mouvements fantasques, ses tristesses soudaines. En certains jours, elle avait pu blesser sa tante sans y penser.

— Quelle est la date du quatrième testament ? demanda tout à coup Geneviève.

— Deux août, répondit le notaire.

— Ah ! oui, je comprends, reprit Mademoiselle de La Chastaigneraye.

Elle se tourna vers Octave :

— Vous rappelez-vous notre rencontre à Dieppe ?

— Si je me la rappelle !

Et se penchant vers elle :

— Pas un mot tombé de vos lèvres ce jour-là n'a été oublié par mon cœur.

— C'est beau de me dire cela à l'heure où je suis déshéritée. Eh bien ! figurez-vous, mon cher cousin, que ce jour-là ma tante, qui ne m'avait accordé que quinze jours, m'a déshéritée parce que le dix-septième jour je n'étais pas encore retournée chez elle. Mais rassurez-vous, il y a d'autres testaments, je n'en doute pas.

A cet instant même, le notaire venait d'en trouver un sous une enveloppe qui portait ces mots : *Papiers précieux.*

Ce testament voulait que la fortune fût partagée selon les droits de chacun, quand mademoiselle Geneviève de La Chastaigneraye aurait pris d'abord le donjon de La Roche-l'Épine, les fermes qui en dépendaient et tous les loyers en retard. Les deux petites filles auraient pour elles, outre leurs parts naturelles, les bijoux, les perles et les diamants, cent mille francs à peine.

Je ne parle pas du codicille qu'on trouva dans la même enveloppe, il ne renfermait que des legs minimes, au curé de Champauvert et au médecin de La Roche-l'Épine.

Dans une autre enveloppe, qui portait ces mots : *Papiers à brûler*, on trouva une douzaine de testaments d'une date antérieure, qui témoignaient de l'esprit inventif et romanesque de la tante Régine. Ici elle donnait cent mille francs à l'homme le plus ignorant des trois villages où elle avait ses terres ; là elle donnait le double au savant qui ferait le meilleur mémoire pour prouver qu'on peut vivre deux cents ans ; plus loin elle constituait une rente de douze mille francs à celui qui se chargerait de ses chiens et de ses oiseaux ; enfin elle allait donner cinq cents mille francs à Louis XVII, toute à cette pensée que la Providence n'avait pas abandonné l'enfant royal.

Octave commençait à désespérer, il voyait bien, par la lecture de tous ces testaments, où son nom était à peine prononcé pour des bagatelles, que ce n'était pas à Champauvert qu'il retrouverait une fortune.

— Au moins, se disait-il, je serais consolé si

la meilleure part revenait à ma belle cousine.

— Je sais un autre testament, dit tout à coup Geneviève, je ne l'ai pas lu, mais j'ai vu ma tante qui, déjà malade, l'écrivait d'une main tremblante.

— Où est-il? demanda le notaire.

— Je crois qu'il est dans la boîte à ouvrage qui a été enfermée dans la cassette aux bijoux.

On leva les scellés de la cassette aux bijoux, on l'ouvrit avec quelque émotion, on y trouva non-seulement le testament indiqué par Geneviève, mais deux autres encore.

Le notaire éleva la voix.

— Je lirai les autres testaments tout à l'heure, mais je vais lire celui-ci dont la date indique que c'est la dernière et suprême volonté de mademoiselle Régine de Parisis.

Et il lut tout haut :

« Ceci est mon testament.

« Je donne mon âme à Dieu. Que la terre soit
« légère à mon corps!

« J'institue pour ma légataire universelle made-
« moiselle Anne-Geneviève de La Chastaigneraye,
« ma nièce bien-aimée, qui a été pour moi une

« fille, qui a été pour moi un ange. Elle dispo-
« sera de toute ma fortune sans aucune réserve,
« de tous mes biens, meubles et immeubles, quels
« qu'ils soient, à la charge par elle de donner
« cent mille francs à chacun de mes héritiers
« naturels.

« Tous les ans, le jour de ma fête, soit qu'elle
« habite Paris ou Champauvert ou tout autre
« pays, elle prendra deux poignées d'or dans ses
« petites mains en allant à la messe et les don-
« nera au premier pauvre qu'elle rencontrera.

« Telles sont mes dernières volontés.

« 3 août 1866.

« ANGÉLIQUE-RÉGINE DE PARISIS. »

Après la lecture de ce testament, il se fit un grand silence. Tout le monde fut convaincu que c'était le dernier mot.

Octave se leva solennellement, prit les mains de sa cousine, la baisa solennellement sur le front, et lui dit d'une voix haute :

— Ma chère Geneviève, voilà ce qui s'appelle de la justice ; je crois que personne ici ne s'avi-

sera de réclamer contre les dernières volontés de ma tante. Ce qui est écrit ici est écrit là-haut.

Ces paroles firent une grande impression : on sentait qu'elles étaient dites du fond du cœur. Octave avait de trop nobles sentiments pour jouer à l'hypocrisie. Sa tante lui eût laissé un million qu'il n'eût pas trouvé cela mal : mais quoiqu'elle ne lui laissât que cent mille francs, de quoi vivre cent jours, il trouva cela bien.

Madame Portien n'était pas à cette hauteur, il lui fut impossible de cacher son chagrin et son dépit. Elle hasarda quelques mots tout à fait dignes d'elle ; il lui semblait que les testaments les meilleurs ne sont pas bons ; puisque la loi a réglé les successions, on avait toujours tort de violer, par le caprice d'un moment, les règles immuables de la loi et de la nature ; dans un pareil héritage, puisqu'il y avait cinq héritiers et cinq millions, le mieux eût été de laisser aller tout naturellement un million à chaque héritier ; enfin elle ne désespérait pas de voir mademoiselle Geneviève de La Chastaigneraye se contenter de quelques avantages comme le donjon de La Roche-l'Épine qu'elle aimait beaucoup, et

abandonner à ses cousines et à ses cousins une part plus sérieuse que les cent mille francs indiqués par le testament.

Octave reprit la parole. Il ne comprenait rien à ce que disait sa cousine Portien ; quand un testament était fait, c'était la loi, puisque la loi autorise es testaments.

La cousine Portien répliqua qu'elle était bien sûre que Geneviève ne pensait pas comme Octave.

Geneviève ne dit pas un mot. Sa figure sibyllique n'exprimait pas sa pensée. Elle admirait Octave et savourait dans son cœur toutes les joies de son admiration. Elle avait subi trop de rebuffades de sa cousine Portien pour s'attendrir sur le désespoir de cette femme qui ne pardonnait à personne sa mésalliance.

La vacation avait été fort longue. Le notaire dit qu'il allait lever la séance pour faire enregistrer le testament.

— Et si on en retrouve un autre ? dit madame Portien.

— Cela n'est pas impossible, dit le notaire des deux jeunes orphelines.

— Non, répondit Geneviève ; après ce testament, ma tante Régine ne m'a plus demandé la plume qu'une seule fois.

— Eh bien ! dit madame Portien, c'était peut-être pour écrire ses dernières volontés.

— Non, ma cousine.

Cette fois, Geneviève ne put masquer son émotion.

Elle reprit :

— C'a été pour me dire adieu et me recommander une chose toute mystérieuse.

— Mademoiselle, ne pourriez-vous nous lire cet adieu de votre tante ? dit le notaire.

— Non, Monsieur, pas aujourd'hui du moins. D'ailleurs, je vous jure sur mon âme que ceci ne peut rien ajouter à la part de ceux que vous représentez.

Et se retournant vers madame Portien :

— Ni à la part des autres.

— Respectons donc les dernières volontés de ma tante Régine, reprit Octave.

— Cependant, dit madame Portien, s'il est question d'argent dans ce dernier écrit ?

— C'est mon secret, dit résolument Geneviève.

— Si on n'était pas seul !

— Oui, mon cousin, mais le bonheur n'est pas de ce monde.

— Vous avez bien raison, ma cousine.

Il lui prit la main.

— Et pourtant, quand je songe que si ma tante m'avait donné sa fortune, je me fusse peut-être jeté à vos genoux pour vous prier d'être ma femme !

— Peut-être ! mais voilà le malheur, dit avec un charmant sourire mademoiselle de La Chastaigneraye, je vous aurais dit : « Relevez-vous et allez-vous-en, mon cousin. » Les La Chastaigneraye sont aussi fiers que les Parisiens. Par exemple, si je vous donnais ma main pleine de cinq millions, vous ne la voudriez pas, n'est-ce pas, mon cousin ?

— Non, non, non, ma cousine.

— Eh bien ! parlons politique.

XXXIII

LA DAME BLANCHE

Octave et Geneviève causaient encore politique quand survint M. le curé.

C'était une bonne âme de curé, qui croyait à Dieu sans savoir pourquoi. Il n'avait jamais bien compris l'Évangile ; il ne s'égarait pas dans les subtilités de la théologie. Il prêchait sans savoir ce qu'il disait, hormis qu'il prêchait le bien. Il n'aurait pas tué une mouche, mais il voyait tomber avec un vif plaisir, au temps de la chasse, les lièvres, les perdreaux et les cailles, s'il devait en avoir sa part. Par exemple, il n'était pas

si bon apôtre aux chasseurs qui ne payaient pas la dîme. Il allait tous les jours, comme Louis XIV, émietter du pain aux carpes de sa pièce d'eau et aux poules de sa basse-cour, mais il les mangeait sans le moindre regret. Il était né gourmand et n'avait pas songé que ce péché de gourmandise, mortel pour ses paroissiens, pouvait le conduire tout droit en enfer. D'ailleurs, bon aux pauvres, même quand il n'avait pas dîné. Au demeurant, le meilleur curé du monde.

A peine eut-il salué Parisis et sa cousine, qu'il tira sa montre, ce qui voulait dire qu'il était l'heure de se mettre à table.

— Oui, Monsieur le Curé, dit Geneviève; mais nous vous attendions.

— Que voulez-vous? c'est le catéchisme. Ces pauvres enfants, il faut leur corner la sainte vérité comme à des bœufs.

Et le curé marcha en avant.

Octave eût envoyé de bon cœur le curé au diable.

— Rassurez-vous, lui dit mademoiselle de La Chastaigneraye, il y a une âme dans cette figure enluminée. Il a de l'esprit à ses heures. D'ail-

leurs, ma tante l'aimait beaucoup. Vous voyez déjà qu'il a un beau caractère : il croyait hériter, il sait déjà qu'il n'a rien, et n'en est pas moins gai.

Geneviève ne put retenir ce mot :

— Il est vrai qu'il va se mettre à table.

— Quand ce serait un ange, ma cousine, je ne lui en voudrais pas moins de rompre notre tête-à-tête.

— Est-ce que vous vous imaginiez que nous allions dîner en tête-à-tête ?

— Pourquoi pas ? Je ne suis pas venu ici pour aller dans le monde.

— Eh bien ! mon cousin, il faut en prendre votre parti ; mais vous dinerez non-seulement en compagnie du curé de La Roche-l'Épine, mais aussi en compagnie d'une jeune personne qui a quatre fois vingt ans, une amie de ma tante, une Minerve qui me prend aujourd'hui sous son égide.

Parisis fit une effroyable grimace.

— Voyons, n'ayez pas peur, ô homme sans principes ! je ne vous placerais pas à côté d'elle, je vous ferai une surprise.

A cet instant la surprise apparut sur le perron.

C'était une jeune fille d'un château voisin, qui était venue à Champauvert pour les funérailles de mademoiselle Régine de Parisis; Geneviève avait obtenu de la mère de cette jeune fille, madame de Moncenac, qu'elle resterait un mois à Champauvert, où d'ailleurs madame de Moncenac viendrait la voir souvent.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Octave avec effroi.

— Cela, mon cousin, c'est une Bourguignonne.

Mademoiselle de Moncenac était rouge comme une cerise, petite, le nez retroussé, des pieds à dormir debout, des mains d'oie. Et ce beau corps avait été habillé par une couturière du village voisin.

— Ma cousine, reprit Parisis, soyez assez bonne pour me placer à côté de votre Minerve.

On se mit à table, après les présentations. La conversation s'établit entre le curé, Geneviève et Octave. La vieille demoiselle et la jeune fille babillèrent ensemble des modes nouvelles; le curé débita une parabole fort ingénieuse pour faire entendre à Octave et à Geneviève qu'ils devraient

peur qu'on ne se fût mépris sur ce cri de joie qu'elle avait jeté, elle ajouta :

— Quel bonheur que tu sois chez toi, Geneviève !

— C'est précisément parce que vous êtes chez vous, ma cousine, que j'ai demandé mes chevaux si tôt. Que dirait ma cousine Portien ? Elle dirait que je veux vous épouser pour manger encore une fortune.

— Ma cousine Portien sait bien que vous ne voulez pas épouser une provinciale.

— Je ne sais pas à Paris une Parisienne aussi parisienne que vous.

— Eh bien ! parisienne ou provinciale, je vous ordonne de rester ici jusqu'à demain après la messe. Et vous irez avec le livre d'heures de ma tante Régine. Et vous lirez la messe. J'ai mes idées, je ne veux pas que vous mouriez dans l'impénitence finale, je veux que vous fassiez votre salut. Vous commencerez demain cette belle action en venant avec moi à la messe, vous verrez quelle jolie église nous avons à Champauvert. Vous ne savez peut-être pas que ma tante y a fait merveilles ; par exemple, vous y retrouve-

rez l'admirable groupe de Bonnassieux, représentant la Charité; jamais le ciseau d'or de la Renaissance en France ou en Italie n'a trouvé une plus maternelle et plus divine expression. Ce n'est pas tout, nous avons un beau vitrail de Maréchal et une Assomption de Cabanel, deux chefs-d'œuvre. Ma tante ne donnait son argent qu'à Dieu.

— Vous faites comme les papes, a cousine, vous voulez me conduire au paradis par le chemin des artistes; vous avez raison, le trait d'union de l'homme à Dieu, c'est l'art.

— Non, mon cousin, c'est l'amour.

— L'amour! lequel ?

— Demandez cela à M. le curé.

Le curé venait de boire avec passion sa seconde tasse de café. Il ne disait pas comme l'abbé de Voisenon : « Je ne tiens que chopine; » il redemandait toujours une seconde fois de tout ce qui passait sur la table; il ne voulait pas contrarier la nature. Il essuya ses lèvres — avec sa langue, — il parut se recueillir; il répondit avec componction :

— L'amour! je ferai un sermon là-dessus.

C'était sa manière de répondre à toutes les questions.

— Pas si bête ! dit Octave à Geneviève, car s'il eût parlé, il n'eût pas manqué de dire des sottises. Qui donc parlerait bien sur ce chapitre ?

— Si ce n'est les simples d'esprit comme moi, répondit mademoiselle de La Chastaigneraye.

— Eh bien ! ma cousine, pour devenir un simple d'esprit comme vous, je consens à aller à la messe demain à Champauvert. Je vous avoue qu'il y a bien longtemps que je n'ai trouvé Dieu dans son église : car à Paris, en vérité, hormis les jours d'enterrement, l'église n'est pas du tout catholique ; on y va bien moins pour Dieu que pour ses créatures. Voilà pourquoi Dieu ne daigne pas s'y montrer. Je crois bien plus à l'action divine dans les églises de village.

Sur ce mot, le curé dit les Grâces. Après quoi on se leva pour aller au salon.

— Mon cousin, puisque vous êtes pris au trébuchet, vous allez faire le whist.

— Ma cousine, j'ai juré que j'obéirais.

— J'aime cette résignation ; c'est déjà un renoncement, je ne désespère pas de votre salut.

A onze heures, après avoir perdu trois francs cinquante centimes, Octave, ému d'une pareille déveine, montait tout seul le grand escalier pour aller se coucher; il connaissait déjà sa chambre. C'était la chambre d'honneur, une grande pièce tendue de perse ancienne où s'ennuyaient deux pasteurs, un monsieur et une dame du temps de la Régence, condamnés à perpétuité à faire ainsi bon ménage.

Octave soupira en les regardant.

— Ah! dit-il, s'ils descendaient de leurs cadres, en voilà deux qui me diraient le secret de la vie.

Des livres nouveaux et des gazettes diverses parsemaient le guéridon. Naturellement Octave, qui avait quitté Paris depuis deux jours, chercha des nouvelles de Paris.

Il avait déjà entrelu trois ou quatre journaux quand il ouvrit la croisée pour respirer l'air vif et écouter les rossignols, qu'il ne connaissait que par ouï-dire. Il n'entendit que le silence. Il ne savait pas que les rossignols ne chantent qu'au printemps, les paresseux! Des ténors qui prennent neuf mois de congé!

Octave ressentit toutefois un vrai plaisir à se perdre dans cette solitude immense qui ne l'avait jamais envahi. Ce parc, ces forêts, ces montagnes, ces horizons, ces étoiles, toutes ces éloquences émerveillaient son âme. La nature a des attractions et des forces qui dominent les plus rebelles. Octave comprit qu'il avait trop vécu jusque-là dans le tourbillon parisien ; il rêva qu'il lui serait doux et salubre de se retremper dans ces luxuriantes vallées de son pays natal, qui sont comme un exemplaire du Paradis perdu.

Il y avait plus d'une heure qu'il était à la fenêtre, abîmé dans ses rêveries, quand il vit passer au loin, sous les arbres, un homme tout de noir habillé, comme vous et moi.

Il s'imagina d'abord que c'était le curé de la Roche-l'Épine qui s'était attardé dans le parc, mais il vit bientôt que l'homme était grand et souple. Il distingua bientôt, d'ailleurs, que son habit n'était pas une soutane.

Il était plus de minuit. Minuit ! une heure incroyable dans les provinces. Que pouvait faire à minuit cet homme dans le parc de Champauvert ?

Octave ne fut pas longtemps à adresser cette question indiscrète aux étoiles.

Une blanche vision lui apparut errant aussi sous les arbres et marchant vers l'homme noir.

— C'est impossible ! dit Octave avec une fureur subite.

Il avait cru reconnaître mademoiselle Geneviève de La Chastaigneraye.

Il passa ses mains sur ses yeux pour mieux voir.

Il ne vit plus rien.

Il écouta, il n'entendit que le bruissement des feuilles.

— Allons, allons, allons, dit le duc de Paris, je deviens fou ou halluciné. Ce que c'est que de ne croire à rien !

XXXIV

LA MESSE DE DON JUAN

Le lendemain quand Octave salua Geneviève, elle lui remit le livre d'Heures de sa tante Régine.

— Votre salut est là, lui dit-elle.

Il était dix heures et demie. M. de Parisis et mademoiselle de La Chastaigneraye, suivis de la dame aux quatre-vingts printemps et de mademoiselle de Moncenac, faisaient leur entrée dans l'église de Champauvert. Tous les habitants du village se retournèrent et saluèrent comme si Dieu lui-même fût entré.

Octave était distrait : il lui semblait avoir vu Violette errer autour du château.

Dans la chapelle de la Vierge mademoiselle de La Chastaigneraye s'agenouilla devant une simple chaise rustique.

— Si vous voulez, mon cousin, vous pouvez vous placer au banc d'honneur avec mademoiselle de Moncenac et madame Brigitte qui sont des orgueilleuses. Moi je trouve que la plus belle place est la plus humble.

Octave se garda bien de quitter Geneviève.

Il tenait à la main le livre d'Heures. Il voulait continuer la conversation, mais elle lui dit :

— Mon cousin, ouvrez votre livre, si ce n'est pour vous, que ce soit pour ma tante. Lisez la messe en son souvenir, cela vous fera du bien.

Octave feuilleta le livre d'Heures.

C'était un vieux missel à miniatures digne d'un musée de souverain ou d'un trésor d'église. La calligraphie et les peintures étaient dignes de la plus belle période du quinzième siècle. On n'avait jamais été plus hardi ni plus délicat, on n'avait jamais traduit avec plus de charme et plus d'unction les grandes pages de l'Évangile.

Octave était tout à ce chef-d'œuvre, quand un papier plié en quatre s'échappa du livre d'Heures et tomba à ses pieds.

Il n'appela pas le suisse pour le ramasser; vous n'en doutez pas.

Son cœur battit, son œil s'illumina; il s'imagina, je ne sais pourquoi, que c'était un billet de Geneviève.

Elle était si fantasque qu'elle avait voulu sans doute lui parler avec toute la solennité de l'Église et du livre d'Heures, comme si Dieu lui-même eût ainsi consacré ses paroles.

Geneviève avait vu tomber le papier; elle ne perdait pas, tout en regardant dans son livre de messe, un seul des mouvements d'Octave.

Les femmes ont des yeux qui voient quand ils ne regardent pas.

Octave se demanda s'il ouvrirait ce pli. Qui sait s'il était pour lui? Il n'osait se tourner vers sa cousine, comme s'il eût craint de voir son émotion. Car, enfin, si c'était un billet d'elle!

Si c'était le secret de ce cœur qui ne se démasquait jamais!

Octave déplia à moitié le papier; cela fit du

bruit. Il lui sembla que Geneviève le regardait. Il se tourna vers elle : leurs yeux se rencontrèrent. Il n'aimait pas à jouer au mystère :

— Vous avez vu, Geneviève ?

— Oui, j'ai vu un papier tombé du livre d'Heures, vous l'avez ramassé et vous ne l'avez pas lu.

— Savez-vous pourquoi je ne l'ai pas lu ?

— J'avoue que je ne sais pas.

— C'est qu'il ne m'appartient pas.

— Vous vous trompez : N'était-il pas dans le livre d'Heures qui est bien à vous ?

Octave ne se fit pas prier.

Cette fois il était convaincu qu'il allait trouver quelque charmante surprise de Geneviève.

Mais point. C'était une autre surprise.

Octave regarda Geneviève d'un air désappointé.

— Voyez donc ! Qu'est-ce que ce grimoire ?

— Ce grimoire-là, mon cousin, c'est l'écriture de ma tante Régine.

— Je ne sais pas si je pourrai déchiffrer cela.

Mademoiselle de La Chastaigneraye prit une voix très-douce :

— Il ne faut pas en vouloir à ma tante, voyez-

vous, car je crois bien qu'elle a écrit ceci à sa dernière heure.

Une émotion subite remua Octave ; il comprit qu'il avait sous les yeux une des pages de sa destinée.

— C'est une prière pour moi, dit-il en lisant les premiers mots.

Mademoiselle de La Chastaigneraye se pencha de son côté.

— Peut-être, dit-elle.

M. de Parisis lut :

« Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit.

« Ainsi soit-il.

« Que la volonté de Dieu soit faite dans le monde, et la mienne dans ma famille.

« Ceci est mon testament.

« Reconnaissant que la meilleure part de ma fortune me vient des générosités de mon frère,

« M. Raoul de Parisis, à son retour du Pérou,

« Voulant que le grand nom de Parisis ne puisse déchoir,

« Moi, dame Angélique-Régine de Parisis, soussignée, je lègue toute ma fortune, telle

« qu'elle s'étend et se comporte : mes châteaux,
« mes terres, mes inscriptions de rente, mes
« obligations de chemins de fer, mes meubles et
« bijoux, à mon cher neveu Jean-Octave de Parisis.
« Le priant de venir, ne fût-ce qu'une fois l'an,
« à mon tombeau, me faire les visites dont il m'a
« privée pendant ma vie. Mais je suis sûre que si
« j'eusse été moins riche, il eût été plus de mes
« amis.

« Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit.
« Ainsi soit-il.

« Au château de Champauvert, en mon lit de
« mort, le 5 août 1866.

« RÉGINE DE PARISIS. »

En relisant pour la seconde fois : « Au nom
du Père, du Fils, du Saint-Esprit, » Octave de
Parisis se signa et dit :

— Ainsi ne soit-il pas.

— Ah ! je me réjouis en Dieu, dit Geneviève ;
la grâce a touché Don Juan, il vient de faire le
signe de la croix : Satan est réconcilié avec Dieu.

Deux larmes brillaient dans les yeux de Gene-
viève.

Parisis, qui n'avait pas pleuré depuis bien longtemps, voulut cacher deux larmes pareilles.

— Savez-vous pourquoi, Geneviève, je viens de remercier Dieu et de faire respectueusement ce signe d'adoration ? Ce n'est pas parce que j'ai vu le doigt de Dieu dans ce testament, c'est parce que j'y ai vu le doigt de la plus noble et de la plus divine des créatures, le doigt de Geneviève de La Chastaigneraye.

Geneviève voulut comprimer son émotion.

— Je ne comprends pas, Octave.

Ce nom, qu'elle n'avait pas encore prononcé en lui parlant, résonna au cœur de Parisis.

— Vous ne comprenez pas, Geneviève. Vous ne voulez pas avouer que vous comprenez ; pour moi, je vois juste. Ce testament n'exprime pas la volonté de ma tante, il exprime la vôtre. Voilà pourquoi je n'en veux pas.

Geneviève reprit sa parole railleuse.

— Je vous remercie, monsieur, vous devriez avoir plus de soumission pour ma volonté, si c'est la mienne.

Octave avait replié le testament et l'avait remis dans le livre d'Heures.

— Voilà, dit-il à Geneviève en agrafant les fermoirs d'argent.

— Eh bien ! monsieur, j'irai aujourd'hui même le porter chez le notaire.

Octave reprit le livre par un mouvement soudain.

— Attendez donc, reprit-il, je veux le relire. Geneviève ne devina pas ce qu'il voulait faire.

Une seconde fois il déplia le testament et baisa doucement la signature de sa tante Régine.

Puis le déchirant avec sa grâce exquise :

— Voilà mon dernier mot, dit-il simplement.

— Octave ! qu'avez-vous fait ?

Il donna la moitié du testament à Geneviève et mit l'autre moitié dans le livre d'Heures.

— Gardons ceci tous les deux pour nous prouver, ne fût-ce qu'à nous-mêmes, que si la noblesse du cœur était bannie de ce monde, on la retrouverait chez les Parisiens.

En ce moment, le curé de Champauvert chantait le *Pater noster qui es in cœlis*.

XXXV

LE BOUQUET DE ROSES-THÉ

Quand la messe fut dite à l'église de Champauvert, il se passa devant le portail une scène imprévue qui vint tout à coup effacer les douces émotions qui avaient pris le cœur de M. Octave de Parisis et de mademoiselle Geneviève de La Chastaigneraye.

Tout le pays savait déjà l'histoire du testament; — je ne parle pas du dernier — puisque mademoiselle de La Chastaigneraye était la légataire, il fallait bien manifester sa joie. Les jeunes gens et les jeunes filles avaient imaginé de lui

tresser, avec des rameaux, des feuillages et des fleurs, un petit palanquin ou plutôt une chaise à porteurs de la forme la plus rustique.

Huit paysannes, toutes vêtues de blanc et couronnées de marguerites, étaient venues là, vers la fin de la messe, pour offrir des bouquets à Geneviève et pour la supplier de monter dans la chaise à porteurs.

Mademoiselle de La Chastaigneraye prit gracieusement un magnifique bouquet de roses-thé que lui présenta la plus jeune des paysannes, mais elle refusa de monter.

— Vous avez tort, ma cousine, lui dit Octave, vous allez désespérer ces braves gens.

— Tant pis, mon cousin, répondit Geneviève en prenant le bras d'Octave ; songez bien que c'est aux cinq millions de ma tante qu'on fait cette fête. Or c'est vous qui devriez monter dans cette maison rustique.

Et comme les jeunes filles insistaient, elle se tourna vers mademoiselle de Moncenac et lui dit gravement que c'était à elle à monter dans la chaise à porteurs.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes vous-même un bouquet de roses.

Mademoiselle de Moncenac était trop simple pour s'imaginer qu'on put railler sa figure à prime-roses et sa robe à ramages. Elle monta sans se faire prier dans la cabane de fleurs, et trouva tout simple que les huit jeunes filles la portassent au château.

Quand on fut devant le vieux portail, Geneviève demanda à Octave qu'il voulut bien l'autoriser à prendre sur la succession de sa tante Régine huit fois mille francs pour doter ces jeunes filles.

— Vous savez bien, Geneviève, que j'ai déchiré le testament, vous savez bien que vous êtes maîtresse absolue de cette fortune : faites des dots à tout le monde. Si un jour il ne vous reste plus de quoi vous faire une dot à vous même, je viendrai peut-être vous demander votre main.

— Eh bien ! ce jour là, mon cousin, je vous donnerai peut-être ma main.

Geneviève se sentit rougir et se cacha la figure dans son bouquet, tout en le respirant avec ivresse.

Il lui sembla qu'elle respirait le bonheur dans les paroles d'Octave.

Le bonheur ! Le bouquet lui tomba des mains, Octave, qui la regardait, vit la pâleur se répandre comme un nuage sur cette belle figure.

— Octave ! dit-elle en lui tendant la main, je me sens mourir.

Octave ne comprenait pas, mais il ne put empêcher Geneviève de tomber foudroyée.

— Oh, mon Dieu ! s'écria mademoiselle de Moncenac, la voilà morte !

Qui donc avait donné le bouquet de roses-thé ?

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DU TOME PREMIER

DÉDICACE. 1

LIVRE I

MONSIEUR DON JUAN

I. <i>C'est écrit sur les feuilles du Bois de Boulogne.</i>	3
II. <i>La légende des Parisis</i>	7
III. <i>Où Octave de Parisis fuit son bonheur.</i>	24
IV. <i>Les curiosités d'une fille d'Eve.</i>	37
V. <i>La vision d'un sceptique.</i>	45
VI. <i>La Marguerite des marguerites</i>	62
VII. <i>L'Or, le Pouvoir, la Gloire, l'Amour</i>	66
VIII. <i>Le jeu de cartes.</i>	71
IX. <i>La Dame de Pique.</i>	82

X.	<i>Pages d'histoire familiale.</i>	91
XI.	<i>Le duc de pas le sou.</i>	110
XII.	<i>Où Octave cherche sa Dame de Cœur.</i>	118
XIII.	<i>La Dame de Cœur et la Dame de :</i> <i>Pique.</i>	123
XIV.	<i>Le tour du Lac.</i>	131
XV.	<i>Pourquoi mademoiselle Alice de</i> <i>Charmoy se fit enlever.</i>	135
XVI.	<i>Sur la glace.</i>	145
XVII.	<i>L'escalier d'onyx.</i>	152
XVIII.	<i>Violette.</i>	163
XIX.	<i>Pourquoi Octave sentit une petite</i> <i>main sur la sienne quand il voulut</i> <i>sonner chez madame d'Entraygues</i>	184
XX.	<i>Le roi de Thulé.</i>	197
XXI.	<i>Octave jette sa coupe à la mer.</i>	207
XXII.	<i>Une femme en haut, une femme en bas</i>	210
XXIII.	<i>Les deux rivales.</i>	222
XXIV.	<i>Une réapparition à l'Opéra.</i>	236
XXV.	<i>Pourquoi M. d'Entraygues de-</i> <i>manda à sa femme si elle gantait</i> <i>l'Octave</i>	241
XXVI.	<i>Une ambassade galante d'Octave de.</i> <i>Paris.</i>	252
XXVII.	<i>La valse des roses.</i>	277
XXVIII.	<i>Le dernier mot de l'ambassade.</i>	299
XXIX.	<i>Le naufrage du cœur.</i>	303

XXX.	<i>Les métamorphoses de mademoiselle</i>	
	<i>Violette de Parme.</i>	313
XXXI.	<i>Le voyage à Dieppe.</i>	321
XXXII.	<i>Les cinq millions de mademoiselle</i>	
	<i>Régine de Paris.</i>	342
XXXIII.	<i>La dame blanche.</i>	364
XXXIV.	<i>La messe de Don Juan.</i>	373
XXXV.	<i>Le bouquet de roses-thé.</i>	381

